



... tes ic... ns en la e...
noissance au salut, & saluti
tous nos





Pf XVI - 63.

OEUVRES
CHRETIENNES
DE FEV

*Dame GABRIELLE
de Coignard.*

Vefue a feu Monsieur de Mansencal
Sieur de Miremont, President
en la Cour de Parlement
de Tolose.



A TOLOSE,

Par Pierre Lagourt, & Bernard Carles.
à l'Enseigne du nom de JESVS.

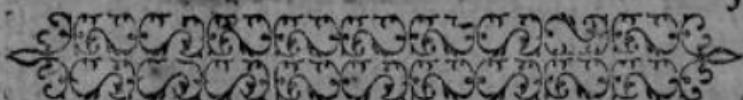
1594.



LE CONTENV de ce Volume.

SOnnetz Spirituels.
Les huit Beatitudes.
Poësie Spirituelle.
Pour l'Assumption de nostre Dame.
Stabat mater.
Pour la nuite de Noël.
Noelz pour la nativité de Jesus-Christ.
Complainte sur la passion de Jesus-Christ.
De la gloire & felicité de la vie éternelle.
Stances sur la nativité de Jesus-Christ.
Combat de plusieurs ennemis qui nous
assailleat.
Imitation de la victoire de Iudit.
Discours sur la passion de nostre Sauveur
Jesus-Christ.
Complainte de la vierge Marie.
La descente de nostre Seigneur aux limbes.
Hymne sur la louange de la Charité.
Sommaire de sept Sermons faictz par
sieur Eimond.





A V X D A M E S D E V O T I E V S E S.

CAR, a qui sont plus iustement deus ces vers deuotieux ? Et mesme d'une Dame deuotieuse, laquelle durant son vesuage ayant à commander des filles & à gouverner sa maison sçeut si bien mesnager & les heures du iour & les graces d'entendement qu'elle auoit receu du ciel , qu'elle en fit ces vers Chrestiens tesmoins des vertueuses pensees dont elle entretenoit son esprit & son loisir. Or ne nous est il pas a l'auanture bien seant de la louer, puis que nous sommes ses ensans : aussi n'en est il nul besoin:ceux qui l'ont cogneue,ont assez veu ce qu'elle auoit de louable,& ses escrits la feront assez cognoistre à ceux qui ne l'ont jamais veue : mais osons nous biē dire(puis que la verité nous en done la hardiesse) qu'elle fit ce que vous lirez en c'est œuvre , avec un extreme ardeur de deuotion,& quant & quant avec une extreme facilité. Elle n'estoit ny n'auoit desiré d'estre une grande clergesse non qu'elle n'honorat des scauantes Dames , mais elle disoit que c'estoit savoir tout,que n'ignorer point les moyens de son salut. C'estoit la sa science , ses preceptes & maximes , les comandemens de Dieu,sa thcorique cognoistre,& contempler la bonté , sageſſe,& puissance divine:sa pra-

rique , les ouures de misericorde : ses propos , & ses
 escrits , les louanges de Dieu . Si elle estoit en vie , &
 voulloit publier ses vers , nous ne doutons point qu'elle
 n'eust fait mesme chois que nous pour les dedier , &
 peut estre qu'assez loin d'icy elle eut choisi de l'œil du
 penser ceste illustre & si deuotieuse Princesse enfer-
 mee dans son Vsson , laquelle vivant & marchant
 encore sur la terre ne vit & ne hante qu'aux cieux ,
 & que dans ceste Ville mesme de sa naissance elle
 n'eust eu garde d'oublier ceste venerable Dame mere
 de nos Prelatz & Gouverneurs , l'exemple & le vray
 miroir de toute deuotion & vertu . On lit dans les
 Actes des Apostres que ces bonnes & deuotes Dames
 pour esmouvoir davantage & susciter le plus grand
 des Disciples a ramener en vie par ses prieres & par
 la vertu de Dieu , qui l'assistoit , la bonne & deuote
 d'Orcas (de laquelle celle qui à fait ces vers fait me-
 tion en quelque lieu de ses escrits) luy monstroient les
 ouurages qu'elle souloit faire . Nous en userons de mes-
 mes , & vous viendrons icy desployer & estaler les plus
 beaux ouurages d'une Dame deuote ; à fin de vous in-
 citenz à luy moyennier encore sur la terre par vos sain-
 tetesfaveurs , une seconde & plus belle vie de renomée .
 Receuez donc d'aussi bo coeur qu'ils vous sont offerts
 ces monumens deuotieux de l'esprit de la mere . (Dames
 deuotieres) avec la deuotion des filles à vostre
 obéissance qui demeureront tousiours s'il vous plaist

Vos humbles & affectionnees
 seruantes .

IANE ET CATHERINE
 DE MANSENCAL .



AV LECTEUR.

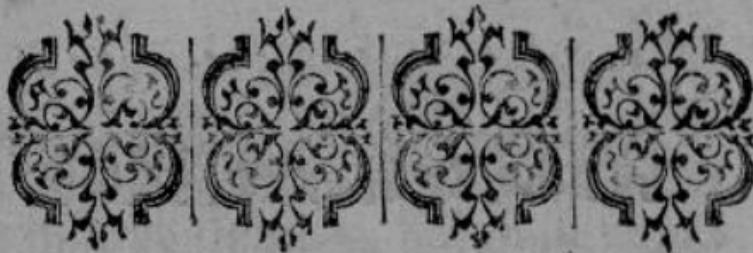
A M Y Lecteur , n'ignorant
 point que tu ne trouues
 beaucoup de petites fautes ,
 & quelquefois d'assez re-
 marquables en ce liure , que tu pour-
 ras taxer & reprendre (ce qui est tou-
 jours tres-aisé) noust'auōs youlu brief
 uement aduertir par ce mot , que ce
 n'est point la faute de celle qui à faict
 c'est œuvre , comme tu recognoistras
 facilement , ains de l'imprimeur .
 Mais tant y a que si tu aymes tant
 soit peu la lecture des bons liures
 & à repaistre sainctement ton ame ,
 sans t'amuser à la mesdisance , tu en
 rapporteras vn contentement & con-
 solation incroyable , lisant diligem-
 ment ceste œuvre Spirituelle , & trou-
 ueras que le tout est rapporté par ceste
 honnête & vertueuse Dame , à l'hon-

neur & gloire de Dieu, le seul but & la fin de so entreprinse. Vne chose te puis ie biē encore assurer que parmi tant de rares & excellens poëtes de nostre temps à peine y en a-il aucun qui se puisse vanter d'auoir mieux parlé de Dieu ny escrit plus sainctement ses hauts & sacrez mysteres. Tache donc lisant & relisant iournellement ce petit liure d'en faire ton profit, à fin que ce que les vains & lascifs discours de tant d'autres autheurs ont corrompu en toy de bonnes mœurs, tu le puisses corriger par le remede salutaire de ceste poësie spirituelle. A Dieu.



SVR LES VERS
DE FEV MADAME
DE MIREMON T.
SONNET.

Honneur de ma Patrie, esprit de tant de graces,
 Et de tant de beautez sainctement revestu:
 Parangon de ton sexe: estoille de vertu:
 Fleur de deuotion, dont ie baise les trates:
 Lors que tu t'envolas dans les celestes places,
 Triomphant du peché soubs tes pieds abbatu,
 Quel fut nostre heritage? Et que nous laissas-tu,
 Que le dueil, & les pleurs, d'où nous baigrös nos
 S'gais-tu que nous faisos pour le seul recōfort, (faces)?
 De nos coëurs affligerz depuis ta triste mort?
 Flatiez de la douceur de ta viue memoire,
 Nous lissons tes beaux vers, que les Anges aux cieux,
 Chantent avecque toy d'un air melodieux.
 Louans de Dieu sans fin les œures & la gloire,



277 278

DIALOGUE PHILANDRE, ET TOLOSE.

Ph. **G**Enereuse cité pour m'ensler le couraige,
Tu presentes encor ce beau monstre a mes yeux,
Ces escripts d'une femme, esprit prodigieux,
Outre tāt de grāds dos qui decorēt nostre aage!
Mais dy moy ie te pry, (car un chacun t'outrage)
Puisque riche tu es d'ensans si pretieux, (cieux,
Beaux thresors de la terre & beaux presens des
Que ne leisr es tu douce & non pas si sauvage?
To. Je te diray que cest: C'est le ciel enuieux,
Qui cognoit bien voyant fleurir si glorieux,
Le don que s'ay receu de lui mesme en partage,
De meint enfantement si celebre en tous lieux:
Que s'il m'auoit encor donne cest aduantage,
Aux lieus d'esprits diuins s'enfanterois des Dieux.

SONNETS SPIRITUELS
DE FEV MADAME LA
Présidente de Miramont.

I.

IE n'ay iamais gouste de l'eau de la fontaine,
Que le cheual esle fit sortir du rocher,
Ases payennes eaux , ie ne veux point toucher,
Ie cerche autre liqueur,pour soulager ma peine.

Du celeste ruisseau de grace souveraine,
Qui peut des alterez la grand soif estancher:
Ie desire ardemment me pouuoir approcher,
Pour y lasser mon cœur,de sa tasbe mondaine.

Ie ne veux point porter le glorieux laurier,
La couronne de Myrte,ou celle d'olivier,
Honneurs que lon reserue aux testes plus insignes.

Ayant l'angoisse en l'ame,ayant la larme à l'œil,
Mirois-je couronnant de ces marques d'orgueil,
Puis que mon Sauveur même est couronne d'espines.

II.

Gvide mon cœur,donne moy la science,
O Seigneur Dieu pour chanter sainctement,
Ton haut honneur,que l'adore humblement,
Recognoissant assez mon impuissance.
Je n'ay nul art,grace,ny eloquence,
Pour ton sainct nom entonner dignement:
Mais ton clair feu de mon entendement,
Escarera les ombres d'ignorance.

Je ne veux point la muse des payens
Quello s'en voise,aux esprits qui sont siens,
Je suis Chrestienne & bruslant de ta flamme.
Et reclamant ton nom à haute voix,
Je sacrifie à l'ombre de ta croix:
Mon tout,mon corps,mes escrits , & mon ame.

III.

O Desirs mes mignons qui sur vos saintes aisles,
Volez plus vistement que le vent plus leger:
Cest ores mes mignons, qu'il vous faut desloger,
Sans plus vous arrester, aux choses temporelles.

Cà bas tout est laideur, pour les ames plus belles,
Ne poursuivez donc rien du monde passager,
Les objets terriens ne vous font qu'affliger:
Il faut chercher au ciel les graces éternelles.

Mais quand vous y serez, ô desirs bienheureux
Ne retournez jamais en ce val douloureux,
Mais attendez la haut que mon heure ait bornée:

La vie de ce corps, & tandis beaux desirs,
Faictes un grand amas, des éternels plaisirs,
Pour festoyer la haut mon ame retournee.

IV.

Le clair soleil par sa chaleur ardente,
Fait destiller la neige d'un rocher:
Et ie me fons en sentant approcher,
Le doux rayon de ta flamme excellente.

Mon œil devient une source coulante,
Et l'ame a lors commande sur la chair,
Deliberant de jamais ne chercher,
L'occasion à l'offence coulante.

Mais quant ce feu de mai s'en est allé,
Mon pauvre cœur demeure plus gelé,
Qu'un iour d'hyuer tout blanchissant de glace.

Reuin Seigneur ne m'abandonne pas,
S: je te pers, las ie voy mon trespass,
Car ie ne v'y qu'aux douceurs de ta grace.

HAI mon Dieu qu'est cecy ay-ie' perdu courage,
Ou sont les bons desirs que j'allois poursuivant
Seray-ie point subiecte à la pluye & au vent,
Suiuant les passions maistresses de nosre âge?

Ce n'est pas le chemin d'une ieuunesse sage,
De reculer arriere au lieu d'aller avant:
Où est ce bon espoir qui m'animoit devant,
Et ce chaste project d'un resolu vesuage?

Helas ! ie cognois bien quand ta douce bonté,
Me soustient qu'en mon cœur par ta grace indompté
La constance fleurit, & que rien ne l'empesche:

Mais quant tu viens de moy ta faueur retirer,
Mon ame qui se sent de son tronc separer,
Chet cōme quelque branche, ou quelque feuille seiche.

NI les desirs d'une ieuunesse tendre,
Ny les appas des humaincs grandeurs, M
Ny l'hamecon des superbes honneurs,
Ny les plaisirs qu'au monde l'on peut prendre:

Ne me pourroient contente iamais rendre,
Ny m'arrester à ces songes triompeurs:
Je veux fuyr ces ameres douceurs,
Autre loyer mon ame veut attendre.

Aille bien loin, le thresor precieux,
Rassasier quelque auariciaux,
Que les honneurs soient à qui les desire:
O mon vray bien, ie ne veux rien auoir,
Au lieu d'espoix, de richesse & pouuoir,
Que ton amour où seulement i'aspire.

V I I.

Plusloſt le ciel perdra ſes clairs flambeaux,
Et l'Esté chaut ſera roidy de glace:
L'huyer aura du printemps les r'veneaux,
Et les mortels n'auront plus de fallace.

Plusloſt la mer enuironnant la masse,
Et ſeiche & froide, ayant perdu ſes caux:
N'aura poiffons, ne portera batteaux,
Que de chanter ta gloire ie me laſſe.

Je chanteray, ô Dieu de mon ſalut,
Je chanteray ton los deſſus mon lut,
J'amais au cœur ne ſera que ic n'aye:

Un trait fiche de ton doux ſouuenir,
Pour le combat hardiment ſouftenir,
Contre le mal qui mes forces eſſaye.

V I I I.

Monarque des hauts cieux à ton honneur & gloire
Je chanteray touſieurs, quoy qu'il puiſſe aduenir:
car i'ay le cœur ſi plain de ton doux ſouuenir,
Que tu ſeras touſieurs eſcript en ma memoire.

Je voudrois manier cefe lire diuoire,
Que le grand Vandomois fait ſi haut retentir,
Je ferrois de mes chants les rochers mi-partir:
Si i'auois le laurier marque de ſa victoire.

Mon Dieu que i'ay le cœur plain d'admiration,
Lisant parmy ſes vers la docte inuention,
D'un Hercule Chrestien r'apportant ta ſemblance.

Ah! non diuin Ronsard, ie ne puis aduouer,
Telle comparaison leur payenne insolence,
Offence le Seigneur, au lieu de le louer.

Q u'on aye opinion que ie suis hypocrite,
 Ayant le cœur rempli de ruse & fiction:
 Que tout ce que ie fais est ostentation,
 Que ie suis enueuse arrogante & despite:
 J'aduoue tout cela plus encor' ie merite,
 Qu'on publie par tout mon imperfection:
 Toutesfois le haut but de mon intention,
 Ne se changera point, quoy quon m'aye descripte.
 Que lon die de moy tout ce que l'on voudra,
 Je m'asseure qu'en fin matiere leur faudra:
 Car Dieu qui voit à clair la verité celee:
 Permettra que ceux-la, qui blasment les vertus,
 Seront de leur baston à la parfin battus,
 Ayant d'un repentir leur ame bourrelée.

X.

O bscure nuit laisse ton noir manteau,
 Va reueiller la gracieuse auvore,
 Chasse bien loin le soin qui me deuore,
 Et le discours qui trouble mon cerveau:
 Voicy le iour gracieux clair & beau,
 Et le Soleil qui la terre decore,
 Et ie n'ay point fermé les yeux encore,
 Qui font nager ma touche toute en eau.
 Ombreuse nuit paisible & sommeillante,
 Qui scas les pleurs de l'ame trauaillante,
 Fay ma douleur cachee dans ton sein:
 Ne voulant point que le monde le scache,
 Mais ie te pry' sans aucune relasche,
 De l'apporter aux pieds du Souverain.

XI.

Si ce mien corps estoit de plus forte nature,
Et mes pauvres enfans n'eussent de moy besoing;
Hors des soucis mondains, ie m'en irrois bien loin,
Choisir pour mon logis vne forest obscure.

Las ie ne verrois plus aucune creature,
Ayant abandonné de ce monde le soing:
Dans quelque creux rocher, ie choisirois un coing,
Et les sauvages fruits, seroient ma nourriture:
Et la ii' admirerois en repos gracieux,
Les œures du haut Dieu, l'air, la terre, & les cieux
Les benefices siens saintement admirables.
Et en pleurs & soupirs requerant son secours,
Je passerois ainsi le reste de mes ioues,
Recevant de mon Dieu les graces secourab'les.

XII.

EAuche Seigneur de ton glaive trenchant,
Tous les chardons qui prennent accroissance,
Au plus beaux lieux de nostre conscience,
Et vont touſiours les vertus empeschant.

Ce sont les grains que l'ennemy meschant,
Jet e ſur nous par ſa fauce ſemence,
Vien donc Seigneur, car la moifſon s'avance,
Vient de ta main ces herbes arrachant:

Ne permets point que la ronce, & l'efpine:
Gafent le fruit de la bonne racine,
Enuoye nous de la pluye d'en haut,
Pour arroſer ceste terre infertile,
Qui dans ſon champ ne porte rien d'utile,
S'il ne te plaift reparer ſon deffaut.

Mon ame dormez vous, mon corps vous sommeillez
Aſſoupi lourdement ſur la plume otielleſ,
La ſombre obſcurité de la nuit oublieufe,
D'un voile paresſeux vous tient les yeux ſillez.

Les animaux des champs, les poiſſons eſcaillez,
Voyent plusloſt que vous la clarte gracieufe,
Le chariot pesant de la chair vicielleſ,
Garde que nous n'ayons nos eſprits eſueillez.

Mais ſus c'eſt trop dormy en ma paresſe extrême,
Je me veux eſueiller en ce temps de careſme,
Me leuant de matin pour ouyr les ſermons.

Mon ame conduira par la raiſon actiue,
Ce corps appesanti de fa charge retiue,
A ſeruir le Seigneur & gaigner les pardons.

Mes vers demeurez coy dedans mon cabinet,
Et ne sortez iamais, pour chofe qu'on vus die,
Ne volez point trop haut, d'une æſle trop hardie,
Arreſtez vous plus bas ſur quelque buiſſonnet:

Il faut eſtre ſçauant pour bien faire un Sonet,
Qu'on lire nuit & jour, qu'Homere on eſtudie,
Et le riche pinceau des muſes l'on mandie:
Pour peindre leurs beautez ſur un tableau bien net.

Demeurez donc mes vers enclos dedans mo coffre,
Je vous ay faconnez pour ce que ie vous offre,
Aux pieds de l'eternel, qui m'a fait entonner:

Tout ce que i'ay chanté ſur ma lire enrouee,
Je me ſuis à luy feu! entierement vouée:
Ne voulant mes labours à nul autre donner.

PErce moy l'estomach d'une amoureuse fioche,
Brusle tous mes desirs d'un feu estincellant,
Esleue mon esprit d'un desir excellent,
Fondroye de ton bras l'obstacle qui l'empesche.

*Si le diuin brandon de ta flamme me seiche
Fay sourdre de mes yeux un fleuve ruisseant,
Qu'au plus profond du cœur ie porte recelant,
Des traits de ton amour, la gracieuse breche.*

*Puis que tu n'es qu'amour ô douce charité,
Puis que pour trop aymer tu nous à merité,
Tant de biens infinis, & d'admirables graces:*

*Je te veux supplier par ce puissant effort,
De l'amour infini qui t'a cause la mort,
Qu'en tes rets amoureux mon ame tu enlasses.*

Fleuve coulant par ce pays fertile,
Qui enrichis les champs & les citez,
Nous apportant mille commodités,
Battant les murs de ma fameuse ville:

*O si j'avois un doux & graue stile,
Dessus le bort de tes concavités,
Je chanterois tes grandes raretez,
Et du rocher ta source qui distile.*

*Tu as nourris maints excellents esprits,
Qui font tes eaux jaillir dans leurs esprits,
Ja l'Indien scait le nom de Guaronne:*

*Puis que je suis née dessus tes bors,
Ayant apprins quelques simples accorts:
A ton honneur ma muse les entonne.*

XVI.

IE beniray tousiours, l'an, le iour, & le moys,
Le temps, & la saison, que la bonté divine,
Lança ses doux attraitz, au fonds de ma poitrine:
Arrachant de mon sein le cœur que ie portois.

*Vn soir il me sembla ainsi que ic dormois,
Dessous l'obscurité de ma sombre courtine:
Que ie me submergeois dedans la mer mutine,
Hallettant à la mort peu à peu ie mourois.*

*J'auois mille regrets de mes fautes commises,
Je promettois à Dieu des saintes entreprises:
S'il me donnoit loisir de vivre encor vn peu.*

*Je m'esueille en sur-saut, & mon ame aduertie,
Par ce songe divin de corriger ma vie:
Demande ton secours pour accomplir son vœu.*

XVII.

Perisse la grandeur qui trompe les plus sages,
Enſle les plus ſcavans, charme les plus denots,
Elle attire chacun au bruit de ſon beau los:
Puis des liens d'orgueil enlaſſe nos courages.

*Mais las! tous ces honnours & ces grūs heritages:
Ne nous peuvent donner vn moment de repos,
Agitant nos esprits tout ainsi que les flos,
Guindes iusques au ciel, par mille & mille orages.*

*Bien-heurcux donc celuy qui n'est point engeolleé,
En ſa douce prison, & n'est point affolleé,
Des Circuecns appas dont pluseurs elle trompe.*

*Fuyez humbles d'esprit, ſes vaines paſſions,
La croix ſoit le ſubjet de vos affectionz:
Car cest vn traict volant, que le monde & ſa pompe.*

XIX.

A Mour est vn enfant ce disent les Poëtes,
 Qui à les yeux filles, par vn obscur bandeau
 Cest vn cruel serpent, vn deuorant flambeau,
 Qui brusle les humains par les flammes secrètes:
 Dardant à tous propos des mortelles sagettes,
 Il donne en nous flattant, la mort & le tombeau,
 Il vole dans nos cœurs tout ainsi qu'un oyseau,
 Cest un foudre tonnant, racine de tempestes.

Chassons donc vistement cest auenugle estranger,
 Auant que dans nrs cœurs il se puisse loger,
 Cherchons cest autre amour, qui fait la vertu suiuure:
 Qui est chaste & parfaict, modeste, & gracieux,
 Dardant ses traiz dorez de la voute des cieux,
 Non pour nous massacrer, mais pour nous faire viure.

XX.

FUrieuse amitié qu'on nomme jalouſie,
 Venimeuse poison des sens plus arreſtez,
 Qui peints dans nos cerueaux mille meschancetez,
 Dont l'apprehension est follement saisie.

Ce n'est point amitié cest vne frenaisie,
 Un transpōrt enrage, forgeur de cruautez:
 Ceux qui ont ce malheur demeurent hebetez,
 Perdans toute raison & toute courtoisie.

O farouche amitié, fuyez de ma maison,
 Faymerois plus humer un verre de poison,
 Qu'auoir ces passions qui biaurrellent nos ames.

L'affligé soupconneux, qui porte ceste croix,
 De son propre cousteau, se tuc mille fois,
 Et blesse la vertu des inocentes ames.

XXI.

Pour le iour de l'exaltation de la Croix.

O Saincte Croix, enseigne glorieuse,
Te te salue, à deux genoux flechis,
Offrant mon cœur, aux pieds du Crucifix,
Qui sur ton bois mit sa chair precieuse.

Tu as porte ô croix victorieuse,
Le restaurant pour guerir nos soucis,
Tu es la clef ouurant le Paradis,
Nous deliurant de la mort furieuse.

O douce croix, sous tes sacrez rameaux,
Je veux porter mes peines & trauaux,
Sans m'eslongner de l'ombre de tes æsles:

Car le vainqueur qui te fait triompher,
Nous à sauvez du gouffre de l'enfer,
Et nous conduict aux joyes eternelles.

XXII.

Pour le iour de l'Inuention de
la Croix.

IAy le coeur tout esmeu & l'ame trauaillee,
Quel ombrage plaisant, me pourra resiouyr?
Car ie ne cerche pas le gracieux plaisir,
D'une verte forest, ou riante valee.

Ce n'est point le repos de ma longue iournée,
I'ay bien plus hautement appuyé mon desir,
A l'ombre de la Croix, ie me veux r'afraichir,
Et gouster la douceur quelle nous à donnée.

Soubs cest arbre sacré, ie feray ma demeure,
Y mettant mon espoir, soit que ie viue ou meure,
Car il est arrose de la saincte liqueur.

Dessus ce grand autel nostre Seigneur & maistre,
A respandu son sang pour nous faire renaistre,
Comme estant de la mort heureusement vainqueur.

XXIII.

Douce virginité, nourrice d'innocence,
Mignonne du haut Dieu, tresoriere des cieux,
Qui portes le laurier pris du victorieux,
Et l'habillement b'anc, marque de continence:

Ceux qui sont guerdmnez de ta grand recopence,
Compaignons de l'aigneau, le suivent en tous lieux,
O parfaicté vertu, ô tresor precieux,
Qui rapportes le cent de ton humble semence.

Bien-heureux sont ceux-là, qui forçant leurs desirs,
Quittent ioyeusement du monde les plaisirs,
Pour auoir les vertus de celuy qui les donne:

Leurs lampes brus'eront d'un feu continuell,
Attendant le retour de l'espoux eternel,
Recevant pour loyer une riche couronne.

XXIIII.

Mon cœur estoit de douleur oppresé,
Je n'auois plus parolc ny langage,
Mon estomach ressembloit à l'orage,
Qu'éléme en mer Aquilon courroucé.

Mille sanglots vers le ciel j'ay poussé,
Frais tourbillons eschelans ce nuage,
Et me sauuant d'un plus triste naufrage,
J'ay submergé mon courrage lasé:

Non pas des eaux d'une claire fontaine,
Mais du torrent des larmes de ma peine,
Qui m'ont serui beaucoup pour ceste fois:

Car le bon Dieu voyant sa creature,
Souffrir à tort quelque inhumaine iniure,
Par sa paix sainte appaise ses esmois.

O De tous mes labeurs, le repos desirable,
O de tous mes desirs, le desire bon-heur,
O de tout mon espoir & le comble, & l'honneur,
O de tous mes plaisirs, la ioye perdurable.
O de tout mon pouuoir, la force secourable,
O de tous mes biensfaits, le liberal donneur,
O de tous mes desséins, le sage gouuerneur,
O de tous mes dangers, le Sauveur fauorable.
O le tout de mon tout, ô ma fin, & mon but,
O celuy qui conduis mon ame à son salut,
O pere liberal à qui ie dois mon estre:
O humain Redempteur qui as souffert pour nous,
O tres-hautFils de Dieu qui t'es fait nostre espous,
O seul bien souuerain, à toy seul je veux estre.

XXVI.

A Rreste vous mon cœur, reposez vous mon ame,
 Il n'est plus ores temps de vaguer & courir,
 Vous estes chasque fois en danger de perir
 Vivant dedans le las de la mondaine trame.
 Embrassez ardemment ceste diuine rame,
 Qui sur ces flots mondains vous pourra secourir,
 Où le Fils du treshaut, voulut pour nous mourir,
 Monstrant la charité de sa diuine flamme.
 Attachez à ces clous l'espoir de vos desirs,
 Atterrez sous la croix, vos ioyes & plaisirs,
 Tenant les yeux fichez à sa pourpre vermeille.
 Voyez ce gouernail q:i vous conduit au port,
 Apres estre sauvez des abîmes de mort,
 C'est l'arbre où se brancha la plus haute merveille.

IE n'attens des mortels ceste paix desiree,
Car si le tout puissant ny met sa sainte main:
Elle se changera du iour au lendemain,
Et son plaisir sera de bien courte duree.

Mais si le long trauail de la guerre enduree,
Nous est ores change en un repos certain:
Sans qu'on offence en rien, l'honneur du Souverain:
Ceste diuine paix sera toute assurée.

Mais pour gouster le fruit de la tranquillité,
Je voudrois que mon coeur ne fut point agité,
Reposant ses desirs, sous la haute puissance:

Je voudrois que mon corps fut subiect à l'esprit,
Embrassant ardemment la Croix de Iesus Christ:
Pour enfermer la paix dedans ma conscience.

Sur la coqueluche.

LEs efforts inhumains de la guerre herétique,
Renuersoît l'univers d'un estrange pouvoir,
Et sans baigner les yeux, l'on n'pouuoit plus voir,
Les persecutions de la foy Catholique.

Dieu regardant nostre courage inique,
Qui pour tous ces malheurs ne pouuoit s'esmouvoir,
Nous dit en son courroux: ic vous scray s'auoir,
Comme ie scay punir la laschete publique:

Vous craignez d'hazarder vostre vie pour moy,
Laissant si prez de vous perdre ma sainte loy,
Vous ne mourrez donc point, en me faisant service:

Mais ie vous frapperay dans vos sortes Citez,
Car le nombre infini de vos iniquitez,
Offencent ma pitie, prouoque ma justice.

Trois ans sont ja passez qu'en ceste meſme place.
Nous auions resolu de nous bien amander,
Ce puissant dommateur, nous pourra demander,
Le talent mesprise de ſa diuine grace.

Le temps s'en va glissant noſtre vie ſe paffe,
Voicy la pas'e mort qu'on doit apprechender,
Il nous faut à ce coup, nos defirs commander,
Propoſant un deſſein, qui faintement ſe faffe.

C'eſt le temps de pleurer, de prier, & gemir,
De chafquier le corps, ſur la cendre dormir,
Mais ſi nous ne poumons faire ſes exercices:

Au moins que nous ieunions des inclinations,
Qui mettent en nos coeurs, ces fortes paſſions,
Et d'un hardi vouloir faisons la guerre aux vices,

XXX.

Touſours au cœur, le ſouuenir me ronge,
Du temps heureux, que ie vay regrettant,
Qu'ie viuois ayant l'efprit content,
Sans les ennuis, où mon ame ſe plonge.

Tout le paſſé ne me ſemble qu'un ſonge,
Et le preſent ſ'echappe en un iſtant,
Le ſouuenir me demeure pourtant,
Du bien, du mal, du vray, & du mensonge.

Mets en oublie ô pauvre cœur laſſe,
Tous les deſtrois ausquels tu as paſſe,
Et les plaſirs de ceste vie humaine:

Marche tout droit de rien ne t'efbahis,
Voyant de loin le celeſte pays,
Qui t'eſt promis pour loyer de ta peine.

24
XXXI.

Cependant que l'ardeur, d'une fieuze bruslante,
De sa forte douleur tient mon cœur tout enclos:
Et qu'un rheume picquant me consomme les os,
Me tenant attachée en ma couche dolente:
Je dresse au tout puissant l'espoir de mon attente,
En reclamant ainsi sa grace à tous propos:
Vous estes ma santé, ma vie, & mon repos,
Secourez s'il vous plaist vostre pauvre servante.

O mon doux Redempteur, que je suis importune,
Je ne puis endurer affliction aucune,
Et ne puis supporter, une petite croix:
Et pour cinq ou six iours que ceste maladie,
A priué de santé ma delicate vie,
Il me semble des-ja qu'elle à dure dix mois.

XXXII.

Que l'aye dans le cœur, une amere tristesse,
Et qu'on iette sur moy, des mots injurieux,
Que l'endure des maux, cruels & furieux,
Et que tous mes plaisirs se changent en destrce.
Que ie n'aye iamais en ce monde liesse,
Que nuit & jour les pleurs descoulet de mes yeux,
Que le regret m'affaille, & me suue en tous lieux,
Et que ce corps mortel soit affligé sans cesse:
Pouruen qu'au dernier iour quād la machine rōde,
Receura iugement, du Redempteur du monde,
Je sois du nombre esleu des bien-heureux esprits.
Ce n'est rien d'endurer en la vie mortelle,
Plus avoir le repos de la gloire éternelle,
Et combattant en terre, au ciel avoir le pris.

CElay qui veut aymer d'vne amour toute pure,
Sans reccuoir trauail, angoisse ni douleur:
Qu'il tienne roidement la bride de son cœur,
N'aimant point ce vil corps subiect à pourriture.

Cà bas ne loge pas l'amour qui touſſours dure,
Aincois voloit plus haut pense au plus haut hōneur,
Mettant tous ſes desirs aux pieds de ſon Seigneur,
Aymant avecque lucy la ſimple creature.

Donc ſi noſſons deſirons aimer parfaictement,
Aymons ce Dieu benin, plain de contentement,
Iſt la charité, l'amour, & l'esperance:

De ceux qui l'ayment bien, & par tout l'uniuers,
Chantons de ſon amour, cent mille & mille vers,
Et de noſtre amitié nous aurons recompense.

HA! quel regret encore me tourmente,
Ay-je perdu le ſouuenir ſi doux,
Que Iefus-Christ eſt mon loyal eſpoux,
Et que ie ſuis ſa tres-humble ſeruante.

Ay-je perdu l'eſpoir de mon attente,
Et le loyer que Dieu promet à tous,
Heureux celuy qui flechit les genoux,
Pour requerir ſa fauer ſi conſante.

Non Seigneur Dicu, Redempteur de mon ame,
Tu bruſleras, par ta diuine flame,
Mes vains deſirs, & folles paſſions:

Et chafferas, hors de ma fantasie,
Les vanitez qui la tiennent ſaisie:
Pour n'aimer rien que tes perfections.

CE l'oy qui domptera comme dit l'escripture,
Et qui vaincra constant ses diuers ennemis:
Receur à le loyer, que Dieu luy a promis,
Non en ce monde icy subiect à pourriture.

Ce monde est lasche, aveugle, errant, à l'aventure,
Que tout cœur genereux doit avoir à mespris:
Pour avoir ce guerdon d'estimable pris,
Que Dieu garde au vainqueur en la vie future.

Ha ! qu'il nous payera pour un peu de constance,
Que nous luy garderons en l'perseuerance
De sa diuine loy, nous conduisans au port:

Et haure de salut, de sa gloire infinie,
Après avoir couppe le fil de nos fureurs,
Reuiuans dans le ciel affranchis de la mort.

XXVI.

LE papillon, qui s'eslance en la flamme,
Sans se vouloir esloigner de ses feux
Me doit servir d'un Patron vertueux,
Pour rechauffer la glace de mon ame.

Cest Element, luy est plus doux que basme,
Bien qu'il luy soit nuisible, & dangereux,
Il ne craint point le tourment chaleureux,
Mais de mourir dans l'amoureuse trame.

Helas ! mon Dieu, subiect de mes amours,
Helas ? combien deurois-je ardre touzours,
Me souuenant de la flamme diuine,

Dont vous purgez, ceux qu'il vous plaist toucher,
Brusles mon cœur, mes pechez, & ma chair,
Et de vos feux embrases ma poitrine.

Pour le iour de sainct Gabriel.

27

XXVII.

Angé de qui le nom, au baptesme j'a pris,
Fidelle messager de l'heureuse nouuelle,
Qui triomphes au ciel, en la gloire éternelle,
Parmy le fainte troupeau des biens-heureux esprits:

Garde bien que mon cœur, à bas ne soit surpris,
O benoist Gabriel, ayme ta Gabriele,
Et la guide au despart de la vie mortelle,
Au seul bien, seul amour, dont son cœur est espris.

Impetra moy de luy, que tu sois ma deffence,
Et de mon ennemy surmonte la puissance,
Ne m'abandonne point par ce chemin tortu,

Et comme Raphael, conduit le bon Tobie,
Vueilles prendre le soin de ma dolente vie,
Et addresse mon cœur à suiuire la vertu.

Pour le iour saint Hierosme.

XXVIII.

Pour un peu de trauail, qui passe avec la vie,
Nous pouuons acquerir, un repos éternel,
Bien qu'en ce monde icy, il soit continuel,
Le guerdon est suiuys d'une ioye infinie.

Nous devons bien aimer, tout ce qui nous conuie,
A chercher ardemment le beau chemin du ciel,
Et tant que nous trainons ce chariot mortel,
D'offenser nostre Dieu n'ayons jamais envie.

Mettant devant nos yeux, & nous representant,
Le benoist saint Hierosme, au desert penitent,
Passant austérement sa vie tres-dolente,

Ah ! que ce peu de temps, qu'il affligea son corps
Luy fut récompencé de precieux thresors,
Jouyssant dans le ciel, du frit de son attente,

XXXIX.

Sainte mere de Dieu, entens à mes clamours,
Si ay le cœur opprême d'une amere tristesse,
Présente s'il te plaist ô ma seule maistressé,
À ton fils Iesus Christ, mes larmes & mes pleurs.

Vne mer de regrets un torrent de douleurs,
Submerge ma raison, dans l'abisme d'angoisse:
Helas! s'il ne te plaist, me donner quelque adresse,
Je perdray le doux fruct des celestes douceurs.

Car ie vois mes pechez, & mortelles offences,
Qui bourrelent mon cœur, de mille & mille trances:
Mettant devant mes yeux, tous mes forfaits commis.

Touſiours cela me suit, & par mer, & par terre,
Me liurant à tous coups, une mortelle guerre:
Chasse bien loin de moy ces cruelz ennemis.

X L.

Ni des vers prez, les fleurettes riantes,
Ny d'un ruisseau, le doux slot argentin,
Ny le long cours, d'un flenue serpentin,
Ny les rameaux des forestes verdoyantes:

Ny de Ceres les plencs blondoyantes,
Ny ce beau ciel, d'où vient nostre destin,
Ny la fraîcheur du soir & du matin,
Ny du printemps les beautez différentes:

Las ne m'ont point le regret allenty,
De mes pechez: ie l'ay plus ressenti,
Considerant cest ouvrage admirable:

De ce grand Dieu, qui par ses beaux objets
Fait que mon cœur recognoist ses forfaits:
Forfaits l'horreur, de mon ame coupable.

HA que ie suis extreme en ma condition,
Je ne garde jamais, le milieu de la voye:
Car en mes actions quelque part que ie soye,
Je n'ay jamais le sel de la discretion.

Je suis ores trop douce, or' sans compassion,
Ores i'ay trop de pleurs, ores i'ay trop de ioye,
Je ne me puis facher, pour chose que ie voye,
Et puis ie suis esmeue à toute occasion.

Helas qui domtera ces passions estranges?
Ce sera toy bon Dieu, qui faconnes & changes,
Les cœurs plus inconstans, en un ferme rocher.

Delivre moy Seigneur, de l'orage, & tempeste,
Qui pour me submerger s'est lance sur ma teste:
Car tu es mon espoir ma nef & mon nocher.

XLII.

Vyés de moy esperances mondaines,
Je ne veux plus surgir à vostre port,
Vous ne pourriez mettre ma nef à bort,
Tous vos desséins sont choses incertaines:

C'est un amas de tromperies vaines,
Qui doucement, nous meinent à la mort,
Il faut chercher quelque meilleur support,
Pour soulager le trauail de nos peines.

Je veux ancrer le nauire inconstant,
De ce mien cœur, qui va tousiours flottant,
Dessous l'abry d'un gracieux riuage:

Où le bon Dieu nostre seul conducteur,
De nos dangers s'est rendu protecteur,
Et nous deffend de tempeste & d'orage.

XLIII.

Faut il tant marchander, ô mon ame couarde,
Pour ton aduancement, à te faire enrouler
Sous la croix, d'où tu veux ce semble reculer?
Non il faut s'asseurer soubs la divine garde.

Le soldat n'a point peur, car la guerre luy tarde,
Si son grand Coronnel le prie d'y aller:
Ainsi n's ennemis ne nous peuvent troubler,
Si le Dieu tout puissant est nostre sauve-garde.
Fl ne me fache pas, ô mon doux Redempteur,
De combattre hardiment, sous ta sainte fauver,
Mais quand pour mes pechez tu me quittes & lais-
Fendure la rigueur de mes fiers ennemis, (ses:
A iuste occasion pour mes forfaictz commis:
Donne doncques secours à toutes mes foiblesses.

XLIV.

A chaque mot, que mon attentive,
A recueillant des predicationz:
Le sens en moy mille mutations,
Las qui me font triste, morne, & pensue.

Ores l'espere, ores ie suis craintive,
Quand ie ne puis vaincre mes passions:
Car les liens de mes affectionz,
Serrent mon coeur, & me tiennent captive.

Mon Dieu que j'ay de liesse & plaisir,
Lors que ie suis pleine d'un bon desir,
D'aller au ciel, & mespriser la terre:

Mais ce d'sein ne dure pas tousiours,
Vien donc mon Dieu j'implore ton secours,
Estant sans toy plus fragile qu'un verre.

XIV.

M'Esueillant à minuit, dessillant la paupiere,
Je voy tout assoupi, au centre du repos,
L'on n'entend plus de bruit, le trauail est enclos,
Dans l'ombre de la terre, attendant la lumiere.

Le silence est par tout, la Lune est belle, & claire,
Le ciel calme & serain, la mer retient ses flots,
Et tout ce qui se voit dedans ce large clos,
Est plein de majeste, & grace singuliere.

La nuit qu'il va roulant ses tours continuels,
Represente à nos yeux, les siec'les eternels,
Le silence profond du Royaume celeste:
En fin le iour, la nuit, la lumiere, & l'obscur,
A louer le haut Dieu incitent nostre cœur,
Voyant reluire en tout sa grandeur manifeste.

A saint Pierre.

XLVII.

I'Av veu le temps que faintement esmeuë,
Mon ame alloit bruslant de saints desirs:
J'av veu le temps que tous les vains plaisirs,
Je desirois eslaigner de ma veue:

De tous cela ie suis or' despouyueuë,
Je n'ay rien plus que larmes & soupirs,
Je veux prier quelqu'un des Saincts Martyrs,
Qui sont au ciel parmy l'a troupe esleuë:
Ce sera toy Apostre glorieux,
De qui le nom me fut si gracieux,
A qui ie veux prelenter ma requeste:
Pour nbténir à ma nécessite,
Du tout puissant la liberalite,
Pour soulager ma trop longue disette.

XLVII.

QVi eust bien contemplé la Marthe soucieuse,
A servir Iesus Christ, logé dans sa maison:
Eust dit qu'elle faisoit mieux sans comparaison.
Que Marie sa sœur demeurant otieuse.

Mais celuy qui cognoist la vie plus heureuse,
Jugea bien autrement avec bonne raison,
Car Marie à ses pieds escontoit sa leçon,
Sans distraire son cœur à chose curieuse.

Aussi la deffend il contre Marthe sa sœur,
Disant qu'elle a choisi le party le plus fieur,
Laisstant tous les soucis de ceste vie actiue.

Bien-heureux donc celuy qui du monde bien loin,
A servir son Seigneur met son unique soing,
Pour iouyr du repos de la contemplatiue.

XLVIII.

MOn cœur plain de soucis cerche quelque retraite
Près pour t'y faconner ce miroir reluisant,
De Marthe qui poursuit son travail diligent,
Et Marie sa sœur qui n'est en rien distraite.

Elle à l'esprit rauy d'une grace secrete,
Oyant le saint parler, du Sauveur tout puissant,
Son cœur est abaisse contrit & penitent:
Suiuant le doux repos de la vie parfaicté.

Je voudrois que mon corps fut au chemin altis,
Et mon ame esleue au bien contemplatiif,
Mais helas de tous deux ie suis fort esloignee:

Car Marie & sa sœur ne logeant point chez moy,
Je ne les cerche pas tout ainsi que ie doy:
Voila pourquoy ie suis tres-mal accompagnée.

POR LE JOVR DE LA
MAGDALEINE.

XLIX.

Sainte amye de Dieu, heureuse Magdaleine,
Qui as si bie serui ton doux maistre & Seigneur,
Et tou siours assiste à l'amere douleur,
Qu'il souffrit à la Croix, pour nous oster de peine:

Tu as faict de tes pleurs vne large fontaine,
Arrosant les saintis piedz de nostre Redempteur,
Sur lui as espandu la trefroiche liqueur,
Que l'auaritieux estimoit chose vaine:

Tu as vescu trente ans parmy les Roches hautes,
Nourrie du Seigneur qui pardonna tes fautes,
Parce que tu l'aymois de parfaicte amitié:

Tu montres le chemin de vraie penitence,
Prie le s'il te plaist qu'il nous doint repentence,
Et que de nos pechez il veuille auoir pitie.

Sur le verset, Auerte faciem tuam
à peccatis meis. L.

Destournez s'il vous plaist vostre diuine face,
De ceste enormité de mon forfaict commis,
Ne vueillez pas conter mes pechez infinis,
Mais effacez les tous par vostre sainte grace.

Mon corps est tout fondu comme vn monceau de
Ic sers de passetemps à tous mes ennemis, (glace
Nuict & iour ie me plains ie lamente & gemis,
Enuoyez le pardon qui mes pechez efface.

Voudriez vous bie monstrer la force de vos bras,
Sur vn corps affligé qui attend son trespass?
Foudroiez l'orgueilleux, le mutin & rebelle:

Regardez que mes os se tiennent à ma peau,
Mon ame est toute preste, à descendre au tombeau,
He destournes voz yeux de ma faute mortelle.

Sur le verset, Audi tui meo dabis
gaudium.

LII..

LE peché rend touſiours celuy-là qui le porte,
Triste, morne, & pensif, chagrin, & malcontent,
Comme nous dit tresbien ce bon Roy penitent,
Ayant bien esprouvé sa violence forte:

Et s'est aneanty d'une piteufe sorte,
Esperant neantmoins au Scigneur tout clement,
Ses os humiliiez requierent ardamment,
Quelque douce faueur qu' son ame conforte.

Il n'esperoit rien plus pour son plaisir parfaict,
Que la remission de son graue forsaict,
Pour resouir ses os courbez de penitence.

Les pecheurs penitents n'ont iamais tel plaisir,
Qu' alors qu'ils sont espris de quelque bon desir,
Qui monstre ses effets dedans leur conscience.

LIII.

S'Esbahit-on, de me voir souſpirer.
SA chasque mot sans penser à moy-mesme,
S'esbahit on, de me voir pasle & blesme,
Et tous les iours ie ne fais qu'empirer.

S'esbahit on, de me voir desirer,
D'un cœur ardent, d'affection extreme,
Le doux repos de la vie supreme,
Où le Chrestien doibt touſiours aspirer:

Parmy le cours de mon pelerinage,
Durant l'Auril verdo�ant de mon aage,
I'ay tout perdu ce que j'auois ça bas:

Tant qu'ay vescu en ce val de misere,
Je n'eus iamais une armée prospere,
Je veux chercher mon bien par le trespass.

L. III.

Grand passion est une maladie,
Qui fait sentir au corps mille douleurs,
Poignantz ennuys, sont les humains labours,
Qui vont genant nostre dolente vie.

Mais bien encor ce qui plus nous ennuye,
C'est le trauail de l'ame en ses langueurs,
C'est le tourment qui plus ronge nos cœurs,
Tenant le corps & son ame asservie.

Mais ô bon Dieu sur ces calamitez,
Regne la mort en ses extremitez,
Sur tous les maux emportant la victoire:

Donnant au corps, cruelle affliction,
Regret au cœur, en l'ame passion,
Obscurcissant au tombeau nostre gloire.

LIV.

AMer & douce mort, bien que tu sois cruelle,
Et que fuye le coup, de ton dard rigoureux,
Si est-ce toutesfois que les saincts bien heureux,
Ont désiré le choc de ta lance mortelle.

Entre les actions cest la plus sainte & belle,
Pour guider tout d'un vol nostre ame dans les cieux,
Et la faire iouyr du repos gracieux,
Raissant le loyer de la vie éternelle.

Nous sommes bien-heureux, si nous pouvions souffrir,
Puis que Dieu nous monstra le chemin de mourir,
Et tout bruslant d'amour, aualla ce breuage:

Laissant ce saint hanap, à ceux qui l'aymeront,
Et qui pour le servir, leur vie employeront,
Du saint & vray Nectar enyurans leur courage,

LV.

Ha mon Dieu ie me meurs! ha mon Dieu ie trespassse,

Mettant deuant mes yeux ce dernier iugement,
Et la grand majesté de ton aduenement,
Quand le feu sortira des clairtez de ta face.

A ce iour de douleur où trouueray-je place,
Afin de me sauuer de l'eternel tourment?
Je te presenteray pour tout mon payement,
Ta mort & passion qui mes pechez efface.

Quelle estrange clamour, quelle horrible tempeste,
Quand l'Ange sonnera la bruyante trompette,
Assemblant les viuans, & morts resuscitez.

L'uniuers bruslera par un ardant de luge,
Nous serons presentez deuant le iuste Iuge,
Effroyez & tremblans pour nos iniquites.

LVII.

La crainte de la mort incessamment me trouble,
En enfer il n'y a nulle redemption,
Je n'ay de mes pechez vne contrition,
Tant plus ie vais auant plus ma peine redouble.

Tu me consommeras comme une seiche estouble,
A ce terrible iour de tribulation,
Laisse moy repentir de ma transgression,
Car l'amere doulcur à mon ame s'accouple.

Tu as basti mon corps, de chair, d'os, & tendons,
De peau, veines, & sang, ratte, foye & poumons,
Souvienne toy Seigneur, que ie suis poultre & cendre:

Comme vu festu poussé par la rigueur du vent,
Tu me peux bastoyer & reduire à ncant,
He! ne me laisse pas aux abismes descendre.

Pour le iour de Noel.

LVII.

IE m'estonne de voir ceste machine ronde,
Ornée richement de ses dons precieux:
Je m'estonne de voir ce bon Dieu soucieux,
D'estre si liberal, à ce terrestre monde.

Je m'estonne de voir le ciel, la terre, l'onde,
La Lune, & le Solcyl, & la voute des cieux,
Les diuerses saisons, d'un printemps gracieux,
Tout regi par compas & sagesse profonde.

Mais t'ay le cœur rauy en admiration,
Voyant le sainct ex ces de la redemption,
Et Dieu se reuestir de nostre chair mortelle:

Luy qui est adoré de tous esprits viuans,
Porté des Cherubins & des æstes des vents,
Se repose au giron d'une saincte pucelle.

LVIII.

IE voy le fils de Dieu, dans la loge champestre,
Plie dans ses drappeaux, dans le sein virginal,]
Sucçant le lait sacré de ce diuin canal,
Se voulant comme enfant de ses liqueurs repaistre.

Luy qui de tous viuans est le Seigneur & maistre
Endure la froideur du retour hyuernal,
Cest luy qui jugera par son arrest final,
Tous les hommes creés, qui eurent iamais estre.

Mais or' nous le voyons humble, petit, & doux,
Abbaissant sa grandeur, habitant parmy nous,
Prenant l'habit de serf, pour nous vestir de gloire.

Il adopte pour siens les pauvres fugitifs,
Et brise les liens des prisonniers captifs,
Aux abysses profonds de la prouince noire.

Pour le iour de Noël.

LIX.

BEniste soit l' excellente venue,
De ceste nuict plus claire que le iour,
C'est le rayon de l' eternelle amour,
Que nous auons si long temps attendue.

Du tout puissant la grandeur est cognue,
Que les mortels le louent à leur tour,
Il nous reluit dedans l' obscur seiour,
Nous deliurant de la mort pretendue.

O sainte nuict si claire à nos desirs,
Portant le fruit qui porte tous plaisirs,
Les Pastoreaux, & les Roys, & les Anges:

Chantent le los de ton heur numpareil,
Terres, & mers, le ciel & le soleil,
Bruyent par tout Cantiques de loitanges.

Pour le iour de fainct Estienne.

LX.

Prothémartir plain de force admirable,
Rempli de dons de ce divin esprit,
Que le premier patiemment souffrit,
D'un cœur ardent la mort intollerable:

Les durs rochers, du torrent effroyable,
Te furent doux, ainsi qu'il est escript,
En contemplant ton Sauveur Iesus-Christ,
Tu t'endormis au repos desirab'e:

Nous celebrons au retour annuel,
Au nom de Dieu ton martyre cruel,
Et que chascun tes merites cognoisse:

Tu as prie pour les ennemis tiens,
Presente à Dieu l' oraison des Chrestiens,
Et sois Patron de ma grande parraisse.

Pour le iour de saint Iean l'Evangéliste
LXI.

C'est le disciple aymé qui au sacré repas,
Reposa doucement sur ta sainte poitrine,
Ayant de son Seigneur tant de fauerur divine,
Qu'il estoit le plus pres accompagnant ses pas.

La crainte de la mort ne le recula pas,,
De ce diuin Soleil, qui le monde illumine,
Receuant les rayons de sa sainte doctrine,
Il demeura touſieurs present à son trespass.

Aussi fut-il pourueu d'une charge honorable,
D'estre le conducteur de la Vierge admirable,
Estant ſur tous eſteu pour ſes perfections:

C'eſt le benoist saint Iean, & dans l'ifle deserte,
Dieuluy à hautement ſa gracie descouverte,
Par ſes diuius ſcrets, & reuelations.

LXII.

T'es ma portion, mon loier, ma fiance,
Mon appuy, mon repos, mon amour, mon desir,
Ma consolation, ma ioye, mon plaisir,
Mon pere, mon eſpoux, ma foy, mon eſperance:
Mon liberal Sauveur, ma force, ma conſtanſe,
D'où ie ne veux iamais mon ame deſſaisir,
Puis que tu es mon tout eſcoute le ſouſpir,
Qui ſans oſer parler te fait tres-humble instance.

Tu ne merite pas d'auoir ce doux accueil,
Comme tes familiers regardes de bon œil,
Ny les saintes douceurs des ames favorittes:

Ny ſes contentemens les diuins mcts du ciel,
Trop indigne ie suis de gouſter de ce miel,
Je venx tant ſeulement des miettes petittes.

LXIII.

Combien d'occasions nous donne l'eternel,
De marcher hardiment au chemin difficile,
Sans estre effaroucher d'une crainte servile,
Puis qu'en tous nos combats il s'est fait Coronel?

Lors que les vanitez de ce monde charnel,
Nous viennent desrober ce qui nous est vtile,
Il se tient pres de nous, car il garde sa ville,
Et recognoit les siens de son oeil paternel.

Cest le diuin Pasteur, qui garde ses ouailles,
Et les va repaissant de graces nompareilles,
Les chastiant aussi, s'il les voit esgarer:

Ne nous estoignons point de la troupe cherie,
Demeurons en ce parc de la grand bergerie,
Et ne ueillons jamais ce chemin ignorer.

LXIV.

Ton nom est espandu comme l'huyle amiable,
O nom plein de douceur & consolation,
Seigneur tu as souffert la circoncision
Prenant l'excellent nom de Jesus pitoyable.

Tout ce qui est en toy est saint & desirable,
Et tu es au conseil plein d'admirat:on,
Ton nom est tout l'espoir de ma redempt:ion,
Et ton sang precieux mon pleige inuiolable.

Je veux auoir ce nom graue dedans mon coeur,
Et ma bouche louera le nom de mon Sauveur,
Jesus sera tousiours escrit en ma memoire:

Ce sera mon appuy, ma ioye mon support,
Jesus me sauvera du gouffre de la mort,
Jesus me conduira au Royaume de gloire.

L'adoration des Roys.

LXV.

*L'vnique fils de Dieu, venant pour nous sauver,
Fut trouue de ceux-la, qui cerchoient sa presence,
L'estoille fit cognoistre, aux Rois sa demeurance,
Qui pleins de viue foy le desiroyent trouuer.*

*Du pays d'Orient, ils firent aporter,
Forces riches presens, ayant ceste esperance,
D'adorer le grand Roy, au lieu de sa naissance,
Et luy offrir leurs corps, & leurs dons presenter.*

*Esconte moy Seigneur, entens à ma demande,
Je n'ay rien ce beau iour, pour te faire une offrande
Je ne t'apporte point or, myrhe, ny encens:*

*Que l'offriray-ie donc, à ta sainte venue,
Un corps plein de pechez, une ame despourueüe,
Assin de receuoir, quelqu'un de tes presens.*

De la Presentation.

LXVI.

*Le veux accompagner, ceste excellente Dame,
Et son divin enfant, entre ses bras porté,
A son Pere eternel, au temple présenté,
Pour rompre le lien, de la mortelle trame.*

*Le vicillart Simeon, seul esiouyt son ame,
Voyant de ses deux yeux, d'Israël la clarté,
Et plein du Saint Esprit, doucement à chanté,
Ce cantique si saint, que l'Eglise reclame.*

*Puis en prophetisant, dit à la Vierge sainte:
Vous serez de douleur, cruellement attaçte.
Et ce glaive poinctu vous perçera le cœur:*

*Cest enfant bien-heureux, sera pour la ruine,
De ceux qui blasmeront, sa parfaicte doctrine
Mais des humbles Chrestiens, il sera protecteur.*

Sur le verset, Tibi soli peccauit.

LXVII.

C'est moy qui ay peché, c'est mon ame coupable,
Laquelle à transgresse, tes saintz comandemés,
C'est moy qui ay peche par tous mes sentimens,
Engouffrant mes desirs au monde variable.

Pityable Seigneur ma playe est incurable,
Qui par mille regrets redouble mes tourmentz,
Si tu ne la gueris de tes doux oignementz,
Delivrant de la mort ma vie miserable.

Las c'est devant tes yeux, las c'est devant toy seul,
Contre qui j'ay meffaict, par mon superbe orgueil,
Pourtant tu puniras iustement ma pauure ame:

Et seras recogneu véritable & entier,
Si equitablement tu me veux chastier,
Des plus aſpres douleurs de l'infendale flame.

LXVIII.

Tout ce grand Uniuers, incessamment trauaille,
Mais l'homme eſtpareſſeux, & ne veut faire riſe,
Tout ce qui eſt enclos, en ce val terrien,
Cent mille enseignemens, & doctirines nous baille.

La mer va produisant, ſes nourriſſons d'escaille,
Le ciel tournant touſiours, fait ſon cours ancien,
Et la terre produit, pour l'humain entretien,
Les plantes, animaux, & toute la volaille.

Et nous qui cognoiſſons, c'eſt ouurage excellent,
Auons l'eſprit remis, ingrat & nonchalant,
Viuant oyſiuement en c'eſt ouurier du monde:

Et où tant d'inſtrumentz, trauaillent ſans cefſer,
Et où nous nous deuriions, à l'eſgal exercer,
N'oſtre ame de pareſſe, & voluptez abonde.

IE ne scaurois escrire d'autre chose,
Que de la croix, où j'ay le cœur fiché,
En cest obiect, mon amour est niche,
Autre chanson, ma muse ne compose.

Soit que j'escrue, ou en vers ou en prose,
J'ay mon discours, à la croix attaché,
C'est mon escu, défenseur de peché,
Soubz ses rameaux, mon ame se repose.

C'est bien raison, qu'en ce siecle peruers,
Où nous voions, tant d'ennemis diuers,
Contre la croix, hausser leur arrogance :

Les bons Chrestiens, d'une commune voix,
Chantent l'honneur de la divine croix,
Qui contre tous, sera nostre deffence.

IXX.

Vous estes mort pour moy, ô Sauveur de ma vie,
Vous estes mort pour moy, ô désir demon cœur,
Vous estes mort pour moy, de la mort le vainqueur,
Vous estes mort pour moy, d'une amour infinie.

Vous avez surmonté, toute force ennemie,
Vous avez triomphé, ô parfaite valeur,
Vous nous avez sauvez, du gouffre de douleur,
Vous avez accable, l'inique tyrannie.

Voudrions nous bien aymer iamais autre que vous,
Vous estes si benin, si gratieux, & doux,
Vous ne cessez iamais, de nous faire largesse:

Vous estes tout clement, piteux, & liberal,
Vous nous donnez du bien, & nous gardez de mal,
Heureux qui hait le vice, & vous ayme sans cesse.

Estant haut estleué, sur la montaigne sainte,
Tu as tout attiré, en tes doux oignements,
Le ciel s'est obscurci regardant tes tourments,
Et la terre s'esmeut de grande frayeur attainte.

Tout ce pole arrondi, gemissoit sa complaincte,
Qui s'entendoit muette, en tous les elemens:
Seuls estoient les Hebrieux ces choses regardants,
Sans loger dans leurs cœurs compassion ny crainte.

Mais nous tes seruiteurs gemissans nos pechez,
Auons nos tristes yeux, sur tes playes fichez,
Playes de nos langueurs, les vrayes medecines:

Playes qui ont produit, les pommes & les fleurs,
Du celeste iardin, de tes douces faueurs,
Pour ceux de qui ton feu embrase les poictrines.

Pater ignosce illis, quia nesciunt
quid faciunt.

LXXII.

L'On t'auoit couronné de poignantes espines,
Sanglant & deschire, de tourmens inhumains,
Estant dessus la croix encloué pieds & mains,
D'un vouloir furieux par ces ames malignes.

Tu voyoys les pechez de leurs noires poictrines,
Et les intentions de leurs malaies desseins,
Et nonobstant cela, ô Sauveur des humains,
Tu leurs voulois donner de tes graces diuines.

Criant à haute voix, par un desir profond:
Pere pardonne leur, ils ne scauent qu'ils font,
Ceste sainte oraison, les Anges admirerent:

Les Demons repreuves, l'ouyrent des enfers,
Demeurants effroyez, mais les hommes peruers,
En leurs vices obſtinez, ce pardon refuscent.

LXXIII.

IE ne puis plus chanter, ie ne puis plus escrire,
J'ay le coeur oppresé, j'ay l'estomach pantoix:
Ie ne puis r'appeller la parole, & la voix,
Ie ne puis remonster les cordes de ma lir e.

Fay les yeux esblouys, ie lamente & souspire,
Je veux ores mourir, sous la divine croix,
Je ne veux plus bouger, de l'ombre de ce bois,
Je veux estre à iamais, subie ète à son empire.

Je voy le Sainct des Saincts, sur la terre esleuer,
Je voy son sang bouillant, où ie me veux lauer,
Je voy son corps diuin, charge de cicatrices:

Je voy ses bras cloués qu'il tend aux esgarez,
Je voy son coeur ouvert aux pauures alterez,
Je le voy trespasser pour l'amour de nos vices.

Sur le verset, O vos omnes qui.

LXXIV.

O Vous humains, qui passez par la voye,
Et qui courrez, sans regarder vos pas:
Arrez vous, & voyez mon trespass,
Et ma douleur, qui ciel & terre effroye.

Ores vos pleurs sont conuertis en ioye,
Et vos labours en repos & soulas:
A ce grand iour ie porte sur mes bras,
Le payement d'exceliente monnoye.

I ay presenté à mon Pere eternel,
Vostre rançon sur ce sanguin autel,
Vous deliurant, des lacs de seruitude:

Arrez vous, & voyez le tourment,
Que i ay souffert, pour vostre sauuement,
Et ne soyez taschez d'ingratititude.

HE que j'ay trop dormy, en ceste nuit amere,
Où nostre Rédempteur, à souffert passion,
Si j'eusse pris ces maux, pour contemplation,
Le somme paresseux, ne m'en eust peu distraire:

Mais si j'eusse porté le cilice ou la haire,
Ayant de mes pechez vnde contrition,
Ou bien que j'eusse pris quelque autre affliction,
Je n'aurois tant dormy ceste nuit salutaire.

Qui ne s'esueillera quant les cieux s'obscurcirent,
Que la terre s'esmeut, & les pierres fendirent,
Quant les tombeaux cachez, rendirent leur butin?

Las le seul fils de Dieu, sur la croix glorieuse,
Rachepte les humains, par sa mort doloureuse,
Tandis que lachement, ie dors iusque au matin.

IL est fort grief, de ieusner de viandes,
Porter le sac, coucher tout reuestu,
Aller piedz nudz, apres s'estre battu,
Et faire encor d'auscritez plus grandes:

Il est fort grief, aux penitantes bandes,
D'estre de faim, & de froid combattu,
Mais le loyer, qu'apporte la vertu,
Faict adoucir, l'aigreur de ces offrandes.

Heureux troupeau qui d'un commun accord,
Vous affligez d'un merveilleux effort,
Pour surmonter ceste escorce charnelle:

Perseuerez en voz deuotions,
Pour le guerdon de voz afflictions,
Vous receurez la couronne eternelle.

Toute felicité, que l'homme peut cognoistre,

Et desire iouir, au monde passager:

Consite à sainctement, sa volonte ranger,

Vnissant son vouloir, à celuy de son maistre.

L'air, la terre, & le ciel, & tout ce qui à estre,

Suit comme son troupeau, ce haut & grand berger,

Tout ce qui doit ça bas, nostre exil soulager,

C'est ce bien de le suire, & de le recognoistre.

Bien-heureux sont ceux-là, qui voyent clairement,

Ce que nostre bon Dieu, nous monstre incessamment,

Nous dirons à jamais, heureuses les oreilles:

Qui escoutent parler, l'esprit de verité,

Bien-heureux sont les cœurs, en toute éternité,

Adorans plains d'amour ses bontez nompareilles.

Gouuerne donc Seigneur, tout ce que ie doy faire,

Adresse mon esprit, manie mon dessain,

A fin qu'estant conduit par ta diuine main,

J'acheue à ton honneur cest importun affaire.

Si ne faut point parler, apprens moy de me taire,

Et s'il faut discourir, que ce ne soit en vain:

Mais sur tout ie te pry, cache dedans mon sain,

Ta sainte volonté, sans que i'aille au contraire.

Mon corps est afflige, mon ame est aux abois,

Je traime sans support, ceste pesante croix,

Pressant dedans mon cœur, un torrent d'amertume:

Rien que le seul trauail, ne me sert de repos,

Mes regrets sont des dartz qui me perçent les os,

Mes maux sont des marteaux, & mon cœur un

enclume.

Cheminant lentement, i'erre par vn bocage,
Cerchant pour reposer, quelque embragcux h-
D'aubespis fleurissant de chesne, ou de peuplier, (lier
Où le gay rossignol fredonne son ramage.

*Las ie veux arroser de larmes mon visage,
Pour allenter le mal, que ie veux oublier,
Aux villes ie ne veux, ma douleur publier,
Ie la veux enterrer, en ce desert sauvage.*

*Mais qui sera tesmoin de l'ennuy que ie sens?
Ce sera toy Seigneur, espoir des innocens,
Support des orphelins, & consolant la vefue.*

*Tu daigneras secher les larmes de mes yeux,
Appasiant de mon cœur, les regrets soucieux,
Domant à mes combats, ou la paix ou la tréue.*

Ie trouue le liét dur, la nuict m'est vne année,
Il semble que mes draps, soiet de chardos poignās,
Que mon corps soit preſe, dans des ceps cſtraignās,
Tant ie suis de souci, cruellement geneē.

*Apres m'estre en tous licux cent & cet fois tournéee,
Et faisant enfanter, à mes pensers preignans,
Tant d'ennuys & regrets, mon repos estoignans:
Je passé ainsi la nuict, au sommeil ordonnee.*

*Heureux sont les bergers, qui dorment sans soucy,
Sur le vert matelas, du printemps adoucy,
Ayant pour pauillon, le feuillage d'un chesne:*

*Sans craindre que la nuict, & l'humide serain,
Offence tant soit peu, leurs corps allegre & sain,
Et nous trop delicats, vivons tousiours en peine.*

LXXXI.

Chacun me dit, vous estes en mes-aise,
Vos pas sont lentz, vostre haleine se pert,
Despuis six mois, despuis le Printemps vert,
Que vous avez, la couleur fort mauuaise.

La fiere mort ja l'ouse de nostre aise,
Desia pour vous, à le sepulchre ouuert:
C'est quelque ennuy, que vous tenez couuert,
Qui fait aussi, que chose ne vous plaise.

Je leur responds : vous vous abusez fort,
Me menaçant, de ce pas de la mort,
C'est le repos, de l'ame qui desire
Se deliurer, de son fardeau charnel:
Pour s'en aller, au pais eternel,
Jouyr du bien, ou touſiours elle aspire.

LXXXII.

C'est fort peu aduancé, en ceste sainte escole,
Ou i'esperois vn iour, grandement profiter,
C'est fort peu aduance, faudra-il tout quitter,
Porteray-je touſiours, le regret qui m'affole?

Helas ! sans y penser, ma jeunesſe s'en volle,
Et l'âge qui suruient ne se peut euiter,
Mon paresſeux esprit ie ne puis exciter,
Par les diuins attraitz, de ta douce parolle.

Mon Dieu le temps paſſe, si toſt que i'entendois,
Parler de ton saint nom, ou de la sainte croix,
Mon ame se brusloit, d'une flame amoureuse:

Mon cœur s'esfonſoit, dedans mon estomac,
Mes yeux humiliez, versoient vn tieſe Lac,
Receuant du haut Ciel, la Manne sauourcuse.

LXXXIII.

Non ie ne veux, aucunement me plaindre,
Non ie ne veux, mes ennuis racompter,
Non ie ne veux, mon esprit contenter,
Pour en parlant, faire ma douleur moindre.

Je veux plustost, dissimuler & feindre,
En me taisant, ma langue surmonter,
Il faut ce corps, feuerement dompter,
Par la raison, qui se doit faire craindre.

Que me sert il, de me plaindre aux humains?
C'est l'eternel, qui change leurs dessains,
Il les dessaiçt ainsi qu'un pot d'Argile :
Deuant ses yeux toute chose se voit,
Sans luy parler noz desirs il cognoit,
Trenant pitié de nostre chair fragi'e.

Pour le iour des Trespassez.

LXXXIV.

AMes qui vous purgez dans la flame bruslante,
Et paiez aigrement, vos debtes emportez ;
Receuuez aujourd'huy, les bonnes volontez ;
Que va faisant pour vous, l'Eglise militante.

Elle presente à Dieu, son oraison feruente,
Mandiant humblement, les hautes saintetez,
Des Apostres, Martyrs, Anges, principautez,
Et tout l'ordre sacré, & bande triomphante.

Helas! il m'est aduis, que ie voy saint Michel,
Par le commandement du grand Dieu eternel,
Eslever dans le ciel, mainte ame repurgee:

O vous heureux esprits qui ce celebre iour,
Estes faictz habitans du celeste seiour,
Priez pour le repos de l'Eglise afflige.

LXXXV.

Vous le voulez, & ie le veux aussi,
Vous le voulez, o ma douce lumiere,
Vous le voulez, que ie sois constumiere,
A receler maint ennuyeux souci.

Mon coeur se deult, mon corps est tout transfi,
Estant priue de sa sante premiere:
Apprenez moy, quelque douce maniere,
Pour supporter tous ces trauaux icy.

Je veux la croix, & puis elle me fache,
Je veux souffrir, & puis apres le tache,
Par tous moyens a recouurer sante:
Je sens en moy une guerre intestine,
Contre le corps mon ame se mutine,
Et chacun d'eux n'est iamais contente.

LXXXVI.

Ie veux quietter les vers, je veux laisser la muse,
J'abandonne le lut, je ne veux plus chanter,
Je hay ce que souloit mon esprit contenter,
Et qui entretenoit ma vie langoureuse:

Puis que pour m'affliger l'envie dangereuse,
Dessus mes actions ose bien attenter,
Ors ie quiette tout, ie me veux absenter,
Pour trouuer le repos, solitaire & recluse.

Nous sommes quelque fois de tous fauorisez,
Et puis en mesme temps de chacun mesprisez,
Il nous faut receuoir le blasme & les louanges:
Dieu le permet aussi pour nous humilier,
Et nous faire scauoir qu'il ne faut oublier,
Que nous sommes pecheurs, & ne sommes point Anges.

LXXXVII.

LE ciel tout obscurcy d'un nuage liquide,
Embrunit l'air serain de ces coulantes eaux,
Les tourbillons venteux frappent les arbrisseaux,
Rien n'est plus verdissant en la saison humide.

L'oeil ne voit plus les rais du grād flambeau lucide,
Ni le chant gracieux des voletantz oyseaux,
Tout demeure enfermé aux villes & chasteaux,
Pour l'amour d'Aquilon, qui sur les ventz preside.

Plus que l'hyuer glace, mon cœur est refroidy,
D'un paresseux sommeil, mon corps est refroidy,
Je ne sentz plus l'ardeur de la flamme celeste.

Tous les ventz outrageux, me frappent rudement,
Les brouillats ont saisi mon foible entendement,
Delire moy Seigneur, de ce qui me moleste.

LXXXII.

HElas ! tout aussi tost, qu'une guerre sanguinaire,
Accese la rigueur de ses cruelz effaitez,
Et lors que nous pensons nous veoir un peu deffaitz,
De la calamite, & douleur precedente :

Nous sommes menassez de ceste main puissante,
Qui veut tresustement chastier nos mesfaitez,
Nous voyans tous les jours estre plus imparfaitez,
Et monstre son courroux, par une estoile ardente.

Las nous pensions desja vivre tressurement,
Sans auoir de noz maux aucun amendement,
N'en ayant desplaisir, regret ny repentence,

Mais nostre vain espoir nous pourra bien tröper,
Car ce juste Seigneur est prest à nous frapper,
Si nous ne l'appassons par nostre penitence.

LE cœur humilié, la conscience attaincie,
D'un mordant repentir, de nos graues pechez,
O pere tout clement nous sommes attachez,
Comme des criminels devant ta face sainte.

Voy nos corps largourenz, tous palissants de crainte
Dans un lict ennuyeux dolentement couchez,
Tu es le medecin de nos maux plus cachez,
Viuifie dans nous nostre ame presque estainte.

Nous souffrons de ta main ce fleau commun à tous,
Confessant bumblement, qu'il est encor trop doux,
A nos transgressions la peyne n'est esgale.

Mais en nous chastiant tu nous corrigeras,
Et comme protecteur nostre ame garderas,
De descendre au manoir, de l'horreur infernale.

XC.

Seigneur si quelque fois mon amour diminuë,
Et de ton feu divin mon cœur se refroidit:
L'on ne peut pas toufiours aussi comme l'on dit,
Estre en un mesme estat, & force continuë.

Il n'est rien d'asseuré qui soit dessoubz la nuë,
Mesme l'astre nuital descroit, & s'arrondit,
Ainsi quand peu à peu mon desir s'attiedit,
Je sens un vray regret de ma faute cognuë.

Or tant que la grand mer nourrira des poissôns,
Et l'este chaleureux meurira les moissôns,
Et les bois porteront leurs espesses ramees:

Je te louay Seigneur, & la posterité,
Lira des vers de moy, qui chauds de charité,
Rendront de ton amour nos ames enflammées.

MEs yeux sont esblouys de veoir la difference,
Des champs predes, bois, & fleurs : herbes, &
arbrisseaux,

Riuieres, & rochers, fontaines, & ruisseaux,

Edifices pierreux, des hommes l'assurance :

Et le iour se rouant par si grand temperance.

Mene l'obscure nuit ornee de flambeaux,

Tout ce qu'on voit cree sont de rares tableaux,

Qui nous peuuent donner une douce esperance.

Voyant ce grand ouvrier si soigneux des mortels,

Donnant si largement ses presens temporels,

Mesmes aux transgresseurs de ses loix equitables.

Tout ce grand vniuers pour nous il a basty,

A nos neceſſitez l'ayant assubieſty,

Nous gardant puis apres des places immuables.

XCII.

IE hay plus que la mort le bruit & les rumeurs,

Des superbes citez abondamment peuplées,

Qui ressemblent aux flots des grands ondes salees,

Battant horriblement les roches, & les murs.

Que de gens assemblez de diuerses humeurs,

Qui me vont effouendant de clamours redoublees,

Il ny a iamais paix en ces grands assemblees,

Chacun est different de façons & de meurs.

Querelles & debats, sont les plaisirs des villes,

Fureurs, seditions, paroles inutiles,

Eſtre conterolle mesmes iusqu'au pensers:

Paymerois plus aux champs manger du pain d'a-
uoyne,

Et boire dans la main de l'eau d'une fontaine,

Qu'estre Roine en la ville, avec tant de dangers.

XCIII.

BEnissez le Seigneur toutes choses créées,
Exaltez son saint nom, ouvrage de ses mains,
Adorez sa grandeur, ô vous esprits humains,
Et vous diuin troupeau, des ames bien heurees.

Clair soleil reuestu de tes flammes dorées,
Large & vaste vniuers qui rondement nous ceint,
Louez le tout puissant, & vous astres hautains,
Seruants de cloix luisants aux voultes azurées.

Benissez le Seigneur terre, preds, bois, & fleurs,
Rosées, eaux: & vents, froidures, & chaleurs,
Et bref tout ce qui est en toute la machine:

Admirez l'eternel, & son diuin pouvoir,
Qui sa grand maiesté par ses œures fait voir,
Enuers les clairs miroitiers de sa bonté diuine.

XCIV.

Al'instant que ie vy ceste belle lumiere,
Que tu monstres a ceux qu'il te plaist appeller:
Mon esprit tout esmeu pensoit de sa voller,
Au lieu deliciieux de sa source premiere.

Mes yeux qui sommeilloyent ouvrirēt la paupiere,
Et mes sens estonnez ne se pouvoient saouler,
D'admirer la bonté, qui ma faict enrouler,
Au nombre des heureux qui suyuent ta baniere.

Lors que ie m'estloignois de tes perfections,
Suyuant le vain obiect de mes affectiōns,
Tu arrestas mon cours d'une plaisante haye,

Et de ta sainte main, les infinis bien-faictz,
Firent dedans mon cœur & mille & mille traictz,
Dont les coups sont si doux, que l'en nourry ma playe.

XCV.

Contre la chair.

En fleure d'un tombeau, cloaque de vermine,
Pasture des Serpentz, taniere de la mort;
Oses tu desploier ton cauteleux effort,
Pour voulair offencer solle qui te domine?

As tu mis en oublie que nostre ame est diuine,
Quelle remonste au ciel quand du corps elle sort?
Feignant l'amadouer, tu luy veux faire tort,
Et pour un vain plaisir tu cherches sa ruyne.

Seruante de l'esprit obeis promptement,
Tu n'es point icy bas, que pour estre instrument,
Du triomphe qu'obtient l'ame victorieuse:

A supporter la croix, tu luy seras d'un appuy,
Dieu la mise dans toy, comme dans un estuy,
Si tu la veux seruir tu seras glorieuse.

XCI.

Lors que ie suis aux champs, loing des tourbes
mondaines,
Quand le fleury Printemps deploie ses thresors,
Estant le chaut passé de ma maison ie sors,
Men allant promener sur les moittes arenes:

I escoute le doux bruit des coulantes fontaines,
Et des doux oyseletz, les differents accords,
Voyant tant de beautez ie considere lors,
De ce Dieu eternel, les graces souueraines.

O espritz engourdis, qui vous assoupissez,
A l'esbat paresseux des logis tapissiez,
Ayant de molz plaisirs l'ame toute enyurée:

Laissez tout vostre orgueil, il n'est rien si plaisant,
Que mener en repos la vie d'un paysant,
Ayan l'affection du monde deliuree.

Donne Seigneur la douce patience,
 A tous ceux-la qu'il te plaist affliger,
 Vien doucement nos peines soulager,
 Garde nos coeurs en humble obéissance.
 En nos travaux ta diuine puissance,
 Sauve touſſours nostre ame du danger,
 Nous ne cherchons le repos estranger,
 Tu es le but de nostre confiance.
 En ta maison celuy est bien traicté,
 Qui pour ton nom a été rejeté,
 En s'honorant de la peine endurée:
 Autre guidon tu ne monſtres aux tiens,
 Pour se monſtrer obeiffants Chrétiens,
 Simon la Croix nostre enseigne honoree.

XCVIII.

Ceste beauté à nulle autre pareille,
 Qui embellit & la terre & les cieux:
 Me mignarda d'un regard gracieux,
 Pouy sa voix sonner à mon oreille.
 A ce doux bruit mon ame se reueille,
 Se ſecouant du ſomme oblitieux,
 Dressant au ciel ma penſee & mes yeux,
 Je treſſailli de ſi douce merueille.
 Jamais mon cœur ne puifſe retenir,
 Autre penſer que le doux ſouvenir,
 De la beauté dont le feu me denore:
 Heureux desirs drefſez ſi hautement,
 Heureux vouloir d'aimer parfaictement,
 Ceste beauté qu'en ſilence j'adore.

Le iour de la Toussaints.

XCIX.

O Saints qui possedez le celeste heritage,
Ayant contre Sathan hardiment bataillé,
L'un a este bruslé, & l'autre tenaillé,
Souffrant mille tourments d'un genereux courage:

Vous regardez du port nostre mondain orage,
Et ce pauvre bateau des vagues trauaille,
Secourez le bien tost puis qu'il vous est baillé
L'auron en la main pour surgir au riuage.

Chacun soit le patron de son pais aymé,
Ou vous avez si bien l'Evangile semé,
Ouurez cest encensoir embasme de prieres:

Impetrez du Seigneur qu'en sa sainte maison,
Nous puissions en tout temps faire nostre oraison,
Gardant sa sainte foy parmy tant de miseres.

C

SI l'esteue les yeux de mon entendement,
Son quand les yeux du corps exercent leur office,
Las mon Dieu ie voudrois que iamais ie ne visse,
Figure ny obiect fors que toy seulement.

Que tu sois en tous lieux mon soigneux penseret,
Ma delectation, ma ioye, mon delice,
Et que pour ton amour sans cesse ie languisse,
Cerchant en toy mon bien & seul contentement.

Que tant que ie viuray ie n'aye en ma memoire,
Ny en ma bouche rien que ton honneur & gloire,
Meditant nuit & iour tes graces & bontez:

Et de ma volonte ceste libre puissance,
Ne tende qu'a la seule & sainte obeissance,
De tous autres desirs chassant les vanitez.

CE jour de sainct Thomas il y a dix années,
Que Dieu par sa bonté me choisit un espoux,
Plain de toutes vertus sage courtois & doux,
Fidelle obseruateur de ses loix ordonnees.

Mais comme le soleil rend les herbes fanées,
Apres que le faucheur leur a donné ses coups:
Ainsi la fiere mort du dard meurtrier de tous,
Rendit de ma moitié les graces moyssonées.

Ce corps que l'aymois tant fut mis dans le tōbeau,
L'ame se desliant de son pesant fardeau,
S'en vola dans le ciel par la diuine grace:

Et portant mes amours, mon cœur, & mes plaisirs,
Aux pieds du souuerain attacha mes desirs,
Voila pourquoy depuis i'aspire à ceste place.

LA nuit qui couvre tout de ses æstes obscures,
Cacha les mēbres nuds de Jesus Christ mourant,
Nul des cruels Iusifs ne le fut secourant,
Mais en le tourmentant luy disoient mille iniures.

La mere qui sentoit ces mortelles poinctures,
Ne luy pouuoit ayder sinon qu'en soupirant,
Mais ceste triste nuit son Seigneur honorant,
Desploya son manteau repos des creatures.

O nuit heureuse nuit qui as seruy ton Dieu,
Faisant tous les meurtriers retirer de ce lieu,
A fin d'estre approché de ceux qui le desirerent.

Venez tous trauaillez & chargez de pechē,
Voyez le Fils de Dieu sur la Croix attaché,
Qui oyt benignement les pecheurs qui souspirent.

I'Ay cent fois esprouué mille herbes saultaires,
Et les drogues aussi qu'apporte le Leuant,
Pour veoir si ie pourrois ainsi qu'auparavant,
Recouurer ma sante, & guerir mes miseres.

L'on me tire le sang, & seché les arteres,
Me faisant aualler d'un breuuage puant,
Mais avec tout cela, ie suis pis que deuant,
Endurant tous les iours des douleurs tres-ameres.

Je veux ores quitter tous ces medicaments,
Portant patiemment mes peines & tortments,
Sans plus me soucier de mourir ou de viure:

Mais de ta sainte main, ô Dieu plein de bonté,
J'embrasseray mon mal, ou ma douce santé,
Car ton diuin vouloir est ce que ie veux suire.

De l'Ascension de nostre Seigneur.

Cest luy qui est passé sur les æsles venteuses,
Montat par sus les cieux par son diuin pouvoir,
Cest ce triomphateur, qui nous à fait r'auoir,
L'heritage perdu par nos fautes honteuses.

A ce iour excellent les bandes glorieuses,
Ont descendu du ciel, pour mieux le receuoir,
Les Apostres raus ne le pouuans plus voir,
Tenoient les yeux fichez aux nues lumineuses.

Quand deux sointis messagers de ce Dieu n'opareil,
Vestus d'habits tous blancs plus clairs que le Soleil,
Sont venus consoler la troupe qui souffre,

Disans: Galileens nostre Dieu, nostre Christ,
Qui là haut est monté, & qui pour nous souffrit,
Viendra iuger un iour tout ce terrestre empire.

NE me parlez jamais de me remarier,
No vous mes chers parens si vous aymez ma vie,
Ne m'en parlez jamais, car je n'ay plus envie,
A un second espoux onques m'apparier.

Ie veux garder ma foy sans jamais varier,
Ny rompre l'amitié que le ciel m'a rauie:
Encor qu'a maints traualx ie puisse estre asservie,
Touſtours à la vertu on voit contrarier.

Ie ne veux point chercher le repos de mes peines,
Non aux commoditez, ny aux grandeurs humaines,
Ny aux plaisirs trompeurs, engeolant nos esprits:

Au seul Dieu tout benin i'ay mon certain refuge,
Il est mon aduocat & pitoyable iuge,
Qui bataillant pour moy m'aduge le vray pris.

IE veux chanter l'honneur de sainte Radegonde,
Qui a vescu ça bas, en toute saincteté,
Ayant le cœur si plain de toute chasteté,
Qu'elle mit soubs les pieds tous les plaisirs du monde.

Elle estoit au ciel où toute gloire abonde,
Contemplant son Seigneur des yeux de pureté,
Qui la mise la haut au port de seureté,
La sauuait des dangers de ceste mer profonde.

Poyſtiers tu t'efiouys au los de ses vertus,
Et nous estans icy du peché combattus,
Mettons comme un tableau sa vie pour exemple:

Elle oyty nos oraisons & supplie pour nous,
Le grand Dieu eternel, qu'il nous conduise tous,
Au ſejour glorieux de ſon celeſte temple.

CVII.

Vous portes à bon droit la couleur azurée,
Monstrant que dans le ciel reposent vos désirs,
Separant vostre cœur de tous mondains plaisirs,
Pour auoir du haut Dieu une roye assurée.

Tout ce qui est de beau & de longue durée,
Est diapré de bleu comme les beaux saphirs,
La mer en est aussi quand les mouuans zephirs,
Luy donnent la couleur de la voute aetherée.

Sainte societé qui par mille labours,
Leusnes, austéritez, regrets, sanglots, & pleurs,
Mandiez nuit & jour l'amour de vostre maistre:

Aux douleurs de sa croix vous vous glorifiez,
En luy sacrificiant vos corps mortifiez,
Pour les faire avec luy en la gloire renaistre.

CVIII.

Ainsi que le berger qui veoit une tempeste,
S'espessir dedans l'air d'une noire couleur,
Menassant les vers prez, & la superbe fleur,
De la rose & du lis qui esleue la teste.

Il ferre les brebis dans sa basse togette,
Et triste veoit tomber l'orage & le malheur,
Puis reuoyant Phœbus il chasse sa douleur,
Et fait sortir aux champs sa bande camusette.

O Dieu lors que i enteds cōme un bruyant esclat,
Menasser mes pechez par ton docte prelat,
Je m'en vay retirer a ta grand bergerie:

Remachant l'aspreté de mes vices peruers,
Et puis a mon pasteur les ayant descouuers,
Tu monsires tes clairtez & mon ame est guerie:

O Seigneur ô grand Roy, n'auois tu point des lourures,

Las: tu n'euz onc logis, maison ny bastiment,

Toy qui as fabrique ce large firmament,

Riche des grands tresors que benin tu nous ouures.

Par quels diuers effebs ton amour tu descouures,

O que nostre rachapt te cousta cherement,

Fusques a n'auoir point un paure habillement,

A fin que sur la croix tes membres nuds tis couures.

Mourant tout alteré lon te refuse l'eau,

Et pour t'ensevelir tu n'as point de tombeau,

Comme useray-ie donc des choses superflues.

Te voyant souffreteux de ce qui est à toy,

Depouille s'il te plaist tout ce qui est à moy,

Retirant mes desirs des richesses pollues.

Pour l'Assumption de nostre Dame.

Quel solcil radieux, quelle grande splendeur,

S'esteue doucement a ceste terre basse?

Mais qui est celle là, qui hautement surpassé,

De tous les bien-heureux la gloire & la grandeur?

C'est la mere de Dieu luyante en sa candeur,

Parfaicte en sa beaute, toute pleine de grace,

Elle sort du desert & va prendre sa place,

Au ciel voyant soubs soy du monde la rondeur.

Vous estes donc au ciel ô Royne magnifique,

Vostre siege est posé sur le chœur Angelique,

L'Eglise s'esiouyt de vos felicitez:

Priez vostre cher fils monstrez vous estre mere.

Nous vous benissons tous, la terre vous reuere,

Et le ciel orgueilleux iouyt de voz beautez.

I'Avois un grand plaisir au plus chaut de l'esté,
De prendre les zephirs le long d'une riuiere,
Et soubs un orme espais a baïsser la paupière,
En escoutant le bruit du doux flot argente.

Puis dessillant les yeux i'avois de tout costé,
Mille parfaicts crayons de ceste main ouuriere,
Lors mon esprit va prendre une haute carriere,
Voulant de l'intellect fendre le ciel vouté.

Mais ainsi q'il poursuit tout a coup le nuage,
Fit lors en se creuant tomber un tel rauage,
Que mon esprit mouillé fut constraint s'abaisser:

Ha vaine dis-ie alors voicy le vol d'Icare,
Il ne t'appartient pas de veoir chose si rare,
Ne monte point plus haut qu'on ne te veut hausser.
Sur la parole que Iesus-Christ dit en Croix.

Pater dimitte illis.

CXII.

Le sang du juste Abel me demande vengeance,
Dit le Dieu tout puissant a Cain effrayé,
Comme s'il luy disoit, en bref sera payé,
Le meurtre perpétré sur la simple innocence.

O Juste Createur tu passés soubs silence,
La mort de Iesus-Christ cruellement playé,
Tu veux venger un sang par le temps effrayé,
Ou celuy de ton Fils ruisselle en ta présence.

Qui t'a fait oublier ceste grand trahison,
Ce fut de ce sauveur la parfaicte oraison,
Lors qu'il estoit mourant au bois du Sacrifice:

Disant Pere eternel pardonne leur ce tort,
Ne les chasteie point pour leur donner la mort,
Ils ne scayent qu'ils sont, excuse leur malice,

Amen dico tibi.

CXIII.

LE troupeau qui s'egare auoit laisse son maistre,
Sans consolation en ses fortes douleurs,

Estant accompagné de meurtriers & voleurs,
Qu'on auoit attachez a sa dextre & senestre:

Le voyant si meurtry qui eust peu recognoistre,
Ceste douce beaute lumiere des pecheurs?

Ses playes ont guari nos trauaux & langueurs,
La vertu de sa mort commenç a d'apparoistre.

Lors il dit au larron, & vrayment ie te dis,
Qu'avec moy tu seras ce iour en paradis,
Que dites vous Seigneur, quelle grande promesse,
Faites vous a celuy qui meritoit l'enfer,
Voulant avecque vous le faire triompher?
Cest que les hauts bienfaicts sont deus a ta hautesse.

Mulier ecce filius tuus.

CXIV.

HAussez vos tristes yeux, ô Vierge numpareille,
Dressez vostre regard sur la sanglante Croix,
Oyez de vostre fils la doulcereuse voix,
Qui d'un son gemissant resonne à nostre oreille.

Celuy qui par sa mort tous les mourants esueille,
Effaçant le contrall des rigoureuses loix,
Comme un cygne mourant chante sur le saint boix,
Ce cantique nouveau plain de grande merveille:

Femme voila ton fils de Iean il dit cecy,
Et s'adressant a lui il parle encor ainsi:
Cest ta mere, & de lors il vous seruit pour telle.

O sa mere ô sa fille il ne vous laisse pas,
Il se souvient de vous aux douleurs du trespass,
Vous gardant puis apres la couronne immortelle.

**Deus meus Deus meus ut quid me
dereliquisti.**

CXV.

Eternel fils de Dieu gloire de tous les Anges
Lumicre du pecheur, force de l'oppresso,
Toy qui es le plus grand t'es le plus abaisse,
Tournant seul le pressoir des cruelles vendenges.

En cryant hautement ta foible voix tu changes,
Disant, mon Dieu mon Dieu pourquoy m'as tu laisse?
Tous les flots du torrent sur ton chef ont passe,
Le pere t'a frappe pour nos pechez estranges.

Tu ne te plaignois pas de ce que tu souffrois,
Le supplice mortel aux branches de la croix,
C'est pour moy que tu fis une plainte si haute:

Pour me mettre en credit tu t'es fait oubliez,
Pour rompre mes liens tu t'es voulu lier,
Bref tu verses ton sang pour en lauer ma faute.

Sitio.

CXVI.

Toy qui fais ondoyer la mer espoignantable,
Et donnes les liqueurs dont le monde se fert,
Toy qui fis ruisfeller le rocher du desert,
Et comme un mur d'ærain as rendu l'eau estable.

Toy qui nous rafraichis de ta sacree table,
Des-alterant nos coeurs dedaus ton coeur ouvert,
Un pauvre verre d'eau ne te fut point offert,
Quand tu crias t'ay soif d'une voix lamentable.

Extreme fut l'ardeur qui sechoit ton gosier,
Mais tu avois au coeur un plus ardent brasier,
Un desir enflammé du salut de ma vie:

Ainsi tout alteré tu as rendu l'esprit,
Donne moy de ta soif ô mon doux Iesus Christ,
Ou donne moy de l'eau de ta grace infinie.

Consummatum est.

CXVII.

Dieu a tout fait par temps, par nombre & par mesure,

Luy mesme est le nuaeu, la regle, & le compas:

Il dispose tout bien, mesmes a son trespass,

Il voulut accomplir de tout point l'Escripture.

La mort qui talonnoit son humaine nature,

Rendit son corps divin si mortellement las,

Que ce verbe eternel soustenant les combats,

Dict tout est consommé pere voicy mon heure.

I'ay ouuert les sept seaux du liure cacheté,

Satan est ruine mon peuple est racheté,

J'ay choisi dans mon cœur une espouse nouvelle:

Les portes de l'enfer soubs elle trembleront,

Et tant qu'à l'aduenir les siecles dureront,

Elle doit estre en moy comme ie suis en elle.

Pater in manus tuas commendo spiritum

meum. CXVIII.

Le celeste heritier plain d'amour infinie,

Rengea son testament en sept mots excellens,

Il despartit son cœur en mille amours ardens,

A sa mere donna saint Jean pour compagnie.

Son sang plain de valeur a qui en eust enuie,

Au larron Paradis ses robes aux sergents,

Ses merites sacres il donne à toutes gens,

Se monstrant liberal des tresors de sa vie.

Disant pere eternel reçoy entre tes mains,

Mon esprit qui s'en va pour sauuer les humains,

Et lors il expira en inclinant la teste.

Holocauste tressainct plain de douce senteur,

Qui nous pacifiant te rends mediateur,

Sauue tous les captifs, par ta rare conqueste.

LE coeur plain de regret, les yeux chargés de pleurs,
Je passe ainsi les nuicts longues & solitaires,
Ayant comme un marteau mes importuns affaires,
Qui vont frappant le clou de mes fortes douleurs.

Mon mal estant cause de diverses humeurs,
Consumme peu à peu mes forces nécessaires,
Mais j'attends du seul Dieu les graces salutaires,
A sa douce bonté j'adresse mes clamours.

Mes amis estonnez ont crainte de ma vie,
Voyant mon pale teint & ma face ternie,
Non la peur de la mort ne m'espouuante pas:

Le souuenir de veoir mes filles en enfance,
Orphelines de pere & sans nulle defence,
M'est un plus grand tourment que le mesme trespass.

CXX.

Nous sommes viateurs vous estes en repos,
Nous bataillons icy vous avez la victoire,
Nous sommes en traueil, vous estes en la gloire,
Vous estes dans le port, nous ramons sur les flots.

Nous sommes reuestus de sang, de chair & d'os,
Vous avez despouillé ce qui est transitoire,
O vous saints bien-heureux dont l'antique memoire,
Confacre a l'eternel l'honneur de vostre los.

Vous Apostres avez les chaires ordonnees,
Pour iuger a la fin les douze grands lignees,
Vous Vierges, & Martirs, Prophetes, Confesseurs,
Portez la palme en main, la robe blanchissante,
Dans le sang de l'aigneau faict le resplendissante,
Triomphans avec Dieu de ses biens possesseurs.

CXXI.

Le poisson vit en l'eau, la froide Salemandre
Demeure dans le feu sans jamais se brûler,
Le faux Cameleon vit seulement de l'air,
La Taupe se nourrit de la terre plus tendre.

Nous vivons dans les eaux lors que nous pouvons
fendre,

Le rocher de nos coeurs, pour faire ruisseiller,
Vne source de pleurs à fin de consoler,
Nostre exil prolongé que Dieu nous fait attendre.

Nous vivons dans le feu sans alteration,
Si nous sommes constans en la tentation,
L'air nous sert de repas, de plaisirs & delices.

Quand nous guindons la haut nos esprits dans
le ciel:

Mais nous nous repaissions de ce terrestre fiel,
Quand nous nous arrestons au bourbier de nos vices.

CXXII.

Instrument de Pallas quenouille menagere,
Chargée de fin lin gentiment replyé,
Ton fardeau d'un lacet verdoitant est lyé,
Decorant le beau sein de la gaye bergere.

Par ton subtil moyen la soigneuse lingere,
Agence proprement son filet delié,
L'heure de ces grands effets ne doit estre oublié,
Despartant tes tresors à la riue estrangere,
Quenouille s'il te plait m'apprendre la façon,
De tordre le fuseau agrafe du peson,
Mouiller les bouts des doigts, allonger ta desponille:

Et en pirouetant rendre les brins esgaux,
Faisant par ton mestier adoucir mes travaux,
Je t'aymeray toujours, ô ma chere quenouille.

CXXIII.

Pallas se courronça à l'ouuriere gentille,
Pour ce qu'elle auoit fait son ouurage plus beau,
Deschirant le tissu & brisant le fuseau,
Et foulant a ses pieds la besongne subtile:

Frappa cruellement l'ingenicuse fille,
Dont le sang ruissella du plus haut du cerueau,
Iupiter qui voyoit ce debat tout nouueau,
Aragnes transmua en l'aragne qui file.

Ainsi voit on souuent les plus grands se facher,
S'ils voyent les petits désireux d'approcher,
La roche de vertu a grimper malaisee.

Mais Dieu qui prēd plaisir a ses humbles ouuriers,
Leur donne bien souuent les triomphans lauriers,
Pource que des mondains leur toille est mesprisee.

CXXIV.

IE ne veux rien scauoir pour scausante paroistre,
Tres-heureux est celuy qui ne cognoist que soy,
Nous voulons tout scauoir iusqu'aux secrets du Roy,
Les meurs de nos voisins, le reglement du cloistre.

Ces curiositez font en nos ames croistre,
Des mescontentements plains d'ennuyeux esmoy,
Rien que mon Redempteur Crucifié pour moy,
Je ne veux escouter, rien ie ne veux cognoistre.

Venez doncques Seigneur posseder tous mes sens,
Attirez mes esprits, ha desia ie me sens,
Plaine d'un chant desir de vous louer sans cesse.

Je n'ay rien de ma part que ce foible vouloir,
Armez moy s'il vous plaist d'un assuré pouuoir,
Et pour sauuer mon ame animez ma foibleesse.

Pour la feste sainct Martin.

CXXV.

Tout ainsi qu'un vert pré delicieux a veoir,
Aux iours du plus beau mois estale ses fleuret-
Et comme le haut ciel esclaire ses planettes, (tes,
Quand sur nostre orizon on voit venir le soir:

Ainsi le Roy des Roys en son diuin manoir,
Desployé les rayons de ses graces parfaictes,
Surtous les biē heureux Martirs, Vierges, Prophetes,
Et à chacun a part donne quelque pouvoir.

Le benoist sainct Martin dont la grand renommée,
En l'Eglise de Dieu est aujourd huy semée,
Prie pour le repos des pauures souffreteus:

Lors qu'il viuoit icy sa robbe il a partie,
Pour reuestir les nuds ores en l'autre vie,
Il est vestu d'honneur de gloire & de vertus.

CXXVI.

Les iours me sont si doux en ce beaulieu chāpestre,
Voyant d'un fer tranchant fendre le long gueret,
Et enterrer le bled jaunissant pur & net,
Puis le veoir tost apres tout verdoyant renaistre.

Mon Dieu le grand plaisir de veoir sur l'herbe
paistre,

La frisée brebis portant son aignelet,
Et le cornu belier qui marche tout seul,
Au deuant du troupeau comme patron & maistre.

L'air est delicieus sans pluyes, ne chaleurs,
Un petit vent mollet faict ondoyer les fleurs,
Les bois portent encor leur superbe coronne.

Lon n'oyt point la rumeur d'un vulgaire babil,
Si non des oyselets le ramage gentil,
Loué soit l'eternel qui tous ces biens nous donne.

Combien ay ie perdu de trauail & de temps,
A te suyure par tout o monde miserab'e,
Tu faisois beau semblant de m'estre fauorable,
Et puis tu m'as trompee en mes plus ieunes ans.
Ie ne mandie plus tes dons n'y tes presens,
Je quitte volontiers ta faueur variable,
Ores ie veux chercher ce qui est perdurable,
Reuien mon pauvre coeur & commande mes sens.

Qui ma ouuert les yeux pour ces ruses cognoistre?
Ce n'est autre que toy mon Createur & maistre,
Sans l'auoir merite tu as eu soing de moy.

Asseure donc mon coeur au sentier de ta grace,
Ne cache s'il te plaist la douceur de ta face,
Non ie ne suiuray plus autre Seigneur que toy,

Orez les doux propos & mielleuse complainte,
Que Dieu fait au pecheur à fin de l'attirer,
Mon peuple bien aymé te veux tu retirer,
De l'estroite union de mon amitie sainte.

Je ne veux rien de toy par force ny constrainte,
Tu as un franc vouloir dont tis dois m'honorere,
Obey moy tousiours sans iamais alterer,
De mes commandemens la piete non feinte.

Dy moy que t'ay je fait, ie vois que tu t'enfuis,
Tu te vas engouffrer dedans l'infernal puis,
Reuien dedans mon sein, o ma pauvre facture:

Je suis ton pere doux qui te iure & promets,
Que si d'un repentir tu laisses tes mesfaits,
Je lairay ma vengeance oubliant ton iniure.

Sur la mort de Ronsard.

CXXIX.

Mes scauez vous point la piteuse auanture,
Qui a d'un coup mortel afflige l'univers?
Ouy vous la scauez d'un muge couuers,
Vos beaux yeux vont pleurans ceste mesaduanture.

Vostre Apollon est mort couures sa sepulture,
De vos cheueux dorez faictes cent mille vers,
A celuy qui premier planta vos lauriers vers,
Et vous faict honorer d'un los qui tousiours dure.

Dieu l'a voulu tirer du cloisire de ce corps,
Sa belle ame a trouué les celestes accords,
Ayant volé plus haut que le mont de Parnasse.

Ronsard est immortel en la terre & aux cieux,
Nous heritonys icy ses labours precieux,
Il possede le ciel voyant Dieu face à face.

F I N.



VERS CHRESTIENS.

LES H VICT BEATITVDES.

Bien-heureux à iamais sont les pauures d'esprit,
Qui en ce siecle bas ne possedent qu'eux mesmes,
Car ils heriteront les richesses supremes,
Du Royaume de Dieu que iamais ne perit.

Bien-heureux sont ceux-là qui pleurent desolez,
Larmes de charite & pleurs de repentence,
Qu'ils prennent leurs ennuis avecque patience,
Vn iour abondamment ils seront consolez.

Bien-heureux les benings dont l'ame ne tendant,
Qu'à la paix & l'amour a toutes ses pensees,
Dedans la paix du ciel hautement eslancees,
Car l'orgueil de la terre ils iront commandant.

Bien-heureux ceux qui sont, francs du desir mondain,
Affames, alterez de la saincte iustice,
Ceux-là pour le loyer d'auoir hay le vice,
Estancheront vn iour & leur soif & leur faim.

Bien-heureux les piteux qui aydent au prochain,
Liberaux a donner l'aumosne secourable,
Ils obtiendront aussi la grace favorable,
Trouwant mesme pitié devant le souuerain.

Bien-heurenx sont les coeurs nets & purifiez,
Que le sainct feu d'amour purge de toute ordure,
Car ceux-là verront Dieu & sa gloire future,
Pour ce qu'à son vouloir ils sont sacrificiez.

Bien-heureux sont les bons les paisibles & doux,
Appellez de chacun les enfans legitimes,
De ce pere eternel qui pardonne les crimes,
Si soudain à clemence & tardif a courroux.

Bien-heureux sont encor ceux qui souffret la mort,

*La persecution, le glaive, & le martire,
Dieu les guerdonnera en son celeste empire,
Par ce qu'ils ont vaincu le monde & son effort.*

POESIE SPIRITUELLE.

*V*ien ô doux saint Esprit lumiere de nos ames,
Vien donner aux humains tes admirables dons,
Tous d'un commun accord prions & demandons,
Un rayon gracieux de tes diuines flammes.

Par tes diuins effets nous cryons Abba pere,
Pere doux & clement des plus calamiteux,
Et donneur liberal aux pauvres souffreteux,
Et nostre seul confort durant nostre misere.

O doux consolateur des ames oppressees,
Qui nous fais inuoquer de Iesus le nom saint,
Ton feu nos coeurs allume & nos pechez estainct,
Saincts & diuers effets qu'adorent nos pensees.

Tu es en nos trauaux le repos agreable,
Temperant la rigueur de nos afflictions,
Tu fais secher les eaux de tribulations,
Donnant a nos esprits la ioye desirab'e.

O eternelle amour ô lumiere infinie,
Illumine mes yeux de ta sainte clairte:
Oueilles nous destourner du sentier escarte,
Nous monstrant le chemin de l'eternelle vie.

Vien pour nous releuer ô force des fragiles,
Enseigne les leçons des pauvres apprentis,
Tu es le grand docteur des humbles & petis,
Et le vray medecin des languissants debiles.

De ton vent precieux poussé les creatures,
Arrose de tes eaux nos Esprits desseches,

*Consumé de tes feus nos vices & pechez,
Entretenant tousiours nos conosciences purez,
De nos tentations donne nous quelques trêves,
Surmonte le pouuoir des ennemis malins,
Tu es le proteeteur des pauures orphelins,
Le port des nauigants & le iuge des vefues.*

*Donne a tes chers enfans conseil & sapience,
Force pour resister, science pour aymer,
Entendement & foy pour tes dons estimer,
Craincte, pitie, bonte, chasteete, patience.*

*Et moy qui suis ó Dieu ton humble chanteresse,
Assiste moy tousiours, inspire mon esprit,
Que dans mes vers ton los soit dignement escrit,
Et de chanter ton los que jamais ie ne cesse.*

Pour l'Assumption de nostre Dame.

DE quelles diuines louanges,
Suiuant l'exercice des Anges,
Celebrerons nous ce grand jour,
Où la Vierge pleine de grace,
A prins son eternelle place,
Dedans le bien-heureux sejour,

*A son entree magnifique,
La celeste trouuppe Angelique,
Admirant ce corps glorieux
Disoit: qui est celle qui monte,
Du bas desert & qui surmonte,
La gloire des saints bien-heureux?*

*Elle est abondante en delices,
Triomphante de tout les vices,*

*Appuyée sur son amy,
Ayant par la grace diuine,
Du fruit de sa sainte racine,
Brizé la teste à l'ennemy.*

*Eue causa nostre deffaicté,
Mais la vierge toute parfaicté,
Guerit son incredulité,
Receuant ce diuin message,
Par un consentement tressage,
Pris de chaste humilité.*

*Sur toutes les femmes escluëe,
Et de tous les siecles preueüe,
Obrumbrée du saint Esprit,
Comme le beau cedre plantée,
Elle est en la gloire exaltée,
Par nostre Sauveur Iesus-Christ.*

*Elle est d'estoilles couronnée,
Et du soleil enuironnée,
Marchant sur l'astre de la nuit,
C'est ceste porte orientalle,
Et l'estoille matutinale,
Qui sur tout le monde reluit.*

*Royne on celebre ta memoire,
Tu es dans le palais de gloire,
Pres de ton fils & ton espoux,
Priant sa diuine clemence,
Comme de vous il print naissance,
Qu'il nous soit pitoyable & doux.*

*Priez donc vierge triomphante,
Pour nostre Eglise militante,
Or que tu es en la maison,
Escoute la voix affoiblie,
De ce peuple qui te supplie,*

De receuoir son oraison.

*Fais moy digne sacree Dame,
Que du plus profond de mon ame,
Ie te presente mes clamours,
Et me donne la vertu forte,
Pour resister a toute sorte,
De malins ennemis trompeurs.*

*Que toute la race Chrestienne,
En s'esouissant se souvienne,
Du fruit de la Redemption,
Porte dans le ventre de celle,
Pure sainte mere pucelle,
Dont ie chante l'Assomption.*

STABAT MATER.

*PRez de la Croix honoree,
Estoit la vierge esplorée,
Ayant le cœur oppresé,
De mille douleurs cruelles,
Voyant les peines mortelles,
De son cher fils trespassé.*

*O combien triste & dolente,
Fut ceste Dame excellente,
Regardant de ses beaux yeux,
Les sanglots & playes fraiches,
Qui furent autant de fleches,
Dedans son cœur soucieux.*

*Quelle ame de pierre dure,
Quelle fiere creature,
Peut contempler les travaux,
Qu'elle ne sente les pointées,*

*Et les mortelles attainties,
De l'eguillon de tes maux.*

*En ta diuine presence,
Sans respect ny reuerence,
Lon perça les pieds & mains,
D'une force tyranique,
A ce tien enfant unique,
Seul Redempteur des humains.*

*Ha mere pleine de grace,
Demy morte sur la place,
Je te prie de bon cœur,
Que ie sente tes tristesses,
Tes douleurs & tes angoisses,
A la mort de mon Sauveur.*

*Danston amoureuse flamme,
Te rechauffe un peu mon ame,
Quise gele en ses pechez;
Que l'aye dans mes entrailles,
Les marteaux & les tenailles,
Et les cloux y soyent fichez.*

*Que parmy ces grands alarmes,
Te me fonde toute en larmes,
Oubliant tous les soucis,
De ce monde populaire,
Que rien ne me puisse plaire,
Que l'amour du Crucifis.*

*Que dans son sang ie me plonge,
Et le fiel de ceste eſponge,
Mortifie mes plaisirs,
Que iamais mon cœur ne pense,
Qu'au pertuis de ceste lance,
Le repos de mes desirs.
Qu'en ceste source pourprée,*

Ma pauvre ame se recree,
Desirant estre du rang,
De ceste troupe de felice,
Qui embrasse le merite,
Du calice de son sang.

Le te prie ô Vierge saintete,
Que mon ame soit attainte,
Et sente profondement,
La douleur de son offence,
Faisant dure penitence,
Qui serue d'amandement.

Que parmy la mer profonde,
De ce miserable monde,
Le tende touſtours au port,
Dont tu es la claire estoille,
Et ton fils qui ma fait veille,
Par sa douloureuse mort.

POVR LA NVICT DE NOEL.

Bien venuë soit la nuit,
Plus luisante que l'aurore,
Qui tout le monde estoyle,
Et tous les sicles decore.
En ce tenebreux mauoir,
Le grand soleil de iustice,
Sa clairte nous a fait veoir,
Pour purger nostre malice.
Venant nous illuminer,
De sa lumiere eternelle,
Pour nous faire cheminer,
Hors de la voye eternelle.

*La grace coule du ciel,
En ceste nuit excellente,
Et le doux rayon de miel,
Donne la liqueur plaisante.*

*L'ennemy est surmonté,
Les pecheurs ont esperance,
Et la divine bonté,
A basti son alliance.*

*Venez voir le fils de Dieu,
Venu du sein de son pere,
En un bas & pauvre lieu,
Entre les bras de sa mere.*

*Lors qu'il voulut arriver,
Il logea dans une creche,
Et au plus froid de l'huyer,
A peine eust de paille freche.*

*Par un homme transgresseur,
La mort au monde est venue,
Mais par ce grand possesseur,
La vie nous est rendue.*

*Une femme nous seduict,
Et causa nostre ruine,
Mais la vierge nous produict,
La paix humaine & diuine.*

*Voicy le grand Messias,
Qui sauue ses creatures,
Voulant iusques au trespass,
Accomplir ses escriptures.*

*O nuit pleine de clarté,
De tous les siecles promise,
Où la vierge a enfanté,
L'autheur de nostre franchise.*

O grand admiration,

*O clemence nomparelle,
Qui as faict ceste union,
Pleine de douce merueille.*

*Lon oyt le ciel resonner
Les chants glorieux des Anges,
Qui font hautement sonner,
Les cantiques des louanges.*

*Fls annoncent aux pasteurs,
Ceste ioye souveraine,
Que le Seigneur des Seigneurs,
A prins nostre chair humaine.*

*Ayant contracté la paix,
Par son amour infinie,
Nous ostant du pesant fais,
De l'inique tyrannie.*

*Disant d'un commun accord,
A ce puissant Roy de gloire,
Le seul vainqueur de la mort,
Soit honneur, force et victoire.*

*Que la paix dure tousiours,
En ceste machine basse,
Et les humains tous les iours,
Recognoissent ceste grace.*

Noel pour la nativité de Iesus Christ.

Quand le temps fut venu en sa perfection,
Le grand Dieu eternel ayant compassion,
De l'humaine nature:
Envoya son seul fils & tout esgal a soy,
Naistre d'une pucelle & fait dessous la loyz

Pour sauver sa facture.

Cest le Prince de paix, & des siecles futurs,
Sortant comme un espoux embasme de senteurs,
De sa Royalle couche:
Pour venir deliurer ceux qui estoient couchez,
Aux tenebres de mort longuement attachez,
Par l'ennemy farouche.

O nniët heureuse nuit n'envye point le iour,
Reluisant plus que toy lors qu'il vient a son tour,
Tu es plus excellente:
En ton obscur repos estoigne de tout bruit,
Nous voyons rayonner le soleil qui produit,
La clarte permanente.

Celuy qui d'un clin d'œil fait esmonvoir les cieux,
Qui a fait & forme ce monde spacieux,
Pour la race mortelle:
A monstre la grandeur de sa benignite,
Prenant le pesant faix de nostre humanite,
D'une amour eternelle.

Le Seigneur a monstre ses liberalitez,
Nous ayant ceste nuit d'Orient visitez,
Par ce diuin mystere,
Cest le verbe faict chair, & doux enfantelet,
Qui est ores venu succant le chaste lait,
De la vierge sa mere.

L'heritier est venu non pour nous condamner,
Mais par sa charite nos fautes pardonner,
Et les rendre appaisees,
Dieu a mande du ciel la iustice & pitié,
Qui d'un commun accord de parfaicte amitié,
Se sont entre-baisees.

Qui ne s'eshayra de veoir le ciel vouté,
Les astres lumineux rangez de tout costé,

*Et la machine ronde,
Ou urage nompareil de ce Dieu triomphant,
Mais qui n'admirera de le veoir vn enfant,
Pour rachepter le mond?*

*C'est mon fils bien ayme dit le pere eternel,
Ou t'ay pris mon plaisir d'un amour paternel,
Escoutez sa parole:
Il est nostre aduocat, gloire & redemption,
L'heritage gentil sera sa portion,
De l'un à l'autre pole.*

*Voicy l'aigneau de Dieu humble, doux, & courtois,
Qui semond les pecheurs de sa piteuse voix,
De courir a la creche
L'adorer humblement avecques les pasteurs,
Receuoir de sa main au milieu de nos cœurs,
Vne amoureuse fleche.*

*O humains racheptes fleschissez les genoux,
Esueillez vos esprits voicy venir l'espous,
Chantez avec les Anges:
Gloire au Dieu tout puissant en ses lieux souverains,
Et sa diuine paix soit sur les bons humains,
Qui ayment ses louanges.*

N O E L.

Le monde estoit couvert de tenebres espesses,
Le ciel estoit fermé avec double ressort,
Les humains condamnez aux abîmes de mort,
Pour le premier peché source de ses detresses.

*Mais le iour est venu ce iour tant desirable,
Longuement attendu des Prophetes sacrez,
Où le Dieu tout puissant a monstré ses secrez,*

Se rendant familier a l'homme miserable.

Le soleil s'est monstré aux profondes vales,
Le beau lis a flory , le rosier a produict,
La pucelle a porté cest admirable fruit,
Qui donne le repos aux ames desolees.

Le pere liberal eslarget sa clemence,
Sur son peuple esgaré sans maistre ny pasteur,
Nous donnant son cher si's nostre seul conducteur,
Pour sauuer Israël & son humble semence.

Le fils tout embrase d'une amour infinie,
Desploye les tresors de sa benignité,
Vestissant le manteau de nostre humanité,
Nous sauuant de la mort au despens de sa vie.

Le secours est venu des montaignes plus hantes,
L'Ange du grand conseil qui chassè tout mechef,
De sa senesire main il soufflent nostre chef,
Et de son dextre bras, il embrasse nos fautes.

Le Ciel s'est esouy, les astres & les nuës,
Les Anges ont chante au celeste sejour,
Tout ce grand uniuers celebre le grand iour,
Des noces de l'Aigneau heureusement venues.

Les prisonniers assis dans les ombres mortelles,
Ont crié liberté a ce iour excellent,
L'unique fils de Dieu les vient tous appellant,
Surmontant l'ennemy desiruisant ses cautelles.

Helas qui vous a meu ó charité supreme,
D'accomplir ce haut iour ceste sainte union,
Sortez oressortez, ó filles de Sion,
Venez veoir ce grand Roy portant son diadème.

Allons pauures pecheurs veoir ceste loge basse,
Où le diuin enfant repose sur le foin,
Allons lui demander ce qui nous fait besoin,
Il nous despartira de son amour & grace.

Renouuellez Seigneur l'alliance promise,
Ce beau iour de Noel faibles nouueaux presens,
De graces & vertus a vos humbles enfans,
Fortifiez les murs de nostre sainte Eglise.

Gloire au seul Dieu vivant en ces demeures hautes,
Et sa diuine paix a ceux qui l'aymeront,
Et qui d'un coeur deuot touſtours celebrent,
Le saint iour qu'il nasquit pour esteindre nos fautes,

NOEL.

O Nuit gracieuse,
Claire & lumineuse,
Qui as fait porter,
Par la vierge mere,
Le grand Dieu en terre,
Pour nous rachapter.

La troupe des Anges,
Chantent les louanges,
Et l'heur nompareil,
De ceste nuit douce,
Qui en terre pouſſe,
Le diuin soleil.

Les pasteurs entendent,
Les voix qui l'air fendent,
De l'heureux troupeau,
Qui chantent sans cesse,
De sainte liesse,
Ce chant tout nouveau:

Au seul Roy de gloire,
Soit force & victoire,
En ces lieux hautains:

Qui par sa clemence,
A fait alliance,
Entre les humains.

Que la paix abonde,
En la terre ronde,
Et en tout bas lieu,
Que toute personne,
Qui a l'ame bonne,
Glorifie Dieu.

Oyant la merueille,
Chascun s'appareille,
De ces bons pasteurs,
D'aller tout sur l'heure,
Cercher la demeure,
Du Roy des Seigneurs.

L'estoille luisante,
A monstre la sente,
Aux Roys d'Orient,
Qui dans une creche,
Sur la paille fresche,
Ont trouué l'enfant.

Et quoy que l'estable,
Si peu delectable,
Et si mal orné,
Monstra l'indigence,
Et peu d'apparence,
De ce grand Dieu né:

Toutesfois leurs ames,
Bruslotent dans les flammes,
D'une vute foy:
Et pour tesmoignage,
Ils rendent l'hommage,
Deu a si grand Roy.

*Car de leur contree,
Ils ont apportee,
La mirrbe, & encor,
Par humbleesse grande,
Ils ont fait offrande,
Et d'encens, & d'or.*

*Parmy ces personnes
Si sages & bonnes,
I'offriray mon coeur,
Tout souillé de vice,
En beau sacrifice,
A mon Redempteur.*

*En ceste nuit belle,
Qui tout renouuelle,
Purge tous mes sens,
De ta sainte flamme,
Enrichis mon ame,
De tes beaux presens.*

Complainte sur la Passion de Iesus-Christ.

PLeurez ores mes yeux, & vous mon triste coeur,
Contemplez les tourments de nosltre Redempteur,
Dont l'amour eternelle
Au despens de son sang a contracté l'accord,
Qu'il a voulu sceller lui mesme par sa mort,
Violente & cruelle.

*Ayant de mes pechez vine contrition,
Je desire chanter ta mort & passion,
Ma seule confiance:
Car le pauvre pecheur voudroit parler tousiours,
Du remede excellent qui lui donne secours,
A sa mortelle offence.*

*Le iour est arriué où le ciel est ouvert,
Nous auons par la mort le bon-heur reconuert,
O grace esmerueillable,
O le saint gouerneur des siecles eternels,
Tu t'es mis au pouvoir des ennemis cruels,
Pour l'homme miserable.*

*Je te prie ô Seigneur ne me mets en oubly,
J'ay le corps tout pesant & le cœur affoibly,
Pour monter la montaigne:
Tu la montes pour moy douleureux & sanglant,
De playes deschire dont le sang ruissellant,
Toute la terre baigne.*

*Chargée de douleur ie veux suivre tes pas,
Car mon ame se veut trouuer a son trespass,
Prez de la vierge sainte:
Ou ie veux dans mon cœur tes playes ressentir,
Faisant avec sanglots & larmes retentir,
Vne triste complainte.*

*Je voy sur le bois dur tes membres estendus,
Le corps ensanglante, les mains & pieds fendus,
La couronne d'épines
Te perce le cerneau, jusqu'an profond des os,
Voyla doux Redempteur le liet de ton repos,
Tapisse de courtines.*

*Mon cœur seroit taille d'un froid & dur rocher,
Si avecques tes cloux ie ne sens attacher,
Mon ame deliee
De ce monde trompeur qu'elle veut oublier,
Pour a ta sainte croix tous ses desirs lier,
* A toy seul dediee.*

*Ce fut ton infinie & douce charité,
Qui embrassa la mort en toute humilité,
Pour sauver le coupable:
O pere liberal espoir des afflizés,
De quels liens d'amour sommes nous obligés,
A ta gracie ineffable?*

*Au pied de ceste croix je feray mon logis,
Je veux estre le fer du glaive de Longis,
Pour soulager ma peyne:
Je plongeray mon cœur dans ce précieux sang,
Qui pour me rachepter ruissela de ton flanc,
Comme d'une fontaine.*

*Ce sont quatre torrentz sortans de Paradis,
Qui peuvent embraser les cœurs plus refroidis,
Dans la mondaine glace:
La diuine liqueur sortant des cloux fichez,
Arrouze doucement nos esprits desechez,
De la source de grace.*

*O lumiere du ciel, ô flamboyant Soleil,
Qui as executé l'arrest de ton conseil,
Flumine nos ames:
A fin que nous puissions admirer nuit & iour,
L'immense charité de ta diuine amour,
Qui nous darde ses flames.*

*Mais voyez s'il vous plaît, ô grand pere éternel,
Vueillez jeter vos yeux sur le sanguin autel,
Du divin sacrifice:
Acceptez la valeur de ceste oblation,
Regardez l'innocent qui s'est fait caution,
Mourant pour nostre vice.*

*Sur la pierre d'aymant par vn poinçon de fer,
Dieu graua le peché qui fit ouvrir l'Enfer,
Pour la premiere offence:
Mais tout bruslant d'amour le Sauveur Iesus Christ,
De l'eau de son costé à rayé cest escript,
Par le fer d'une lance.*

*C'est abisme d'amour de cest unique enfant,
Lequel s'est abaissé du regne triomphant,
Pour appaiser son Pere:
Au temps predestiné il naquit soubs les loix,
Et fut crucifié sur l'arbre de la croix,
Au sommet de Caluayre.*

*A sa piteuse mort l'Uniuers se troubla,
Le Soleil s'obscurcit, & la terre trembla,
Les rochers se fendirent:
Les Hebrieux obstinez furent sans amitié,
Plus cruels que Lyons, sans aucune pitié,
Felonnement l'occirent.*

*Si je ne puis sentir ses forts estancements,
Qui donnerent effroy à tous les elements,
Voyant mourir leur maistre:
Au moins ie te supply que ie sois vn des morts,
Qui à ce grand pardon se reuestront du corps,
Pour du tombeau renaisstre.*

*A deux genoux flechis j'adore ceste croix,
Et le fruct attaché à ce precieux bois,
I'adore ces misteres:
Je baise les pertuis des espines & clouz,
Ce sont medicamentz salutaires & doux,
A mes playes ameres.*

Gouflez un peu mon cœur les assauts douloureux,
Que la Vierge sentit voyant devant ses yeux,
Tous obscurcis de larmes:
L'amere passio[n] de son fils trespassé,
Ayant la face blesme, & le coste perçé,
Du glaive des gendarmes.

Lors que l'horrible mort s'enflant d'un tel butin,
Eust monstré ses efforts sur le verbe dinin,
Pensant estre vengée:
Ses amis c[on]solerz ayant veu son trespassé,
Descendent ce saint corps entre les foibles bras,
De la Vierge affligeé.

O mere de douleur, ô comble de soucis,
Scaurois tu remarquer la robbe de ton fils,
Qui est ensanglantée,
C'est lui qui à tourne sans ayde le pressoir,
Ses habits sont vermeilz, comme chacun peut voir,
De la charge portee.

Allez mon Redempteur, allez donc triompher,
Brisant de vostre croix les portes de l'Enfer,
Les Peres vous attendent:
Par un clin de vos yeux les démons effroiez,
Seront à tout jamais aux abîmes noyez,
Perdant ce qu'ils pretendent.

Amenez le troupeau des humbles prisonniers,
Assemblez la moisson aux celestes greniers,
La cueillette est ja faîte:
L'olivier pacifique a rendu son doux fruit,
Et son bois précieux tout le monde conduira
A la grace parfaite.

*Leue toy mon Seigneur, ô lumiere du iour,
Va monstrer le rayon de ta diuine amour,
A ta mere dolente:
Qui au lieu de la croix verra devant ses yeux,
Son enfant tres-ayme, celeste & glorieux,
L'espoir de son attente.*

*C'est le iour bien-heureux, où les sacrez tresors,
Nous sont distribuez du premier nay des morts,
Exaltez sa victoire:
Chantez alleluya tous humains racheptez,
Il vous à par sa mort richement adoptez,
Au royaume de gloire.*

*Avec tous mes desirs, larmes, affections,
Je te fais aujourd'huy, mes supplications,
De mes pechez attainte:
Qu'il te plaise eslargin tes graces & bienfaictz,
Sur les pauures pecheurs, qui pleurent leurs mesfaictz
Ceste Sepmaine Sainte.*

F I N.

DE LA GLOIRE ET FELICITE' de la vie éternelle.

*Q*uant ie voy parmy les champs,
Vne forest verdoyante,
Vn amiable Printemps,
Vne fontaine ondoyante:
Vn pré bigarré de fleurs,
Vne montaigne pierreuse,
Le ciel de mille couleurs,
Et la faison gracieuse.

*La jaunissante moisson,
Qui ondoye par la plaine,
En attendant la saison,
Qui guerdonne nostre peyne.*

*Les gros constaux tons couverts,
D'une fructueuse vigne,
Deschirants leurs sillons vers,
De Ceps planter à la ligne.*

*Et les murmurantz ruisseaux,
Qui s'esloignent de leur source,
Et entremeslent leurs eaux,
Pour faire une plus grand course.*

*Et les poissons escailliez,
D'une cuirasse azurée,
Et les oiseaux esmaillez,
D'une plume bigarree.*

*Et tant de commoditez,
Que Dieu donne à toutes heures,
Benin aux necessitez,
De ses pauures creatures.*

*Je dis parlant à mon cœur,
Et à mon ame assoupie,
Que de gloire & de bon-heur,
Nous aurons à l'autre vie:*

*Puis qu'au monde assuicty,
Soubs les hommes misérables,
Le Seigneur à desparty,
Tant de choses admirables.*

*En ce monde passager,
Qui se coule d'un pas vitesse,
Ainsi que le vent leger,
Sans que l'on voye sa fuitte.*

Quel doit estre ce palais,
Orné de gloire excellente,
Habitation de paix,
Seure joye permanente.

Où le Roy de verité,
Qui commande sur les nües,
Triomphe en éternité,
Dessus les troupes esleues.

Donnant à ses serviteurs,
Ceste glorieuse entrée,
Les comblant de ses faveurs,
En ceste heureuse contrée.

Il n'est possible aux mortels,
D'exprimer la moindre chose,
Qui est aux lieux éternels,
Où toute joye repose.

Car en toute sainte part,
Où le bien-heureux aduise,
Dieu oppose à son regard,
La felicité promise.

Le voyant en sa beauté,
En sa gloire nompareille,
En sa sainte Royauté,
Pleine de douce merveille.

C'est la consommation,
De la perdurable vie:
Car par ceste vision,
Toute ame sera rauie.

Fouissant en ce saint lieu,
De la presence divine,
De la gloire du haut Dieu,
Qui toute chose illumine.

*Il nous remplira le cœur,
De tout plaisir & liesse,
Etloignant de nous la peur,
L'amertume & la tristesse.*

*Nos pechez seront remis
Et nos larmes desséchées,
Sans craindre des ennemis,
Les tentations cachées.*

*Nous ne craindrions point l'effort,
D'une griefue maladie,
Ny les effrois de la mort,
Qui deuore nostre vie.*

*La jeunesse y fleurira,
La beaute qui touſſours dure,
Le ciel ſe refouira
En ſa belle architecture.*

*Un iour éternel y luict,
Les iustes y resplendissent,
Et iamais aucune nuit,
Ses lumieres n'obſcurcissent.*

*L'œil n'a iamais regardé,
Ny l'oreille peu entendre,
Le bien qui nous eſt gardé,
Si nous deſirons le prendre.*

*Quel contentement de veoir,
La Vierge nostre maistresse,
Qui par le diuin vouloir
Eſt des Anges la Princeſſe.*

*Ce n'eſt plus la ſtation,
Au pres de la croix ſanglante,
C'eſt ſon exaltation,
En la gloire triomphante.*

*Les Anges luisants & beaux,
Chantent en voix argentines,
Des cantiques tous nouveaux,
Plains de louanges diuines.*

*Nous aurons en ce saint lieu,
Le repos de nos pensees,
Et de la main du seul Dieu,
Les vertus recompensees.*

*Nostre large entendement,
Qui iamais ne se reprose,
Aura son contentement,
Sans concevoir autre chose.*

*La volonté iouyra,
Du seul bien où elle aspire,
Iamais ne s'eloignera,
De l'amour quelle desire.*

*La memoire qui s'espart,
De sa longue souuenance,
N'ira plus en autre part,
Qu'en ce palais d'abondance.*

*Les trois vertus qui ont fait,
A leur donneur seruice,
Auront le guerdon parfait,
De sa maiesté propice.*

*La foy le contemplera,
En sa gloire descouverte,
L'esperance le tiendra,
Sans iamais craindre sa perte.*

*Et la douce charité,
Qui est imparfaicté au monde,
Receura l'extremité,
De dilection profonde.*

Encor le Dieu eternel,
Pour nostre g'oire plus grande,
Mettra nostre chair au ciel,
Parmysa celeste bande.

Voulant que ce foible corps,
Dont nostre ame fut servie,
Et qui a fait ses efforts,
En ceste dolente vie:

Endurant patiemment,
Perte, douleur & outrage,
Entrant au despartement,
De son celeste heritage.

Car ce corps assubiecy,
Aux terriennes miseres,
Sera richement party,
De quatre excellents douieres.

Tous les sens exterieurs,
Qui chassierent loin les vices,
Seront comblez de douceurs,
En leurs eternels delices.

Les yeux seront esclairez,
D'une lumiere profonde,
Ne s'estant point esgarez,
Aux vanitez de ce monde.

Les oreilles ouyront,
La melodie des Anges,
Qui sans cessé chanteront,
Du Redempteur les louanges.

Le goust sera contente,
Non pour y manger & boire,
Mais par la satiete,
Le comblant de toute gloire.

*Nous serons ioints & ferrez,
D'un lien d'amour estroite,
N'estant iamais separez,
De ceste union parfaicté.*

*Donc pour iouyr de ce bien,
Quel trauail insupportable,
Et quel mespris terrien,
Ne nous sera deletiable?*

*Helas! quel contentement,
Ont ces ames fortunees,
Vivant eternellement,
Par les siecles des annees.*

*O trauail ô douce mort,
O peines bien employees,
Qui menez a ce saint port,
Les personnes desuoyees:*

*Ne me donne rien de bon,
En ceste mortelle course,
Mais reserue moy ce don,
Dans ton eternelle bourse.*

*Ne mignarde point ce corps,
Qui est plain d'ingratitudo,
Mais garde huy les tresors,
De gloire & beatitude.*

*O triomphante cite,
O heureuse demeurance,
Que mon cœur soit incité,
A chercher ta iouyssance.*

*Ainsi que le serf laſſé,
Cerche les eaux chryſtalines,
Ainsi mon cœur soit pouſſé,
Prez des fontaines diuines.*

*Desirant boire a plaisir,
De la source claire & viue,
Arrestant tout mon desir,
Au bort de sa belle riue.*

*Les desreglees amours,
De ces choses corruptibles,
Ne m'empeschent point le cours,
Des biens incomprehensibles.*

*Charme moy de tes douceurs,
Separe mon coeur des hommes,
Emvironne moy de fleurs,
Nourris mon ame de pommes.*

*Car ie veux languir d'amour.
Non de ceste amour facheuse,
Qui nous priue du seiour,
De ta presence amoureuse.*

*Je ne veux plus habiter,
En ceste machine basse,
Je desire haut monter,
Par l'eschelle de ta grace.*

*Quand contempleray-je helas,
Le bien qui nous glorifie,
Bien-heureux est le trespass,
Qui au ciel nous vivifie.*

STANCES SVR LA NATIVITE
DE IESVS-CHRIST.

Venez tous affligerz & chargez de tristesse,
Venez vous esiouyr en la saincte liesse,
De ceste belle nuit comblee de bon-heur,
Des Prophetes sacrez longuement desiree,
Des Anges glorieux hautement admiree,
Et de tous les mortels le souuerain honneur.

Je veux qu'en ceste nuit mon coeur se renouelle,
Oyant les messagers de la saincte nouuelle,
Mon esprit soit content sans plus estre agite,
En ceste douce nuit mes desirs se reposent,
Mes pechez sont remis & mes volontez osent
Adorer humblement l'humaine Deite.

Le ciel clair & serain prend sa robe estoillie,
De son voile ombrageux la nuit s'est desuoilee,
Les vents sont enfermez, la mer retient ses flots,
Toute chose est en paix au nocturne silence,
Apres nostre travail la iuste prouidence,
Calme tout ce qui est en l'univers enclos.

Il estoit bien raison que la nuit fut ornee,
En laquelle nous est la lumiere donnee,
Il falloit que le jour fut ioyeux & plaisant,
Ou le prince de paix par sa misericorde,
A mis en ces bas lieux eternelle concorde,
Se monstrant parmy nous comme un astre luisant.

Un esclair flamboyant fait separer les nuies,
Faisant en maintes parts d'estincelles menuies,
Un Ange s'apparoit aux simples pastoreaux,
Qui jaloux de leur parc attendans la lumiere,
De peur d'estre surpris ne ferment la paupiere,
Craignant le loup cruel larron de leurs troupeaux.

*A eux donc s'adressa la celeste ambassade,
Disant allez pasteurs en la paixure bourgade,
Allez en Bethleem vous verrez en ce lieu,
Le Roy qui nous est nay d'une Vierge parfaicte,
Allez voir le logis, & la basse retraiete,
De ce haut Redempteur l'unique fils de Dieu.*

*Il est enveloppe de linges deschirees,
Au lieu mesme où lon veoit les bestes retirees,
Ayant voulu fuir toutes commoditez,
Luy qui est la splendeur & gloire de son pere,
Succé le chaste laict de la vierge sa mere,
Portant le pesant faix de nos infirmitez.*

*Apres avoir parle de si hautes merueilles,
Les glorieuses voix remplissent les oreilles,
De celestes accords unis pour entonner,
A l'honneur du grand Dieu louanges & cantiques,
Chantant plus doucement de leurs châts Angeliques,
Que tous les instruments que lon scauroit sonner.*

*Le ciel s'esouyssoit & tout ce qui a estre,
Voulloit solemniser l'entree du grand maistre,
Et les Bergers aussi d'un desir mutuel,
Plains d'une viue soy se mettent en la voye,
Trouuant le petit lieu avec extreme ioye,
Se prosternant au pieds du saint Emanuel.*

*Au tour de cest enfant les legions des Anges,
Esleuent sa grandeur par diuerses louanges,
La Vierge l'adoroit, Ioseph le cherissoit,
Celuy qui par auant estoit un pauvre estable,
Est fait un paradis plaisant & delectable,
Puis que le fils de Dieu dedans se nourrissoit.*

*Approchez vous d'icy ames contemplatives,
Renger vos volontez demeurez attentives,
Voyez dans le bergeau le Sauveur des humains,*

*Lequel a plus payé que le debte ne monte,
Les puissances d'enfer de sa croix il surmonte,
Nous ayant de son sang escrit dedans ses mains.*

*Heureux fut le peche, heureuse fut la faute,
Pour laquelle effacer la sagesse haute
Nous donne maintenant un si grand Redempteur:
A fin de reparer le peché de la pomme,
Une vierge dans soy enuironne un homme,
Ayant brisé le chef du serpent seducteur.*

*L'espous est descendu des celestes montaignes,
Habitant parmy nous en ces basses campagnes,
Il auoit regardé long temps par les treillis,
Et puis tout a la fois desplayant ses largesses,
Il vient au temps predit accomplit ses promesses,
Delivrant les captifs aux prisons enveillies.*

*Quel rayon lumineux quelle douce estincelle,
Esclairoit & brusloit ceste sainte pucelle,
De quel rauissement son cœur estoit espris,
Voyant en son giron mignardement s'estendre,
Celuy que tous les cieux n'ont pouuoirdé comprendre,
D'un soubris enfantin esiouyr ses esprits.*

*Le grand iour qu'il nasquit les peres s'esiouyrent,
Les manoirs infernaux horriblement fremirent,
Les iniques Dæmons qui se faisoient servir,
Seduisant les mortels & de leurs faux miracles,
Soubs le nô des faux Dieux de leurs trôneurs oracles,
Virent en ce iour la leur puissance rauir.*

*Saturne, Iupiter, Mars, Phebus, & Mercure,
Et tous les ennemis de l'humaine nature,
N'osent plus s'esmouvoir ils sont rendus muets,
Le grand Dicu Pan est mort dit la voix au pilote,
Nous sommes tous perdus dit la Prestressé folle,
Un plus grand est venu qui nos Dieux a deffait.*

C'est le puissant vainqueur qui osté la conquête,
Au Philistin armé du pied jusque à la teste,
Rien ne luy sert l'effort de son glaive tranchant,
En habit de pasteur d'un caillou de sa fronde,
Il tue Goliat la terreur de ce monde,
Avec tout son orgueil aux enfers trebuchant.

Donc que tous les vivans par une amour extreme,
Seruet de tout leur cœur ce Dieu qui tant nous ayme,
Vertu, force, & honneur, & bénédiction,
Soit à sa majesté en l'a gloire éternelle,
Et sa divine paix dessus l'ame fidelle,
Qui le sert humblement de pure intention.

COMBAT DE PLVSIEVRS ennemis qui nous assaillent.

T oy qui cognois Seigneur tous mes pechez connus,
Et vois le bataillon de mes fiers ennemis,
Il n'est ores besoin que ie te les racompte,
Le nombre est infiny dont ie rougis de honte,
Mais pour ce que tu es pitoyable & clement,
Et plain de charité pardonnez doucement:
I ouvriray de mon cœur les secrètes pensees,
Que le ioug de peché me retient oppresseez,
Monstrant apertement mes ennemis cachez,
Pour estre par ta main de mon ame arrachez,
Ils me suivent par tout en quelque part que j'aille,
Me liurant a tout coups une rude bataille,
I'en ay tel escadron qu'on pourroit mieux nombrer,
Les estoilles du ciel & les flots de la mer,
Mais les plus importuns ie m'en vay te les dire,
Attendaut ton secours ainsi que je desire.

Ce superbe ennemy nommé presumption,
Domine le haut lieu de mon affection,
Dissimulant tousiours son enslee arrogance,
De quelque humilité & douce contenance.

P'ay vn extreme soin de complaire a chascun,
De caresser moy mesme & mespriser quelqu'un.
Je ne puis oublier les iniures receues,
J'en veux tousiours parler tant ie les ay concuees.
Si quelqu'un me reprend bien qu'il me soit facheux,
Ie faints le prendre en gre d'un courage ioyeux,
Ie dissimule tout faisant la simple & douce,
Cachant subtilement tout ce qui me courrouce.

P'ay grand solicitude aux curiositez,
Delestant mon esprit a toutes vanitez.
Ie ne veux point auoir besoin de voisnage,
A fin de me monstrer d'un plus braue courage.
Mon coeur est tout piqué de chagrins & desdains,
S'enuelopant tousiours des affaires mondains.
P'ayme indiscretement d'un amour vebemente,
Et veux au pres de moy tout ce qui me contente.

Mon ame est submergee au lac d'ambition,
M'estimant singuliere en ma condition,
Ie crains extremement de me vcoir mesprisee,
Ne pouuant retenir ceste langue esguisee,
Murmurant chasque fois sans point me trauailler,
De vouloir pour mon ame heureusement veiller,
Caquetant vainement dedans la saincte Eglise,
Sans point me soucier si l'on s'en scandalise.
La paresse me tient dans le libert otieux,
Voulant bien reposer d'un somme gratieux.
S'on me vient esueiller plustost que de constume,
Ie dis incontinent qu'il me fait mal au rheume.
L'oraison me trauaille & ne puis m'arrester,

Aux heures que ie dis sans point m'y delester,
Mesme de tes fauehrs pour peu que i'en reçoiue,
Je veux incontinent qu'en chascun l'apperçoiue,
N'ayant plustost senti quelque deuotion,
Quelque feruent desir & bonne affection,
Que ie le veux monstrer comme une chose mienne,
Sans te remercier de ceste grace tienne.

Ne vois tu pas mon Dieu ce mien interieur,
Qui ne peut retenir la silence du cœur?
Toute chose me fasche & rien ne me peut plaire,
Me picquant promptement de despit & colere,
Avec les yeux d'Argus, ie veux contrerooller
Les faits de mes prochains pour tousvours en parler,
Et faisant apparoir ma faute remarquable,
Ie n'ay point tant d'ennuy à pere pitoyable,
De t'auoir offence: car i'ay plus de regret
D'encourir le mespris, que non pas du meffait.
Je parle volontiers un superflu langage,
Voulant qu'en mes discours l'on m'estime forte sage.
Si ie donne l'aumosne au pauvre infortuné,
Ie crains d'auoir besoin de ce que i'ay donné,
Mon corps est si subiect a sa delicateſſe,
Qu'à toutes mes actions ie le flatte & caſſe,
Ne voulant rien laisser de mes commoditez,
Fuyant comme la mort toutes aduersitez,
I'ay la timidité qui me trompe & abuse.
Quand ie veux commencer quelque œuvre vertueufe,
Ie me trouble beaucoup sans rien plus aduancer,
Mes imperfections font a recommencer,
Mon temps se va perdant soubs une couleur faincte,
De le bien employer a quelque chose faincte,
Toute distraction, pareſſe, oysueté,
Me font a la vertu trouuer difficulté.

Mon coeur est endurcy en sa roche premiere,
Rejetant les rayons de ta saincte lumiere.
Helas ! à tous moments mille ennemis courters,
Me combattent dehors, & dedans mes pensers.
Qui sera reculer ceste troupe mutine?
Ce sera toy Seigneur par ta grace diuine,
Laquelle est mon espoir, ma force, & mon support,
Me pouuant deliurer de l'eternelle mort,
Tu as vaincu pour moy, ô mon grand Capitaine,
A qui se fie en toy la viltoire est certaine.
Tu nous as mis au poing le bouclier & le fer,
Pour abbattre l'orgueil de l'ennemy d'enfer,
Arme toy donc mon coar, deffends toy bien mon ame,
Saisis toy hardiment de ceste bellic lame,
Forgeee des vertus dont le luisant esclat,
Tout ce qui est mauuis tranche, coupe & abbat.

O vainqueur eternel ie prens de toy ma force,
Je ne suis ô mon Dieu, rien qu'une freste escorce,
Vne paille, vn festu, je ne suis rien du tout,
Je n'ay qu'un pauvre esprit qui est encor debout,
Dans vn corps terraſſe, parſſeux, & debile,
Ayes compassion de mon sexe fragile,
Sur les plus fouffreteux tu peux mieux faire veoir,
Les liberalitez de ton large pouvoir.
Vn Prince est estime d'esleuer de la fange,
Un esclaue tout nud mais alors qu'il le renge,
Aux grandes dignites il monſtre apertement,
Que ce pauvre chetif il ayme cherement.

Tu nous as bien aymez, ô Roy qui tout domines,
Tu as bien reparé nos mortelles rupnes,
Nous tirant du bourbier, où nous estions couchez,
Accablez & meurtris de nos sanglans pechez,
Puis que tu as voulu d'une grace infinie,

Nous r'animer S'auteur d'une immortelle vie,
Assieure nostre pied sur ton ferme rocher,
Nous faisant triompher du monde & de sa chair.

F I N.

STANCES DE LA NATIVITE
de Iesus-Christ.

Mais qu'avez vous oy à pastoureaux rustiques,
Mais qu'avez vous oy quelles voix Angeli-
ques,
Vous ont esveillz tous?

Quel celeste brandon vous a frappé la venuë,
Quel diuin messager a transperce la nue,
Pour parler avec vous?

Annoncez vistement ceste grande nouuelle,
Chascun preme de vous sa robe la plus belle,
Le bonnet de couleur,
Hastez vous de courir d'une grande vitesse,
Publiez en tous lieux l'admirable liesse,
Chassant toute douleur.

Je veux suivre vos pas pour trouuer la logette,
Ha! ie voy le sainct lieu où la vierge parfaicte,
Emmaillotte son fils,
Baisant mignardement sa delicate irue,
Quand ce diuin enfant avec elle se ioie,
Rauissant ses esprits.

Au lieu d'un grand palais aux colonnes marbrines,
Ou d'un licet tapise de Royalles courtines,
Ce doux verbe eternel
Choisit un pauvre lieu presque sans couverture,
N'ayant plus chaut recours contre la grand froidure,
Que le sein maternel:

*Celuy qui dans le ciel les anges glorifie,
Et dont cest uniuers le pouuoir magnifie,
S'est si fort abaisse,
Qu'il est ores le fils de la vierge sacree,
Qui luy donne a succez sa mamelle sucree,
Le tenant embrasse.*

*O beau iour d'Orient, o iour que Dieu enuoye,
O iour que Dieu a fait comble de toute ioye,
O iour delicieux:
Auquel nosire sauveur oubliant nos malices,
Nous est venu tirer du bourbier de tous vices,
Pour nous conduire aux cieux.*

F I N.

IMITATION DE LA victoire de Iudich.

*Sous ta sainte fauer ie veux prendre carriere,
Voulant chanter le los d'une belle guerriere,
Etoille de son temps qui encore reluit,
D'un esclat flamboyant sur nostre obscure nuit.*

*Toj par qui sont tousiours en diuers tons untes,
De ce grand uniuers, les hautes harmonies,
Accorde mon esprit aux celestes accords,
Donne moy donc la voix, que ie pousse dehors,
Dix mille & mille vers, saints courriers de ta gloire,
Chantant avec Iudich l'hymne de ta victoire,
Qui t'es voulu seruir de son bras delicat,
Toj qui pouuois darder un foudroyant esclat,
Sur le chef ennemy, & sur ses fieres troupes,
Ou bien faire abismer les plus hautaines crouppes,
Des rochers Palestins sur ces cruelz Payens,*

Ayant pour te venger tant de diuers moyens.

Mais qui pourra sonder tes conseils admirables,
Et de ton sainte pouuoir les faits incomparables?
Ainsi te plait Seigneur de faire executer,
Tes iustes iugemens que l'on doit redoubter.
Helas ! qui eust pense de voir si grand desfaicté,
Sur les Assyriens par une femmelette,
O combien ta bonté escoute volontiers,
Non les ambitieux, les felons & meurtriers,
Mais les humbles de cœur dont les ames dolentes,
Gemissent apres toy comme ouailles beallantes,
Apres leur bon pasteur, qui aux deserts profonds,
Les cerche nuit & iour par pleines & par monts,
Race du saint Iacob, jadis tant carrefée,
Estant en diuers lieux du monde dispersee.

Tes enfans possedoyent les murs Bethuliens,
Et plusieurs grands pays fertilles de tous biens,
Quand le tiran cruel ce Roy de Babylonne,
Ce superbe guerrier qui les mortels estonne,
Eust defait Arphaxat & son ost redoublé,
Ayant avec le fer cent & cent Roys dompté:
Il ne se contenta, d'auoir rougi les plaines,
Du sang bouillaut & chaut des Medois Capitaines:
Mais il voulut planter d'un bras audacieux,(cieux.
Son sceptre au bout du monde , & sa couronne aux
Quoy(dit cest orgueilleux) ie veux auoir la terre,
La tenant dans la main tout ainsi qu'une pierre,
Que l'archer tient au poing, la faisant haut voler,
Et puis pour son esbat la fait en bas rouller.
Comme on voit les forests de fueilles décoiffées,
Accusans d'Aquilon les cruelles bouffées,
Ou la tranchante faux despouiller les verds prez,
De leur plaisir esmail parauant diaprez,

Ainsi le veux raser les villes & provinces,
Mettat dessous mes pieds, & les Roys, & les Prins.
A fin que moy tout seul en ces terrestres lieux, (ces,
Sois nommé de chascun le plus puissant des Dieux.

Sy le ciel n'empêchoit les dessains de mon ame,
Je monterois la haut pour luy rauir sa flamme,
I'arresterois le char du Soleil tournoyant,
S'il vouloit resister l'irois tout foudroyant.

Propos d'un orgueilleux, qui forge dans sa teste,
Un triomphe menteur, une vaine conquête,
Des Royaumes en l'air, des sceptres en l'esprit,
Et qui dans son penser des Chymeres escript.

Mais luy qui cognoit les choses plus mises,
Renuers's dessains de ces folles pensees,
Ce gr.... Dieu qui voit tout en toute éternité,
Se ioue des humains, & de leur vanité,
Les voyant trauailler d'une effrontee audace,
D'un desir sans repos, de se faire une trace,
Un chemin esteué, au monde apparoissant,
En mille & mille honneurs de iour en iour croissant,
Se faire eterniser de plus belles louanges,
Vouloir estre vanté des nations estranges,
Et comme les Geans, entasser les hauts monts,
Pour cognoistre des cieux les secrets plus profonds.
Tout l'or qui est caché, aux terrestres entrailles,
Ny celuy qu'on faconne aux Royalles medailles,
Ny les gemmeux thresors, d'Orient precieux,
Ne peuvent assouvir un cœur ambitieux.

Ainsi ce fier tiran auoit l'ame soufflée,
Comme les flots bruyans de la marine égagée,
Voulant ensanglanter tout ce grand univers,
Commandant sur la terre & sur les larges mers,
Nabuchodonozor triomphant dans Ninive,

Tenoit de plusieurs Roys la puissance captive,
Qui au clin de ses yeux cognoisssoient son vouloir,
Estans executeurs de son cruel pouvoir.

Holefernes sur tous se faisoit apparoistre,
Comme le plus ayme & chery de son maistre,
L'ayant seul esleue lieutenant general,
Sur son Ost infiny qui faisoit tant de mal.

Il auoit bien monstre en plusieurs grands deffaictes,
Comme ses mains estoient des guerrieres parfaictes,
Surprenant l'ennemy, emblant vne cite,
Vengeant sur le vaincu son courroux de spite,
Courant tout le pays, valees, monts, & landes,
D'escadrons belliqueux, & furieuses bandes,
Inhumain, ressemblant aux tigres enragez,
Qui s'enyurent du sang, des troupeaux esgorgez.
Il se glorifioit en son grand exercite,
En ses forts chariots, & cheualiers d'eslite,
D'estruisant les rempars iusqu'a lors indomptez,
Genant les habitans de mille cruaitez,
Tous les Princes craintifs au bruit de son armee,
Perdoient comme vaincus l'audace accou stumee,
Requerant humblement sa Royalle pitié,
Ne desirant rien plus, qu'auoir son amitié,
Se mettant volontiers en esclave fernage,
Plustost que soustenir le conflit & carnage.

O cœurs trop avilis n'ayant rien de vertu,
Mais pourquoy n'avez vous en mourant combattu,
Defendant vostre bien, vostre honneur, & patrie,
Avec la liberté libres perdans la vie?
Le cœur tout reuestu d'un desir genereux,
Ayme plustost la mort que viure mal heureux:
Car ceux qui parauant estoient puissants & braues,
Mouroyent dessous le ioug miserables esclaves,

*Endurant la prison souffreteuse & encor,
Adoroient le tiran Nabuchodonozor,
Qui auoit commandé a ces barbares Princes,
D'exterminer les Dieux de toutes les Prouinces,
Afin que luy tout seul fut adoré de tous,
Comme Dieu immortel de cœur & de genoux.
Ainsi son lieutenant suivant son ordonnance,
Renversoit l'univers d'un fiere puissance,
Il conquist le pays de Syrie & Sabal,
La Mezopotamie & tout le principal
Qu'il trouua devant luy arrestant ses armées,
Aux pleines de Gaba, & terres Idumees,
Pour rassembler ses gens & reposer son cours,
Il se voulut camper en ce lieu trente iours.*

*Tandis de toutes pars la visite renommee,
Par qui toute nouvelle en ce monde est semée,
Les esles aux costez acent bouches criant,
De mille nouveautés ses hauts cris variant:
Alloit de ça de là par la terre habitable,
Porter l'horrible bruit de la guerre effroyable,
Combien Holofernes auoit de nations,
Comme il estoit le chef de ces grands legions,
Le degast par luy fait, bruslant les forteresses,
Menant les Roys captifs, saccageant leurs richesses,
Et par tout ce grand rond les nations s'auoit,
L'exercice infinie que ce cruel auoit.
La renommee ayant si haut chanté sa gloire,
Que mesme les enfers bruyoient de sa victoire,
Les dæmons attachez aux cachots infernaux,
S'espouysoient d'auyr commettre tant de maux:
Si joye peut entrer en ces lieux de tenebres,
Où ny a que douleurs & complaintes funebres,
Leur Prince malheureux instigateur malin,*

Qui guer donne les siens de supplices sans fin,
Poussoit ces fiers payens a tous pechez enormes,
Pour mieux les bourrelier quand les hideuses formes,
Auroient quitté le corps plain de meschanceté,
Pour s'abismer la bas au plus de cruaute.

Il apprestoit des a ces feux, glaives, & geynes,
Cris, pleurs, gemissements, regrets, sanglots, & peines,
Horreur, frayeur, & mort, & mille autres tourmets,
Que les esprits damnez souffrent a tous moments.

Ce pendant ce tiran que tout le monde effroye,
Faisoit couler le sang de mainte & mainte playe,
Allant par tous les coings du monde uniuersel,
Jusques dans le pays des enfans d'Israel,
Habitans de Iuda terre delicieuse,
Que le Dieu tout puissant leur rendoit fructueuse,
Vivant heureusement en lieffe d'esprit,
Toussaint du repos sans tumulte & sans bruit:
Cy le Prince de paix apres maintes trauerses,
Apres mille travaux, & sortunes diuerses,
Leur donnoit ce bon temps pour le seruir touſtours,
En paix & liberte comme leur saint recours.

L'este faisoit jumir leur fertille restoub'e,
Les grains leur rapportoient plus de cent fois au dou-
Mille fruits delicats sans soing des mesnagers, (ble,
Croissiet abondentement dans leurs p'aisans vergers,
Bois, plantes, fleurs, & preds, fontaines, & riuleres,
Decoreoient ces manoirs, de graces singulieres,
L'automne produisoit des raisins si espais,
Que deux hommes faisoient d'une grappe leur faix
Ils cueilloient leurs doux fruit, au retour des années,
Obeissant a Dieu, & a ses loix dormees:
Lors que l'estrange bruit de ce cruel vainqueur,
Leur gela tout le sang d'une effroyable peur,

Craignant qu'il ne destruit, de l'eternel le temple,
Comme il auoit a ceux qui leur seruoit d'exemple,
Ayant delibere de faire leurs efforts,
Et souffrir la rigueur de mille & mille morts,
Pluslost qu'abandonner pour crainte de la vie,
La maison du Seigneur deuotement seruie,
Où le peuple assemble en tout temps & saisons,
Aueques pitié offroit ses oraisons,
Faisant fumer l'autel d'infinis sacrifices, (genisses,
Daigneaux, bœufs, & moutons, cheveaux, boucqs, &
Appaisant doucement le grand Dieu courroucé,
Lors que par leurs pechez ils l'auoient offencé.

Ainsi tous reso'us d'une force virile,
Ils faisoient leur devoir de remparer leur ville,
D'enfermer leurs faux-bourgs, de fossez & remparts,
Munir leurs garnisons de viures, & soldats,
A fin de soustenir ceste horrible tempeste,
Qui ja de toutes parts grondoit dessus leur teste.
Le Prestre Heliachin grand sacrificeur,
Aduertit ses amis de ce prochain mal heur,
Les priant de tenir les voyes bien fermees,
Par où deuoient passer ces puissantes armes,
Deffendant le chemin de Tham & d'Esdrelon,
Pour arrester le cours du Satrapc felon.

Le peuple obeissant d'un valeureux courage,
A l'execution de ce triste message,
N'auoit pas le loisir presque de mesnager,
Pour enfermer les grains propres a leur manger:
Quand le cruel payen avec sa troupe fiere,
Entre dans Iſrael d'une fureur guerriere.

O soleil clair & net cache tes rais dorez,
Pour ne venir les mal'heurs de ces lieux espourez,
Asire qu'il de la nuit et blanchis les noires ombres,

*Mise ton beau croissant aux autres les plus sombres,
Ne veuilles esclairer ces barbares guerriers,
Quand les coups inhumains de leurs glaives meur-
Tranchent aux innocens la vie & la parole, (triers,
Parmy le sang bouillant, la pauvre ame s'en vole.
Ny les pleurs des vieillards trambrottans & chenus,
Embrassant les genoux des soldats incognus,
Ny les cris douloureux, des femmes & pucelles,
Qui pouuoient attendrir les ames plus cruelles,
N'eurent onc le pouvoir de fleschir a pitie,
Ces coeurs enuenimez despourueus d'amitié.
Bien-heureux sont ceux la dont la fuite legere,
Les sauue du danger de la force estrangiere.*

*Qui a veu par les champs les lieures pourchassez,
D'un pas demy volant bondir les hauts fosséz,
Et s'ils oyent le vent qui les feuilles remue,
Il leur semble desia que le leurier les tue,
Mais s'ils peuvent gaigner leurs gistes destournez,
Les chiens tous halletans demeurent estonnez.*

*Ainsi les affaillis abandonnant la pleine,
Se sauuant dans les murs de la cité prochaine,
Où le peuple assemble pleurant & gemissant,
Implore le secours du haut Dieu tout puissant,
Humiliant leur cœur en ieuñes, & prières,
Courrant le saint Autel de leurs poignantes hayres,
Criant tous d'une voix: ô pasteur d'Israel,
Regarde tes vassaux en ce peril mortel,
Ne vueilles destourner ta veue pitoyable,
De ton peuple afflige captif & miserable,
Qui ne veut ses mesfaits Seigneur dissimuler:
Car aussi devant toy, qui se pourroit celer?
Tu scais tout, tu vois tout nos actions plus sombres,
Que nous pensons cacher en ces mondaines ombres,*

Sont claires devant toy, & mesmes nos pensers,
Autant qu'estre conceux, par toy sont descouers.
Cerche quelque autre fleau cerche quelque autre fonte
Pour chastier les tiens, & les reduire en poudre. (dre
Ne vueilles employer ceux qui se vanteront,
De nous avoir deffait & qui triompheront,
De nos plus chers enfans, les menant en seruage,
Comme bous accouplez faire leur labourage.
Ne permets que nos biens avec peine gaignez,
Et nos riches tresors si long temps espargnez,
Soient ores le butin de ces noires harpies.
Helas! pourrions nous veoir que nos cheres parties,
Nos fidelles moities que nous aymons si fort,
O cruelle douleur plus griefue que la mort,
Soient le triste butin du Scithe & du Chaldee,
Honniissant leur honneur & chastete gardee?
Seigneur ayes pitie de ta pauure cite,
Ois tu es reueré en toute humilité,
Ne baille ses beaux murs a la gent idolatre,
Qui sera tes autels piteusement abattre,
Faisant mettre en oubly ton saint commandement,
Garde de pere a fils en dernier testament.

A ce plaint douloureux, la lampe iournalliere,
Qui roue dans le ciel sa plaisante lumiere,
Cacha son clair flambeau, desrobant sa lueur,
Pour des fils de Iacob tesmoinger la douleur.
L'air espais se courrit d'une couleur de suye,
Le ciel triste plenra, quelques larmes de pluye,
Monstrant que l'eternel auoit compassion.
De ceux qui se mettoyent soubs sa protection.
En ce temps esploure l'on n'oyoit rien que larmes,
Qu'un tumulte bruyant des courageux gendarmes,
Arman leurs boulehars sans craindre le traueil,

Ressemblant le pasteur qui ferme son bercail,
Craignant le loup cruel qui d'unc fine ruse,
Costoye l'escadron de sa bande camuse,
Le prestre Heliachin plain de grande vertu,
Consoloit doucement tout ce peuple abbatus.

Citoyens biē aymez vos douleurs sont les miennes,
Vos larmes sont mes pleurs , vos trauaux sont mes
Disoit ce bon vieillard,belas! ay dedās moy (peynes
La peur que vous avez,la tristesse & l'esmoy,
Le temps n'est ja venu,que le Dieu de nos peres,
Veut corriger les siens par ses verges seueres,
Mais ne perdez espoir que vos soupirs ælez,
Iront d'un humble vol aux manoirs estoillez,
Deua nt le trosne saint de celuy qui commande,
Les espritz Stygieux,& l'infendale bande.
De son simple vouloir il peut tout renverser,
Et en moins d'un instant ce grand ost terrasser.
L'Ange dans une nuit en esgorgea cent mille,
Ouusage du haut Dieu à qui tout est facile ,
Qui monstre son scauoir,comme un bon Medecin,
Voyant le patient traauiller à sa fin,
A son extremité il ordonne un remedie,
Extreme,& non cogneu qui la nature excede,
Moysé l'esprouva qui plain de viue foy
Triompha d'Amalec,& de tout son arroy,
Ce ne fut point l'effort d'une armee puissante,
Ny du fer outrageux la lame reluisante,
Mais priant humblement sans en estre lassiez,
Il furent du Seigneur promptement exauciez.

Pendant Heliachin par mainte remonstrance,
Renforce les craintifs,& leur donne esperance,
Ce fleau de l'Uniuers s'approche peu a peu,
Plantant ses estendars prez du rempart estoit.

*Quant il fut aduerty que la Cité guerriere,
Ne voulloit obeyr a sa volonté fiere,
Aprestant ses harnois, à fin de resister,
Et son cours iabumain brauement arrester:
Lors il fut embrase de furieuse rage,
Le courroux desdaigneux bouillant en son courage,
Faisant venir a soy, les chefs qui regissoient,
Qui devant luy, le chef humblement abaissoient,
Disant: aprenez moy de quelle sole race,
Est-ce peuple chetif, qui ministre son audace,
Quelles sont leurs citez, leur forces, & pouvoir,
Qui commande sur eux, on n'en peut rien scauoir.
Ils sont bien malheureux qu'ils ne se soient faitz sages,
Ayant veu si pres d'eux tant d'horribles carnages,
Tout ce pais voisin cherche mon amitie,
Et moy doux & benin les reçois a pitié,
Ce fort nous reste seul qui esteue les cornes,
Cuydant mettre orgueilleux à mes triomphes bornes.
On s'espouuentera d'ouyr la mort cruelle,
Dont ie veux chastier ceste engeance rebelle,
Point ne les sauveront ces grands rochers hautains,
De tomber accablez soubs mes puissantes mains.*

*Ainsi ce Roy felon bruyoit comm' un tonnerre,
Qui foudroye les montz, & creuasse la terre,
Agité de fureur ainsi q'un fier taureau,
Quand le dogue mordant luy deschire la peau,
Nul n'osoit respirer le voyant en colere,
Tout le monde le craint, l'honore, & le reuere,
Achior seul osa humblement luy parler,
Ne voulant du grand Dieu les merueilles celer.*

*Prince tres-redoubté puis que tu nous commandes
De dire verité, il faut q'iz tu entendes,
Le tige des Hebreux dans ceste ville enclos,
Qui oserent mispriser l'honneur de ton bras los.*

Ce peuple est habitant du pais de Judee,
Ayant pris son estoic de la race Caldee,
Abram, Isac, Jacob, sont leurs predecesseurs,
Et plusieurs braues Roys de vertu possesseurs.
Ils sont nobles & franz, aymant fort leur patrie,
Cerchant la verite fuyant ydolatrie.

En Mesopotamie ils ont vescu long temps,
Ne voulant point seruir le Dieu des Caldeens,
Honorant un seul Dieu qui a fait toutes choses,
Et les tient en sa main prudemment encloses,
Donnant lumiere au iour, voilant l'obscure nuit,
Faisant naistre les biens que la terre produit,
Pere de tous vivans, conseruateur du monde,
Eternel infiny qui voit, cognoit, & sonde,
Tout ce qui est passe, present, & a venir,
Pitoyable, element, puissant pour soustenir.

Ceux qui d'un coeur entier embrassent son service,
Offrant a son autel un humble sacrifice,
Comme a ce peuple icy, dont il a pris le soing,
Les conduisant toufiours, ores pres orcs loing,
Lors qu'ils estoient captis en la terre d'Egypte,
Il fit multiplier leur nation petite,
Et comme Pharaon les grevoit sans raison,
Ils crioyent au Seigneur qui ouyt leur oraison,
Affligeant le pais de playes infinies,
Payant l'Egyptien de ses grands tyrannies.

Ores en rouge sang, change leurs claires eaux,
Or d'esclats foudroyants assoumand leurs troupeaux,
Il remplit leurs maisons de grenouilles puantes,
Il enurye les pous & les quespes mordantes,
Les tenebres, la mort sur tous les premiers naiz,
Mais nonobstant ces maux ils furent obstinez.

Ne voulant point laisser leurs mensongers oracles,
Ny croire à l'eternel faisant tant de miracles,
Qui d'un bras triomphant deliura ses amis,
Et les osta de nuit des mains des ennemis,
Leur faisant traverser les vagues courroussées,
Comme par un sentier de pierres entassées,
Affermissant les eaux dessous leurs pas craintifs,
Conduisant seurement ces pauvres fugitifs.

Bien que ce Roy tyran, courut apr's leurs traces,
Leur pressant le talon avec grandes menaces:
Mais pensant arpenter ce chemin tout nouveau,
Que Dieu auoit trace pour sauver son troupeau,
Ils furent engloutis du tourbillon des ondes,
Renuersez & noyez, aux abîmes profondes.

Voila ce qu'il aduint à ce Prince peruers,
Ce pendant qu'Israel prent logis aux desers,
Du haut mont de Syna, où les sources ameres,
Furent en un instant pour eux douces & claires,
Sans prendre aucun soucy, de chercher leur manger,
Receuant des hauts cieux, un pain doux & leger,
Que Dieu leur enuoya, comme rosee tendre,
Qui delicatement venoit sur eux descendre.
De mult pour les guider un brandon apparent,
Par les ombres un iour leur alloit esclairant,
Le iour le doux esclat d'un nuage candide,
T'esmoignoit la faueur de leur celeste guide.
Ils ont tousiours vaincu sans porter le harnois,
Ny mesme descocher un trait de leur carquois.
Car en tous les pais qu'ils ont voulu conquerre,
Leur Dieu à bataillé faisant pour eux la guerre,
Bref ils ont surmonte sept fortes nations,
Et tous ceux qui auoient à eux contentions.
Mais devant que passer ton armee invincible,

*Il te faut enquerir s'il seroit bien possible,
Que ce peuple eust mesfaict contre son souverain,
Alors ils seront mis soubs ta royale main:
Mais s'ils n'ont point peché toute ta forte armee,
Ne pourra resister non plus que la fumee
Qu'un orage siflant fait sondre & disparaoir,
Tant leur Dieu les deffend & leur donne pouuoir.*

*Poursuyuant Achior ces discours veritables,
Voulant encor narrer des choses plus notables,
Oloernes oultre de courroux furieux,
Comme un Chat enfermé, faisoit rouller les yeux,
Taise toy malheureux, dit-il a Lamouite,
Si tu ne veux auoir la mort pour ton merite,
Infidelle menteur qui pour mieux nous trahir,
Faintz un Dieu tout armé qui vient nous enuahir,
Non ce n'est pas a moy qu'il faut vendre tes songes,
Le scay tes trahisons, & cognay tes mensonges,
Mais puis qu'en leur faueur tu as prophetisé,
Me tenant pour vaincu deffaict & mesprise,
Soustenant ces mutins de ta cité voisine,
Dont ie te feray voir la prochaine ruine,
Te monstrant des demain que leur Dieu ne peut pas,
Les garder à ce coup, de l'horrible trespass,
Et verras qu'il ny a dans la machine ronde,
D'autre Dieu souverain, & gouerneur du monde,
Que mon Prince honnoré Nabuchodonozor,
Regissant l'Uniuers dessous son sceptre d'or,
Donc tu seras conduit à la ville rebelle,
Pour gage du malheur qui doit tomber sur elle,
A fin que parmy eux on te perçe le flanc,
Et le soldat vainqueur se mouille de ton sang,
Tu as si bien chante l'amour que tu luy portes,
Que tu auras honneur de mourir dans leur's portes,*

Combatant contre nous, parmy leur bataillon,
Estant de leur malheur fidelle compagnon.

Le Prince n'eust si tost profere sa sentence,
Que les soldatz mutins en toute diligence,
Traynant le condemne par valons & coustaux,
Trauersant les destroitz, & les rochers plus hauts,
Attachent le captif contre le tronq d'un arbre,
Le laissant paslez froid, com' un quarré de marbre.

Ceux qui faisoient le guet, voyant l'ennemy prez,
Sonnent l'alarme haut, & ceux qui furent prez,
Sortent pour attaquer ceste Payenne trospe,
Qui suit legerement de peur qu'on l'enveloppe.
Ce pendant Achior avec mille sanglotz
Faisoit gemir Echo, redisant tous ses motz,
Quand un Bethulien un des premiers gendarmes,
Luy dit: pauvre Vieillard appaise un peu tes larmes,
Nous ne sommes venus pour accroistre tes maux,
Reçoy nostre secours, adoucis tes trauaux,
Quel crime auois tu fait au tyran d'Assyrie,
Qu'il te face punir au gre de sa furie?
Repren un peu vigueur du trauail enduré,
N'ayes point peur de nous, tu seras assuré,
Tes liens seront rompus vien dans la forteresse,
Oubliant maintenant ta premiere destresse.

Ce Prince que tu vois qui à le port hautain,
Et tient un Fauelot à la senestre main:
Est le braue Osias, l'autre qui le costoye,
Marchant les yeux baissés sans nul signe de ioye,
C'est le prudent Charmy, si sage, si parfait,
Dont sa grande valeur se monstre par effaict,
Tous deux chefs valeureux de nostre ville sainte,
Où Dieu est adoré en tout honneur & crainte,
Donc ne te sache point d'estre icy parmy nous,

Or vo^{it} les saluer, ils font courtois & doux.

*Achior s'aprocha des Princes & leur baise
Et l'une & l'autre main estant tout rauy d'aise,
Leur compta mot à mot, ce qu'il auoit paty,
Pour dire verite soustenant leur party.*

*Ces pauures citoyens escoutant ces parolles,
Auoient de tristes pleurs leurs faces toutes molles,
Oyant d'Oloernes l'invincib^ee pouvoir,
De tout humain secours abandonnant l'espoir,
Se prosternant tresous, tombent dessus leur face,
Demandant au Seigneur misericorde & grace,
Desbonnrorant leur chef de cendre & de sumier,
Criant tous d'une voix: ô grand Dieu consumier
D'ouyr tes seruiteurs aux abois qui les pressent,
Si d'un cœur abaissé, a toy seul ils s'adressent,
Oeillade par pitié, ce tien humble troupeau,
Que tes fiers ennemis veulent mettre au tumbeau.
Voy ce camp orgueilleux, voy leur iniuste guerre,
Toy grand Dieu triomphant au ciel & en la terre,
Pren le glaive pour nous en ceste extremité,
Chastie le tyran de sa temerité,
Voulant assiéctir le peuple que tu gardes,
Et d'un soing paternel ses angoisses regardes.*

*Toy qui peux renverser tous les conseils humains,
Sauve nous à ce coup de leurs sanglantes mains,
Escoute nos soupirs, ô grand Dieu qui manies,
Les enfans de Iacob, subiects aux tyrannies,
Ce n'est aux autres Dieux que nous auons recours,
Tu es nostre garant, nostre vie & secours.*

*Ainsi ce peuple esleu, faisoit à Dieu ses plaintes,
Les deux genoux flechis avecques les mains jointes,
Leusnant jusque à la nuit, en larmes & en pleurs,
N'attendant que l'effort des ennemis vainqueurs,*

*Qui disposoient touſiours l'armee innumerable,
Parmy ce beau pais, fertile & delectable:
Voulant Oſernes, d'un coeur b'millant & chaut,
Qui sans plus differer l'on leur donnaſt l'assaut.*

*Mais quelqu'en ſ'aduifa que la ſource fermele,
Des fontaines & puis couloit hors de la ville,
Et qu'en coupant le cours, & vaines des ruiſſeaux,
Les enfans de Iacob perdroient toutes leurs eaux.*

*En te! tranſe ſe voit la voisine Narbonne,
Quand l'ennemy guerrier qui la place enuironne,
Luy va retranchant l'eau, car autrement en vain,
On oppoſe à ſon mur tout le pouuoir humain.*

*Alors un escadron va garder les fontaines,
Qui étaient à l'entour des murailles prochaines,
Pendant par ce moyen, la vaincre ſans effort,
Et que la ſoule ſoil leur cauferoit la mort.*

*Ainsi dans peu de temps toutes les eaux faillirent,
Et premier par la ſoil ce peuple ils affaillirent,
S'il en reſte t un peu, pour ce peuple assiégé,
Las! ce peule rendoit encor plus afflige.
Car l'eau eſtoit donnée à toute creature,
Pour la neceſſité chaſque iour par meſure,
Quelle calamite & lamentation,
D'ouyr les pleurs & cris, plains de compassion?
Car tous les iouuenceaux, les hommes & les femmes,
Ne ſe ſouuenant plus du peril de leurs ames,
Mais de celuy du corps, attendant le treſpas,
S'assemblèrent treſſous, allant vers Osias,
Disant tous d'une voix: Dieu noſtre ſeu! refuge,
Soit entre toy & nous, pour noſtre cause iuge,
Car tu nous as fait tort, ne voulant point aller,
Vers les Affyriens, à fin de leur parler,
De quelque bon accord, pour ſauuer noſtre vie,*

Qu'une cruelle ardeur tient oves asservie,
Voy la calamite ou nous sommes reduits,
Un brasier venimeux estoigne nos conduicts,
Nos poumons deschirez ne peuvent à grand peyne
Brulant d'extreme soif respirer leur halaine,
L'on voit de tous costez porter dans les tombeaux,
Nos freres trespasséz pour la faute des eaux.
Helas ! ce Dieu vainqueur de nostre fiere audace,
Nous à desia liurez à la Payenne rage,
Estant presqne reduits sans appuy ny support,
Souffrant a petit feu la rigueur de la mort.

Il se fait dans noz corps une fornaise ardante,
Demeurant abestis d'angoisse vêlemente,
Voyant de nos enfans & femmes les doleurs,
Las ! qui au lieu des eaux vont s'abreuant de pleurs,
Assemblons nous trestous sans vouloir plus attendre
A fin de nous aller volontairement rendre:
Car il vaut beaucoup mieux rester encores vis,
Encor que nous soyons esclaves & captifs,
Pour louer le Seigneur en nostre servitude,
Que si des ennemis l'estrange multitude,
Forçant nostre rempart vainqueurs & triomphans,
Meurtrissoient a nos yeuz nos femmes & enfans,
Et par le mesme estoc bourreau de nos campagnes,
Nostre sang ruisseloit au sommet des montaignes,
Dont le Soldat Payen nous feroit trebucher,
Sans que de sa fureur nous nous puissions cacher,
Et toutes les nations par le cours des années,
Se riroyent de nos maux, & de nos destinees,
Et au peuples voisins voyant nostre malheur,
Nous leur serions en fable opprobre & deshonneur.
Il vaut donc beaucoup mieux dessous les ceps & chefs
Louer le tout puissant de noz travaux & peynes (nes

Et prendre doucement l'arrest de son courroux,
Souffrant patiemment qu'il se vange de nous.
Aussi nous aymons plus te mourir que le viure,
Et que n'ourrons nous tost nostre ville à ce tigre,
Pour ne languir ainsi d'vn trop lente mort,
Hastons avec le fer l'extremite du sort,
Laquelle est trop facheuse en ceste secheresse,
Qui nous tient aux abois d'une mortelle angoisse.

Finissant ces propos qui auoient le pouvoir
De faire par pitie les ruchers esmouvoir,
Ils adressent au ciel leurs sanglots & leurs larmes,
N'ayans à ce besoin de plus puissantes armes,
Criant tous d'une voix: ô pere g'orieux,
Nous t'avons offence avecques nos ayeux,
Faisant iniustement suivant toute malice,
Sans craindre & reuerer ta profonde iustice,
N'ayant iamais garde aucune pieté,
Nous nous sommes souillez en toute iniquité,
Mais toy qui es grand Dieu clement & pitoyable,
Pardonne s'il te plaist ton peuple miserable,
Et vange par tes fleaux nos grands pechez commis,
Sans te vouloir seruir des mains des ennemis,
Ne baille point Seigneur le peuple qui te loue,
A celuy qui pour Dieu te nye & desaduoue,
Et qu'il ne disent point ces Gentils & Payens:
Où est ores leur Dieu sans force ny moyens?

Ainsi les affliger gemirent tant qu'ils peurent,
Et laissez de douleur à la partin se teurent,
Quant le Prince Ozias se leua tresdoulent,
Faisant de ses deux yeux vn fleuve ruisselant,
Disant aux assistans ne perdons point courage,
Nous ne sommes encor captiuex au seruage,
Attendons a nous rendre encore pour cinq jours;

*Et peut estre que Dieu nous donnera secours,
Peut estre qu'il perdra la iuste souuenance,
De nos graues pechez par sa douce clemence,
Et ostera de nous son indignation,
Delirant de tous maux sa pauure nation.*

*Mais si dedans cinq iours nous n'auons plus moyen,
De resister encor a ce Prince payen,
Nous nous rendrons pour lors a son rude seruage,
Pour demeurer captifs le reste de nostre aage.*

*Or aduint que Judit femme a feu Manassez,
Entendit le dessain de ces discours passer,
Et conçut en son cœur un emprise nouvelle,
Qui la doit honorer d'une gloire immortelle,
Et rendre son beau nom fameux par l'univers,
Tran subiect de louange, & subiect de mes vers,
Dieu se voulut servir du bras de ceste dame,
Pour son peuple affranchir par ce qu'elle auoit l'ame
Remplic de vertus, de toute sainteté,
Et des graces du ciel honorant sa beauté.*

*Mais parmy les vertus dont elle estoit douée,
Sa chastete sur tout fut hautement louée,
Pource apres que la mort eust rauy sa moitié,
Elle ne voulut plus donner son amittle,
A un second espoux mais chaste ieune & belle,
Fit viure apres sa mort son amitié fidelle,
L'ayant touſſours au cœur comme s'il fut vivant,
Toutes les loix d'honneur saintement obſeruant.
Or cest amour diuin logeant dedans son ame,
Embraza tout son cœur de sa diuine flamme,
Et pouſſa ſon eſprit d'un courage indompté,
A ce fait glorieux du deſſain enfanté.*

*Mais entendez comment elle parle aux plus sages,
Chabri, Carmi, Aſſi, excellens personages,*

Et d'vn sage parler tout rempli de douceur,
Portant l'honneur de Dieu graue dedans son coeur,
Elle leur dit ainsi: quelle est ceste parole,
Qu' Ozias a promis si temeraire & folle,
De rendre a ces payens la cite dans cinq iours,
Si pendans ce temps la nous n'auons du secours?
A nous pauvres mortels peut il estre loisible,
De limiter le cours du pouvoir inuincible?
Helas! que sommes nous pecheurs audacieux,
De tenter le haut Dieu, le Monarque des Cieux,
Sont ce les oraisons & tres-humbles requestes,
Que nous lui adressons pour chasser ses tempestes,
Qui nous vont menassant pour foudroyer nos chefs,
Car nos iniquitez engendrent nos mesches,
Incitant d'autant plus, l'eternelle iustice,
De ce Dieu tout puissant de punir nostre vice,
Si pour estre en danger d'estre meurtris & quoy
Perdrions nous aussi tost l'esperance, & la foy?
Auons nous mis en terme a sa misericorde,
Pour nous donner la mort ou la douce concorde?
Auons nous entrepris par nostre volonte,
De rendre trop hautains son effort limite?

O mes freres treschers esueillons nos pensees,
Que le ioug de peche retient trop oppressees,
Car le pere eternel est doux & patient,
Et regarde en pitie l'afflige suppliant,
Demandons lui pardon de ceste grande offence,
Et en pleurs & soupirs regardons sa clemence,
Il ne se venge pas tout ainsi comme nous,
Il est prompt a pitie & tardif a courroux.
Partant humilions soubs sa maiesté haute,
Nos ames, & nos corps, & pleurons nostre faute.

Resignons en ses mains nostre calamité,
Prenant patiemment sa sainte volonté,
Qui en nosire extrémite sa grace n'pareille,
Pour nous glorifier face quelque merueille,
Qui sa haute justice abaisse de sa main,
La trop grande fierte du Payen inhumain,
Son peuple delirant par sa benigne grace,
Des sanguineuses mains de si cruelle race,
Qui fait trembler nos cœurs par son superbe orgueil,
Dans nos corps languissans approchans du cercueil.

Mais bien que nous soyons accables de miseres,
Nous n'auons pas suuy le peche de nos peres,
Qui quitterent iadis le Dieu puissant & fort,
Dont pour ceste reuolte ils souffrirent la mort,
Mais nous ne cognoissons & n'auons en memoire,
Autre que l'eternel digne de toute gloire,
Attendant humblement ses consolations,
Qui peuvent adoucir nos tribulations,
Foudroyant de son bras, par le trait de sa foudre,
Nos cruels ennemis qu'il peut reduire en poudre.

Vous freres anciens aux iugemens plus saints,
Qui du peuple tenez les ames en vos mains,
Esluez leurs esprits par paroles diuines,
Rechauffans saintement le gel de leurs poitrines,
Leur faisant souuenir en ces calamitez,
Que nos premiers parens furent iadis tentez,
Et furent esprouvez par cent mille trauerses,
Par mille afflictions facheuses & diuerses,
Estant par ce moyen trouuez loyaux amis,
Du Seigneur eternel qui tout auoit permis.
Mais les impatiens qui en la peine dure,
Eslenerent au ciel la voix de leur murmure:

Furent exterminez de ce Dieu qui tout peult,
Et de ses ennemis se venger quand il veut.
Ne murmurons donc point pour les choses presentes,
Bien que nous les trouvions ameres & cuisantes,
Estimons que ce sont de petits fleaux de Dieu,
Qui pour nous corriger nous chasteie en ce lieu.
Il nous veut amender de nos fautes couvertes,
Et ne croyons iamais qu'il endure nos portes,
Cecy n'est point venu pour nous endommager,
Mais bien pour estre faits sages par le danger.

Lors tous les assitans au vif sentant atteintes,
Leurs ames du discours de ses paroles saintes,
Dirent tous d'une voix: tu as parlé tresbien,
Et de la verité tu n'en ignores rien,
Prie donc nostre Dieu toy qui es sainte femme,
Que du cruel danger il delivre nostre ame:
Elle leur respondit: comme vous cognossez,
Que du fonds de mon cœur t'ay ces mots prononcez,
Venant de l'eternel & de sa sapience,
Je vous prie esprouuer mon humble confiance,
Et le dessain que t'ay dans mon cœur arresté,
Qu'il plaise au tout puissant conduire en seureté:
Mais ne vous enquerez, rien plus de mon affaire,
Priez Dieu seulement que sa grace prospere,
Me donne sa faveur & me tienne la main,
A l'effait desiré de mon humble dessain,
Vous m'attendrez ce soir aux portes de la ville,
Car ie veux ceste nuit sortir de Bethulie,
Et ne faites pour moy que prier nuit & jour,
Lusqu'a ce que ie sois en ce lieu de retour,
Dieu benisse tes pas ô femme generueuse,
Dit le Prince Ozias, ta vaye soit heureuse,

*Dieu te conduise en paix, & ton sage dessain,
Soit tousiours soustenu de sa divine main.*

*Lors elle se despart & s'en allant seulette,
Pour prier le grand Dieu en sa chambre secrete,
Ayant dedans son coeur la sainte intention,
Tendant a deliurer sa pauvre nation.
Fleschissant ses genoux dedans son oratoire,
Elle pleure & gemit se vestant d'une hayre,
Criant de tout son coeur en larmes & souffirs,
A celuy qui scauoit le but de ses desirs,
Disant d'un coeur ardent de charite non feinte;
O pere tout clement entends a ma complaincte,
Escoute Dieu benin la tres dolente voix,
De ce peuple afflige qui veult garder tes loix.*

*Tu as iadis donne a nos peres l'espée,
Pour estre dans le sang des ennemis trampee,
Vengeant l'iniquite sur les violateurs,
Dont ta puissante main les fit executeurs,
Leurs puissans ennemis audacieux & braues,
Furent dessoubs leur ioug retenus pour esclaves,
Pour ce qu'ils ont suzy le zele de ton nom,
Tu as iusques au ciel extolle leur renom,
Exauche moy Seigneur: car tu es mon attente,
Je suis ta pauvre vefue, & tres-humble seruante,
Toy qui regis le cours des choses a venir,
Les pouvant auancer, garder, & retenir,
Et tout ce qu'il te plaist qu'on execute & face,
Prent accomplissement en ceste terre basse,
C'est par ta sapience, o pere gracieux,
Que tout est gouverné, en la terre & aux cieux,
Regarde s'il te plaist ce puissant exercice,
Comme tu regardas les armées d'Egypte,*

Qui contre tes enfans faisoient marcher leurs osts,
Se tenant assurez dedans leurs chariots.
Mais ton œil droitcurier regardant leur superbe,
A l'instant les couppa comme vne mauaise herbe,
Les faisant par la mer engloutir dans ses eaux,
Ayant pour leur meffais les abismes tombeaux.
Ainsi soient tous ceux-là qui en eux se confient,
Sans craindre ton pouvoiſ, leur force glorifient,
Et ne cognoiffent pas dedans leurs cœurs peruers,
Que tu es ce grand Dieu faſteur de l'univers,
Pouvant exterminer & rompre leurs armes,
Et mettre soubs nos pieds, leur forces animees,
Fſte donc Seigneur ton equitable main,
Brisant par ta vertu leur courage inhumain,
Que ton iuste courroux face un braue ſpectacle,
Puis qu'ils ont bien voulu ſouiller ton tabernacle,
Profaner tes saints lieux, & par le fer cruel,
Abbatre & ruiner les cornes de l'Autel.
Monſeigneur mon espoir le rempart de mon ame,
Abbaiffe leur orgueil par vne ſimple femme,
Que le glaive trenchant de ce braue guerrier,
Pour nous venger de lui ſoit ſon iuste meurtrier,
Que dans ſon propre ſang ſes forces tu abbrevies,
Te monſtrant admirable aux tiens que tu apprennes,
Qu'il ſoit pris de mes yeux pour lui ſeruir de las,
A le traîner bien tôt a ſon mortel trefpas,
Donne moy donc Seigneur la force neceſſaire,
A fin de condamner ce puissant aduersaire,
A fin qu'il ſoit eſcrit durant le cours des ans,
Et qu'il ſoit racompté des peres aux enfans,
Pour celebriter ton nom digne de toute gloire;
Que la main d'une femme eust ſi belle victoire.

Je sçay que la grandeur de ton diuin pouuoir,
Ne suffice a beaucoup de gendarmes auoir,
Ny a faire marcher des nations estranges,
Car par d'autres moyens iustement tu te venges:
Mais je sçay bien Seigneur des le commencement,
Que les gens orgucilleux ne t'ont pleu nullement,
Mais la douce pitié adouie les prières,
Et supplications des humbles deboenaires,
Daigne donc ta bonte mon ame soustenir,
Et de ton testament vueilles te souvenir,
Foudroye de ton bras cest ennemy furouche,
Mets la force en mon cœur & parole en ma bouche,
Gouverne mon dessain iusques au dernier point,
Donne moy ton conseil ne m'abandonne point,
A fin que ta maison demeure sainte & pure,
Et que tu sois loué de toute creature.

Apres qu'elle eust cessé de crier au Seigneur,
Entremenant de pleurs sa piteuse clamour,
Elle se reléua dont elle estoit gisante,
Faisant venir Abra sa fidelle seruante:
Luy commandant d'aller dedans ses cabinets,
Cercher ses vêtemens & riches affixes,
Que elle sculoit porter ayant que la mort siere,
Rayit a son espous la plaisante lumiere,
De ses deux belles mains se despouilla subit,
La hayre qu'elle auoit & tout le triste habit,
De son funebre dueil parement de vesuage,
Decouvrant la beaute de son rare visage,
Elle lava son corps & l'oignit doucement,
Et ses cheveux dorez agencez proprement,
Mettant dessus son chef une belle couronne,
Qui son front glorieux richement enuironne.

*Accoustant ses cheueux tords & regredillez,
Les vns sus son beau sein volloient esparpillez,
Les autres annellez sur la gorge pour prece,
Serroyent tout a vn rond la coiffe diafree,
Son col blanc & douillet plus que le laict caillé,
Estoit ceint d'un Carquam de perles esmaille,
D'ou pendoyent des Rubis sur sa gorge juoirine,
Faisant luire des feux en sa blanche poitrine.
Sur son corps gresle & beau vne robbe elle auoit,
Qui a plis ondoyant, insqu'aux pieds arriuoit,
Tissue richement de cent couleurs choisies,
D'or d'hosir precieux & soyes cramoisis,
Où l'on voyoit tire par ouurages divers,
La naissante beaute de ce grand vniuers,
Comme le tout puissant fit de rien toutes choses,
Et la terre poussa les semences encloses,
Le ciel fut esclairé de ses luisans flambeaux,
La mer dedans ses creuz vit enfermer ses eaux,
Ses bras ronds & doylllets anciet pour leur parure,
De cercles de fin or de leur ronde mesure,
Ses doigts blancs & polis estoient aussi parez,
De riche pierrerie & ses pieds decorerz,
De la chausture aussi de sandales dorees,
Et toutes ses beautes estoient aussi parees.*

*A lors le tout puissant qui voynit son dessain,
Luy accroeut sa beaute d'une abondante main,
Car a la regarder ses graces estoient ce intes,
De roses & d'œillets ses leures estoient peintes,
Sa face estoit de lis, & le trait de ses yeux,
Eust perçé la dureté d'un cœur plus furieux,
Tout ce haut appareil de sa belle vesture,
N'auoit affection que ne fut saincte & pure,*

Car tout le fondement n'estoit que la vertu,
Dont elle auoit le cœur saintement renestu,
Ce grand Dieu conducteur des desirs de son ame,
Fauorisoit en tout ceste pudique dame,
Et tous ceux qui voyoient sa divine beauté,
Benissoyent le Seigneur & louoyent sa bonté,
Mais sa delicateſſe & sa belle jeunefſe,
Ne fit pour quelque temps que ſon ieuſne elle laiſſe,
Ains elle veut touſſours ieuſner où qu'elle foit,
Et ſon ſobre repas touſſours elle reçoit,
Et prenant ſon chemin eſtant de Dieu benie,
Avec la ſeule Abra pour toute compagnie,
Trauerſe la cite où ceux qui la voyoient,
Rauis d'eftonnement ſes graces admiroyent,
Or lonant ſa beauté dont toute ame eſt eſprise,
Ils prennent bon eſpoir de ſa haute entreprife,
Drefſant a l'eternel des ſupplicatifs,
Pour la conduire au but de ſes affections,
Ahiſt elle arriuu aux portes de la ville,
Où ceux qui le gardoient, la uyant ſi gentille,
Comme tuis esbaſis & d'un ſomme eſueillez,
De uoir tant de beautez ſunt tous eſmerueillez,
Et la laiſſant paſſer rien ne lui perrent dire,
Sinon tous d'une voix: Dieu te uueille conduire,
Et rendre conſume de ſa grace & fauour,
Sans iamais varier le deſſaing de ton cœur,
Le grand Dieu de Iacob ton ame fortifie,
Et que Hierusalem ſur toy ſe glorifie,
A fin qu'a l'aduenir ton nom ſoit celebré,
D'un eternel honneur entre les ſaints nombre.
Ainsi les assiegez prioyent pour la conduite,
De la belle Judit qui ſans nulle autre ſuitte,

*Sortit de la cité priant incessamment,
Celuy qui la pouuoit conduire seurement.*

*Et quand l'aube du iour desploya sa lumiere,
Deuançant du soleil la course constumiere,
Et le ciel azuré commença peu a peu,
A changer en blancheur le voile de son bleu,
Judit haste ses pas descendant la montée,
Où elle fut bien tost des gardes arrestee,
Luy disant: d'où vien tu, & où va tu si tost,
Cheminant si matin au milieu de nostre ost?
Laquelle respondit: sachez que ie suis fille,
Des Hebrieux desolez ayant quitté ma ville,
A fin de me sauuer, car ie cognois tres-bien,
Que pour vous resister ils n'ont plus de moyen,
Ils vous feront donnez en butin & conquie,
Ie craignois le mal heur qui menassoit leur teste,
Pour ce qu'ils n'ont voulu se ranger en accord,
Dont ils seront punis d'une cruelle mort,
Partant ay ie pense en mon ame crainte,
Encor que ie ne sois qu'une pauure captive,
De m'aller presenter au Prince valeureux,
Pour dire les secrets de ces gens malheureux,
Et luy monstrer le lieu, les moyens & adresses,
Comme il pourra gaigner leurs murs & forteresses,
Sans qu'il faille pourtant exposer aux hazards,
La la vie & le travail de ces braunes soldarts.
Disant tous ces propos ceux qui parloient a elle,
Furent tous esbahis oyans ceste nouvelle,
Et voyant sa beauté, ses graces & douceurs,
Et l'atraict de ses yeux qui desroboit leurs coeurs,
Ils estoient esbahis & confus en eux mesmes,
Admirant ceste Dame, & ses graces extremes,*

*Et luy ont respondu encores tous rauis:
Certes tu as bien fait de prendre c'est aduis,
Eſtignant ta Cite pour garentir ta vie,
Qui ne merite pas d'ētre ſi toſt rauie,
Mais va t'en hardiment ſans craindre ny doubter,
Deuant nosire Seigneur humblement presenter,
Car de ſa maiesté tu ſeras bien receüe,
Et ſi prendra plaisir grandement a ta veüe.*

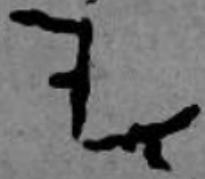
*Ils la meinent alors dedans le pavillon,
Du Prince Olofernes où tout le bataillon,
Des gens-darmes rengez, pour la garde des tentes,
Admiroit de ſes yeux, les clairiez b'uetantes.
Mais apres quelle fut entree la dedans,
Et que le Prince eut veu ſes deux astres ardants,
Il fut tout eſperdu, & ſa cruelle force,
Se fondit comme cire, au feu de ceste amorce,
Son cœur fut garotté, d'une chafne de fer,
Desſa l'aveugle amour, en pouuoit triompher.
Sa debille raſon, auoit quitté la place,
Il n'auoit plus au front, c'eſte premiere audace.
Les Princes aſſitans, & ceux de ſon conseil,
Eſblouys des rayons, de ce plaiſant ſoleil:
Ne ſe pouuoient garder de parler a leur maître,
Qui ſont ce ſu' cruel de ſon ame ſe paiftre,
Disant qui eſt celuy qui mettroit a meſpris,
Le peuple des Hebrieux, bien qu'il ſoit desia pris,
Ayans en leur cité, des femmes ainfî belles,
Nous deuons bataller, & combattre pour elles.*

*Mais la belle Judit pleine de ſing rafſis,
Voyant Holofernes dedans ſa tente aſſis,
Tiffée richement, d'or, d'escarlate, & ſoye,
Couverte des preſens que l'Orient enuoye,*

J F

Elle se prosterna devant sa maiesté,
Tendant les premiers lacs de son humilité.
Mais le Prince vaincu qui auoit ia son ame,
Dedans le chaste sain de ceste belle Dame,
Ne peut pas endurer de la voir a baïsser,
Ains par ses courtisans il la fit redresser,
Et la voyant de bout au devant de sa face,
Pleine de maiesté, & merueilleuse grace,
Regardant a souhait son visage benin,
Il humoit par les yeux cest amoureux venin,
Changeant en douce amour sa cruauté farouche,
Du profond de son cœur il fit parler la bouche:
Escoute s'il te plaît femme dont la beauté,
Ne receura de nous force ny cruauté,
N'ayes aucune peur renforce ton courage,
Car ie n'ay iamais fait desplaisir ny dommize,
A ceux qui ont seruy l'abuchodonozor,
Cerchant ma douce paix, & n'eusse point encor,
Enuironné les murs de ton peuple reueche,
Et n'eusse point iecté coup de dard ny de flesche,
S'ils n'eussent contemiez mes forces & vertus,
Car ie prens a mercy les bumbles abbatus,
Raconte s'il te plaît quelle cause ta meue,
De laisser tes parens dont si chere est la veue,
Te sauuant parmy nous plustost qu'en autre part,
Où nous auons ce bien de voir ton beau regard.

Judit lui respondit d'une face constante:
Reçois tous les propos de ton humble servante,
S'il te plaist m'escouter & prendre mon conseil,
Tu seras iouyssant du butin nompareil.
Car le Dieu tout puissant qui tout fait & dispense,
Fera par ton moyen quelque admirable chose.



*Je cognois que ce Roy est leue hautement,
Ce Roy de l'uniuers regne parfaictement,
Et que la maiesté de sa riche couronne,
Et sa rare vertu se voit en ta personne,
Pour corriger tous ceux qui n'obeissent pas,
Comme la raison veut au pouvoir de son bras,
Et ne cognoissent pas leur ignorance folle,
Quand ils vont mesprisant ta Royalle parole,
Voyant que les mortels les villes & citez,
Et tout ce qui se voit des pais habitez,
Ne sont pas seulement a ton obeissance,
Par l'effort valeureux de ta haute puissance:
Mais les bestes des champs plaines de cruante,
Luy vont obeissant par ton auctorite.
Tous les peuples loingtains & nations du monde,
Admirent ta valeur & sagesse profonde,
Et to nom en tous lieux clair d'honneur se fait voir:
Car tout cest uniuers a senty ton pouvoir,
Et l'on n'ignore pas la trop superbe audace,
Qui Achior a monstré au devant de ta face,
Ny l'execution de ton commandement,
Pour avoir devant toy parle trop follement,
Mais ce que les Hebreux plus grandement moleste,
C'est qu'ils voyent a l'œil tout clair & manifeste,
Le Seigneur irrité desployant son courroux,
A iuste occasion sur les pechez de tous,
Lequel leur a mandé par les sages Prophetes,
Qu'ils scroyent delaissé aux horribles desfaictes,
Dont pour ce grand effroy il's sont si esgarez,
Qu'il's ont perdu les sens demy desesperez,
Estant desja vaincus de crainte pallissante,
N'attendant que le trait de la mort rauissante,*

Et l'enragee faim les à tant assaillis,
Qu'ils sont a demy morts ayans les coeurs faillis.
Ainsi facilement tu auras la victoire,
Puis qu'ils n'ont ores rien a manger ny a boire,
Ayant delibéré de tuer leur troupeaux,
Et s'abreuvier de sang au lieu de fresches eaux,
Estant si aveuglez en leurs forces estaintes,
Qu'ils veulent engager toutes les choses saintes
Que Dieu a commandé garder si cherement,
Sans les bailler jamais pour huille ne froment,
Et pour ces grands pechez il est chose asseuree,
Qu'ils seront devant toy de bien courte daree.

Et moy qui preuoyois l'orage fuisseux,
A fin de me sauver m'esloigne de leurs yeux,
Et pour t'en aduertir Dieu ma icy conduite:
Car encor que ie sois en desolee fizte,
I'adore Monseigneur voire estant prez de toy,
Voulant a tout jamais garder sa sainte loy,
Et si tu me permets bien loin du corps de garde,
Soit a soleil leuant, ou soit a heure tarde,
Que paille prier Dieu sans nul empeschement:
Je te diray le iour que ton fort regiment,
Abbatra les remparts & murs Israelites,
Sans perdre vn seul soldat de tes troupes eslites,
Car ie te meneray comme maistre & Seigneur,
Dedans Hierusalem ayant soubs ta grandeur,
Tout le monde vaincu comme brebis errantes,
N'ayant point de pasteur par les deserts beallantes.
Tu seras triomphant & tout t'obeyra,
Et jamais contre toy vn chien n'abayera,
Car le Dieu de Iacob qui a toute puissance,
M'a reuele le fait par sa grand prouidence.

Estant pour leurs pechez grandement courroucé,
Et si veut que par moy cecy soit annoncé,
Ceste harangue estant avec grace conduite,
Infiniemment agree au Prince & a sa suite,
Disant: qui vit iamais en tout cest Vnuers,
Tant d'attraitz dansvn corps, & tāt d'appas diuers?
Ie croy qu'il ny à point de telle femme au monde,
Si plaine de beaute, de grace, & de faconde.

Le Visroy tout esmeu de son sage parler,
Monstroit l'affection, qu'il ne pouuoit celer,
Disant en soupirant, le Seigneur qui t'envoie,
Certes à tresbien faict, de te monstres la voie,
A fin de te sauuer, & nous donner espoir,
De mettre les Hebrieux dessous nostre pouvoir:
Partant iē te prometz ma parole royalle,
Qui est en tous endroicts estimée loyalle,
Que si ton Dieu nous faict, triomphas & vainqueurs,
Que ie l'estimeray le Seigneur des Seigneurs,
Et si sera mon Dieu, n'ayant iamais enuie,
Seruir autre que luy, tant que i'auray la vie,
Et pour te guerdonner de tes ennuis passés,
Tes penibles travaux seront recompensés,
Tu seras a la nuict de chacun adorée,
Dans le palais du Roy hautement honoree.

Adonc il commanda que l'on la fit loger,
Où estoient ses thresors luy donnant a manger,
De ce qu'on aprestoit pour sa royalle table,
Seruie largement de metz plus delectable,
Mais elle s'excusa, disant: ie ne veux pas,
Pour crainte d'offencer, goustier de ce repas,
Mais i'ay avecques moy, des viandes aportées,
Qui d'ordinaire sont pour mon viure aprestées.

Mais dit Olofernes quand ta viande c' ton pain,
Sera tout achetue, lors tu mourras de faim.
Non dit elle soudain, ton ame soit vivante,
O redoubte Seigneur, car ton humble servante,
Ne despendra iamais ce qu'elle a apporté,
Que le vouloir de Dieu ne soit executé.

Adont ses courtisans doucement la menerent,
Dedans le pavillon, où logis luy donnerent,
Mais elle les pria qu'on luy permit sortir,
Ainsi qu'elle voudroit arrester ou partir,
A fin de supplier la puissance diuine,
D'accabler les Hebreux, d'une prompte ruyne.
Le Prince commanda, qu'ainsi qu'il luy plairoit,
Elle pourroit sortir, où bien elle entreroit,
Pour adorer son Dieu, le long de trois iournees,
Attendant le succez des choses ordonnees.

Durant l'obscure nuit, qui charme les soucis,
Et rend tous les trauaux en dormant adoucis,
Fudit sans auoir peur des tenebres obscures,
Ny du camp ennemy, estincellant d'armures,
S'en alloit prier Dieu, en ce silence noir,
Car elle auoit en luy, le but de son espoir,
Allant toutes les nuicts, au val de Bethulie,
Où tenuoient dans son coeur, elle pleure & souspire,
Y trouuant d'un ruisseau, le beau cours argentin,
Qui fait rouler ses eaux d'un repli serpentin,
Où elle se lauoit, & sortant toute nette,
Faisoit au tout puissant sa tres humble requeste.
Montant de ce valon, elle prioit tousiours,
Demandant au Seigneur, le desire secours,
Le priant luy donner telle force & puissance,
Que son peuple par elle eust bien tost deliurance,

Puis elle s'enfermoit au tabernacle à part,
Estant en oraison iusques au soir bien tard,
Où la seruante Abra qui de sa dame à cure,
Luy donnoit son repas, & sobre nourriture.

Aduint heureusement que le quatriesme iour,
Estant Olofernes tout enflammé d'amour,
Fit dresser un banquet entre ses domestiques,
Serui royallement en façons magnifiques,
Et pour evaporer la flamme de son cœur,
Il fit venir a soy l'age son serviteur,
Son unique plus cher, secrétaire fidelle,
Luy faisant les discours de son amour nouvelle:
Va dit-il mon amy, va tressuer ce bel oïl,
Va voir le beau maintien, & gracieux accueil,
De la belle Iudit pour laquelle sans cesse,
Mon cœur est tenaillé d'amoureuse detresse,
Dy luy ie te supply que pour la trop priser,
Et l'aymer cherement ie ne puis reposer,
Et qu'en autre amitié cy devant esprouvée,
Helas! une passion telle encor' n'ay trouuée,
C'estoit pour mon plaisir que ie faisois l'amour,
Mais ores dans ce feu icel brusle nuit & iour,
Je suis le prisonnier de ma belle captive,
C'est elle qui de sens, & de raison me priue.

Tout le monde asssemblé n'eust forcé ma vertu,
Mais un traitt de ses yeux à mon cœur abbatu,
Mais quoy? ie suis bien sot de jettter tant de larmes,
Et mettre à nonchaloir l'exercice des armes,
Pour un bien desiré qu'iest à mon pouvoir,
Et le tenant si prez de languir pour l'auoir.
Mais las! sa grand beauté source de ma complainte
Que je veux adorer comme une chose sainte,

Merite

Merite plus encor qu'on souffre pour l'aymer,
L'en ne pourroit assez ses graces estimer,
Je ne puis plus parler, va recouurer ma vie,
Des yuoirines mains de ma douce ennemie,
De venir au banquet prie la de ma part,
Sans demeurer tousiours retiree à l'escart.
Car i'ay de sa beaute l'ame si transpercee,
Qu'elle est mon seul soucy, & ma seule pensee,
Estant chose à blasmer à tout parfaict amant,
S'il ne faict apparoir ce qu'il souffre en aymant.

Vage qui cognoissoit le vouloir de son maistre,
S'en va treuver Iudit, pour luy faire apparoistre,
La folle affection de ce malheureux Roy
Esclaué dans les ceps de l'amoureuse loy.
Disant: ie te supply, ô Dame gracieuse,
De resouir ton cœur, & n'estre soucieuse,
Cella n'est pas seant à tes jeunes beantes,
De demeurer seulette aux lieux plus escartez,
Le Roy de qui tu es heureusement captivee,
M'envoye deuers toy, te prier au conuiue,
Où il t'honorera à fin q'z a l'auenir,
De sa grand majesté te puissé sauuenir,
Beuant avecque luy, le vin de ta liesse,
Chassant ores bien loing tout amere tristesse,
Car tu as aujourd'huy acquis ce grand pouvoir,
Que tu as mon Seigneur, subiect à ton vouloir.

Ainsi le Seruiteur accort à son message,
Persuadoit Iudit, avec vn doux langage,
Quand elle luy respond d'un visage riant,
A son riche parler la grace mariant,
Disant: qui suis-ie moy, pour vouloir contredire,
A ce Prince vainqueur que tout le monde admire,

Son esclauie ie suis tout ce qu'il luy plairra,
A ses commandemens mon ame obira.

Comme les iours d'este quand la pluye est passee,
Qui estoit de long temps dans le ciel amassee,
Les rayons va leuant, le soleil radieux,
Et monstre ses clairez qui decorent les cieux,
Decouvrant vn bel arc, de cent couleurs diuerses,
De iaune, rouge, vert, incarnates, & perses:
Ainsi voulut Judit, pour orner sa beaute,
Se parer des habitz qu'elle auoit apportez,
Et parmy ses couleurs, elle estoit plus luisante,
Que la belle Vesper, les astres conduisante,
S'en allant presenter a son fier ennemy,
Qui de son chaste coeur desiroit estre amy.

Lors l'esclat de ses yeux decocha tant de fleches,
Tant de brandons ardans, & cruelles flambeches,
Que le Prince vaincu pensa presque p'smer,
Sentant ce feu couvert dans son coeur allumer:
Car plus il la voioit, plus il la trouuoit belle,
Luy remarquant tousiours quelque grace nouuelle,
Et pour paistre ses yeux en ses trompeurs apas,
Il la veut prez de luy, assise a son repas,
Luy disant: ie te pri ne sois point estrangere,
Mais demeure avec nous, pour faire bonne chere,
Car tu te peux vanter d'auoir ceste faueur,
De trouuer a jamais grace dedans mon coeur.

La vcsue qui cognoist son entreprise sainte,
Se batir a souhait luy respondit sans crainte:
Stre treshumblement ie te veux obeir,
Je me puis a bon droit a ce iour resiouir,
Receuant tant d'honneur & grace numpareille,
Qui comblient mes espris d'une douce merucille,

*Ayant de ta faveur, & royalle bonté,
Receu plus de bien-faictz, que ie n'aymerité.*

*Et prenant sobrement de ses viandes communes,
Voyant devant ses yeux, des choses importunes,
Mille dereglemens, & dissolutions,
Elle dressoit à Dieu ses supplications,
Esperant attraper ce Prince detestable,
Qui beuoit à souhait au plus haut de sa table,
Invitant ses amis avec la coupe d'or,
De boire au nom du Roy Nabuchodonozor,
D'enfler leur estomach, & mettre en euidence,
Leur gourmant appetit plain de toute insolence.
Il estoit le premier qui monstroit le chemin,
D'avaler a longs traictz, les plains hanaps de vin,
Les platz d'or burinez, chargez de toute viande,
Prouoquant l'appetit de la bouche friande,
Par le maistre d'hostel estoient souuent changez,
Les vites eschanssons n'efloient pas soulagerz,
L'un portoit du Nectar, les pesantes hydries,
L'autre les entremetis, sallez d'espiceries,
L'on fait à qui mieux mieux, à sucçer la liqueur,
Qui ote la raison, & assoupit le cœur.
Tandis le general sans que la soif luy passe,
Espuise bien souuent le ventre de sa tasse,
Son debille cerueau se trouble peu a peu,
Ayant désia le mal de ceux qui ont trop beu,
Car le plaisir qu'il a de voir sa chere amie,
Faict qu'il boit plus ce soir qu'il ne beut de sa vie.
Lors la profonde nuit, & le somme oublieux,
Qui assoupit nos corps dans le lict otieux,
Passoit sans y penser, en ces larges delices,
Qui ouurent aux humains, la porte de tous vices,*

*Continuant les metz de diuers appareil,
Jusque a ce que leurs yeux se fermoient de sommeil.*

*Quand ils furent leuez du souper magnifique,
Ils n'ont aucun soucy, d'escouter la musique,
Ny les accordz diuers de mille & mille tons,
Chacun cerchant son lict se retire a tatons,
Gaignant hastiuement la delicate couche,
Sans se souuenir plus, de la guerre farouche,
Et le Prince endormy dedans son lict fut mis,
Pour reposer son vin aussi tous ses amis,
Et tous ses seruiteurs estans de mesme sorte,
S'en vont incontinent sans point fermer la porte,
Tant ils estoient hastifs a chercher leur repos,
Ne sachant si les huys estoient ouuers ou clos.*

*Mais tandis que chacun auoit l'ame plongee,
Au profond du sommeil, au repos engagee,
Iudit ne dormoit pas, à Dieu son cœur veilloit,
Estant au Pavillon où le Roy sommeilloit,
Et voyant du repos la nocturne sience,
Et la commodite de sa longue esperance,
Elle enuoya dehors, Abra faire le guet,
Tandis que son dessain elle met en effait.*

*Lors elle s'aprocha de la couche paree,
Qui soustenoit ce corps plain d'une ame enuyree,
Voyant deuant ses yeux, l'ennemy capital,
Qui aux ensans de Dieu auoit tant faict de mal:
Son ame tressaillit, & ses larmes rouillantes,
Enuoyant deuant Dieu ses prieres bruslantes,
Avec mille sanglotz en silence disant:
O pere liberal qui va favorisant,
Les dessains & les vœux, de tous ceux qui te prient
Punissant iustement les ingratz qui t'oublient,*

Donte icy la fierte du tyran orgueilleux,
Et sauue mon honneur du danger perilleux,
C'est ore à ce besoyn que l'implore ta grace,
Desploie tes faveurs, & me donne l'audace
De faire par mes mains ce triomphe nouueau,
Qui ne sera iamais enclos dans le tombeau,
Fortifie mon bras, & regarde à cest heure,
De ton oeil gracieux ta pauure creature,
Voy ta Hierusalem ta fidelle cite,
Deliure la Seigneur de sa captiuité,
A fin que ton conseil lequel l'ay voulu croire,
Fauorise ceux là qui desirent ta gloire,
Je suis icy venue ayant espoir en toy,
Ne me frustre Seigneur au loier de ma foy.

Ayant ainsi prié toute en larmes trampee,
Elle approche du lict, & va tirant l'espee,
Qui pandoit au cheuet du tyran ennemy,
Qu'un aggraué sommeil retenoit endormy,
Et l'ayant en sa main d'une constance pie,
Elle prent les cheueux de la teste assoupie,
Criant à Dieu treshaut, ie te pry ceste fois,
Exauce les soupirs de ma doulante voix,
Puis assenant son coup de la lame pointue,
Ayant frappé deux fois le tyran elle tuë,
Tranchant avec le fer tous les conduits vitaux,
Qui de sang bouillonnant ouurirent les canaux.
Il change son sommeil en la nuit éternelle,
Vomissant le venin de son ame cruelle,
Qui s'en va recevoir le loyer de son mal,
Au gouffre tenebreux du manoir infernal.
Voila ce Roy vainqueur tant heureux a la guerre,
Qui de son seul regard faisoit trembler la terre,

Celuy qui auoit faict tant de cruels effors,
Nageant dessus son sang, n'a que le tronc du corps,
Judit tenant le chef tout sanguin & farouche,
L'enveloppe à l'infant d'un rideau de la couche:
Roullant ce corps hideux, comme un pesant touneau,
Qui de rouge liqueur faict un large ruisseau.
Elle donne l'honneur le trophée & la gloire
Au grand Dieu d'Israel auteur de sa victoire,
Sortant du pavillon chargee de butin,
Du chef d'Oloernes, chef jadis si mutin,
Voulant tost desloger, appelle sa servante,
Luy baillant a garder la despouille sanguinante,
L'ayant envelloppe au rideau precieux,
Du lit où reposoit ce Roy delicieux,
Et sortant toutes deux, comme elle souloit faire,
Fermant doucement l'huys de l'occis aduersaire,
Trauersant tout le camp qui dort en seureté,
Gaignant bastiuement les murs de la cité,
Lors elle dit de loing aux gardes des murailles,
Ouurez bastiuement: car le Dieu des batailles,
A faict a ce iour d'huys vertu en Israel,
Nous ostant du pouvoir de l'ennemy cruel.

Mais quand les citoyens oyrent ses parolles,
Leurs coeurs tressaillent d'aise en leurs poitrines molles.
Huchans les anciens qui n'auoient plus d'espoir,
Du retour de Iudit, qu'ils ne pensoient plus voir.
Ils s'assemblient trestous avec grands luminaires,
De flambeaux allumez, qui rendent les nuictz claires,
S'en courrent vers Iudit, que chacun desiroit,
De revoir & d'oir ce qu'elle leur diroit,
Lors elle commanda que chacun fit silence,
Adressant son parler à toute l'assistance,

Dit louez ce grand Dieu, qui tient pour ses amis,
Ceux qui en sa bonte leur esperance ont mis,
Il s'est bien souuenu de sa misericorde,
Romptant de l'oiseleur les filetz & la corde,
Lors qui pensoit desia nous tenir en ses retz,
Mais lors le tout puissant nous en a deliurez,
S'estant seruy de moy, sa tres humble seruante,
Pour donner le repos de la paix abondante.

Louez donc ce grand Dieu, lequel en ceste nuit.
A occis par ma main, le Roy dedans son lit,
Voicy, dit-elle lors tirant l'horrible teste,
Du rideau desployé, voicy nostre conquête,
Voicy le pauillon, où il estoit couché,
Où le glaive de Dieu, la justement touché,
Ce puissant Coronnel, ceste guerriere flamme,
Pert la vie & l'honneur, par les mains d'une femme,
L'Ange m'a deffendu, en allant & venant,
Contre tous ennemis mon ame gouvernant,
Avec ma nation, le Seigneur m'a remise,
Pour le remercier de mon humble entreprise,
Chantant son lor sacré, puis qu'il daigne changer,
En ioyeuse assurance, un si triste danger,
Vous tous confessez donc, sa bonté paternelle,
Et sa misericorde, & douceur éternelle,
Ne soyez point ingratz, oublians sa pitié,
Mais vous entretenez en sa sainte amitié.

Tout le peuple assamble, qui entent la merueille,
Benit du tout puissant, la gloire nompareille,
Le prudent Ozias, s'escrie hautement,
Fille tu as receu la grace abondamment,
En sa sainte vertu tu es vrayement beniste,

Ayant vaincu par toy le chef de l'exercice,
Bénit soit le haut Dieu, qui à cree de rien
Tout ce qui est compris en ce val terrien,
Il a mis ton cœur de force n'importeille,
Pour montrer aux humains ceste rare merveille.
Tes louanges seront escriptes desormais,
Et la grace de Dieu qui demeure à jamais,
C'est ce saint mouvement qui t'a si bien poussée,
Mettant ce feu diuin en ta chaste pensee,
Qui pour nous garentir du gouffre de noz maux,
Ne nous as espargé ta vie & tes trauaux.

Heureux fut ton conseil, heureux est ton vefuage,
Heureuse la beaute de ton plaisir visage,
Et nous encore heureux en nostre nation,
Qui sommes honorez de ta perfection,
Achior fut mandé qu'il vienne recognoistre,
Comme Dieu tout puissant fait sa grace apparoistre.

Quand il fut arriue, estonné de ce bruit,
D'un gracieux parler la vefue luy a dit:
Le Dieu triomphateur plain de force admirable,
Dont tu es le témoin fidelle & véritable,
A trenché ceste nuit le chef des mescrancs,
Voy son visage horrible, & ses cheueux sanglans,
C'est ce fier contempteur de la gloire divine,
Qui pensoit subiuguer ceste ronde machine,
Il t'auoit condamné à mourir parmy nous,
Mais or tu es sauué du feu de son courroux,
Ce pauvre prisonnier esfuony de crainte,
Doutoit si cestoit chose ou véritable ou fainte,
De voir devant ses yeux un si estrange fait,
Le chef d'un tel guerrier qu'une femme a dessait,

Il n'a

Il n'a langue ny voix pour assez randre graces,
A Dieu qui la sauue des cruelles menasses,
Il prend la saincte loy, & circoncis sa chair,
Estant receu de tous comme frere trescher.

Lors la chaste Iudit, qui n'oublioit encore,
Le triomphe assure, voyant venir l'aurore,
Leur dit, ô mes amis soyez tous assenez,
D'estre ce iour heuruex des dange's retirez,
Oubliez la terreur de la crainte feruille,
Allez pendre ce chef sur le mur de la ville,
Et quand le clair Soleil aura dore les cieux,
Voulant recommander son tour spacieux,
Chacun prenne son arc, son espee, & sa lance,
Comme pour batailler rengez en ordonnance,
Feignant d'aller trouuer ces Payens orgueilleux,
Reueillant leurs esprits du repos sommeilleux,
Sans toutesfois quitter le pied de la muraille,
Jusques à ce que verrez fuyr ceste canaille.

Le iour estant venu le corps de garde oyans,
Les cliquetans barnois, & les eris effroyans,
Criant en c'est effroy, alarme, alarme vite,
Troublant tout à l'instant le payen exercite,
L'un à demy dormant, qui roufloit à l'ennuers,
Prenant son corselet, l'attache de transers,
L'autre cerche son arc, prenant pour sa cuirasse,
Celle de son voisins qui à perdu sa Masse,
Son brassal, son escu, demeurant en pourpoint.
Les autres plus accordz se pensent mettre en point.
Montant sur leurs cheuaux, n'ayant scelle ny bride,
Et vont courant la part que la fureur les guide,
Le camp tout esueille enuoye ses clamours,
Dedans les pavillons des Princes & Seigneurs,

*Qui se mocquent du bruit de la folle merueille,
Attendant qu'a propos, Olofernes s'esueille,
Caron n'osoit iamais à l'huis Royal heurter,
Tant ce cruel tyran ce fairoit respecter.*

*Mais oyant le grand bruit qui tousiours se renforce,
Vage tousiours criant, disant : il est bien force
D'esueiller le Seigneur voyant que les souris,
Sortant de leur cachot, contrefont les hardis.*

*Vage tout à l'instant, va frapper à la porte,
Vne, deux, & trois fois, en fin d'une main forte,
Il redouble ses coups, faisant sauter le gond,
Estant tout esbahy de ce sommeil profond.*

*Mais quand il fut entré dedans le tabernacle,
Voyant devant ses yeux, l'effroyable spectacle,
Le tronq du corps meurtry, ayant perdu le chef,
Il ne peut exprimer ce doloreux meschef.*

*Lors il rompt ses habits, esgratignant sa face,
Laschät tant de sanglotz, qu'il semble qu'il trespassse,
Arrachant ses cheveux, cryant d'un grand effroy,
Qu'il veut ores mourir ayant perdu son Roy.*

*Il entre tout soudain, à la prochaine tente,
Où il pensoit trouuer, la vefue triomphante,
Mais ne la trouuant point, il sort tout enrage,
Publier la douleur dont son cœur est chargé.*

*O desastre, ô malheur, une femme cruelle,
Une esclave Iudit, remplie de cautelle,
A tué mon Seigneur, dompteur de l'Uniuers,
Il est dedans son liet, gisant tout à l'enuers.
Mouillé dedans son sang, n'ayant teste ny vie.
Par la main d'une femme honteusement rauie.*

*Monarque Assirien, tu as ores perdu,
Le Prince qui avoit ton sceptre defendu,*

Qui guidant vn armee, ou sur terre ou naualle,
Fit redouter tousiours ta couronne Royalle,
Helas! pourroi-je bien suruiure apres mon Roy,
Voyant apres sa mort son peuple en desarroy?
L'on n'entend par le cap, que cris, sanglotz, & larmes
Le courage à failly aux plus hardis gendarmes,
Ceste nouvelle peur ioincte aux effrais premiers,
Fit perdre tout le cœur à ses braues guerriers,
Quittant en vn moment escus, lances, & piques,
Corseletz, morions, Cymeterres antiques,
Et prenant effrayez la fuite de ce pas,
Pour eschapper la mort qui talonnoit leur pas.

Les assiegez vainqueurs espris d'extreme joie,
D'un courage indompte descendant par la voie,
Avec le fer vainqueur, truant & meurtrissant,
Ceux qui au paravant les alloient menassant,
Leurs traitz sont decochez aux espadilles fuiardes,
Ou le fer outrageux se fiche iusques aux gardes,
Ils vont s'entre poussant, & vont suyant si fort,
Que l'alayne leur fait trebuchant à la mort.

Tout ainsi que l'on voit ez plus hantes montaignes
Vn loup bien affamé courant par les campaines,
Esgorgeant les troupeaux des griffes & des dents,
Tuant tout ce qu'il voit devant ses yeux ardents,
Sans qu'en puisse opposer deffence qui empesche,
Où puisse retarder sa sanglante despeche,
Les uns pour eschapper la fureur de l'estoc,
Rampant des piedz & mains, vont escheller un roc,
Puis s'eslancent soudain de ses plus hautes cimmes,
Cerchans leur sepulture aux profondes abismes.
Les autres receuant le glaive dans leurs flancs,
Tombent emmy le champ en pourpre de leur sang,

*Mais si quelque fuyard se sauue de vitesse,
Eschappant pour ce coup la fureur de la presse,
Il n'a meilleur marche rencontrant les soldatz,
Qui tenoient le chemin ferme de toutes partz,
Heureux est celuy-là, qui sans que l'on le suue,
Porte de ce malheur la nouvelle à Niniue.*

*Adonc dedans leur ville assemblez les Hebrieux,
Et leurs circonvoisins, sortent tous glorieux,
A fin de contempler la diuine vengeance,
Que Dieu faisoit sentir, à ceste fiere engeance :
Car le camp est ionché de piedz teste & bras.
De corps qui penteloit aux abois du trespass,
D'autres tous decbirez dont les playes ouvertes.
De leur sang bouillonnat taignent les herbes vertes
Car de ce dur conflit le triomphe fut tel,
Qu'il appartenloit seul au Seigneur immortel.
Le butin infiny les despouilles des tentes,
Les monceaux pretieux des choses excellentes,
Ne se pourroit nombrer non plus que les troupeaux,
Des cheuaux, & brebis genisses & toreaux,
Chariotz diapres, riche tapisserie,
Coupes, & vases d'or garnis de pierverie,
Tellement qu'en ce iour du grand jusque au petit,
D'un si riche butin chacun se resiouit
Dans le Camp ennemy ce pendant que l'on fouille,
Des riches pavillons la superbe despouille.
On rencontre le corps du Roy decapité,
Qui difforme & sanguin fut à l'instant iette.
Dedans quelque voyrie & sale & separée,
A fin que les courbeaux en facent leur curee,
Voyla c'il qui pensoit esleuer jusque aux cieux,
Le bruit de son honneur d'un rol audacieux,*

*Le conflitacheue la victoire accomplie,
Le peuple triomphant retourne en Bethulie,
Où le bon Ioachin le grand Prestre de Dieu,
Et tous les Sacerdos de l'humble peuple Hebrieu,
S'estoient ia assemblez a fin de recognoistre
Les diuines faueurs & bien-faits de leur maistre,
Desirant veoir Judich qui a leur grand besoin,
Pour le vouloir de Dicu vainquit le glaive au poing,
Le bruit esioit si grand parmy la troupe espesse,
Et les cris redoublez de ioyeuse allegresse,
Que du peuple assemb'e la louange & la voix,
Faisoit naistre vn Echo dedans le prochain bois,*

F I N.

DISCOVR S SVR LA PASSION
DE NOSTRE SAVVEVR
Iesus-Christ.

*O Sauveur Iesus-Christ Redempteur de mon ame,
Purifie mon cœur par ta diuine flamme,
Et y graues dedans tes ameres douleurs,
Tes espines, tes cloux, tes larmes & tes pleurs,
Car ie veux celebtrer sur l'appuy de ta grace,
Ta mort & passion qui nos pechez efface.
Or commence humblement mon ame a discourir,
Ce qu'endura ton Dieu voulant pour toy mourir,
Et va dans le iardin de ses beaultez rauie,
Lors tu contempleras le Sauveur de ta vie,
A deux genoux fleschis pleurant amerement,
A fin de t'enseigner qu'en tout eunement,
Et toute affliction de ceste vie feinte,
Tu payes ton recours a la priere sainte.*

G 3

*C'est le phare assuré qui guide nostre cœur,
Et le rend de ces flots heureusement vainqueur.*

*Ainsi le fils de Dieu ayant l'ame remplie,
D'amertume & de dueil Dieu son pere supplie,
L'appellant par son nom piteusement trois fois,
Sans qu'il ayt fait semblant s'adoucir a sa voix,
Dont parmy la rigueur de ses cruelles peines,
Le sang a ruissellé de ses sacrees veines,
Conlant parmy les caux & ameres sueurs,
Pour nous montrer l'effort de ses griesues douleurs.*

*O mon doux Redempteur ô ma vie assurée,
Pourquoj crains tu la mort par toy tant desiree,
Les martyrs glorieux se contentoient d'auoir,
Un peu de ta fauer à fin de recevoir,
Courageux le tourment & toy nostre cſperance,
Qui enrichis les tiens de ta saincte abondance,
Tu crains la fiche mort auant que l'encourir,
Et l'apprehension te fait presque mourir.*

*Je scay bien Monſeigneur que ceste crainte tienne,
Ne procede de toy car elle est toute mienne,
Tout ainsi que le cœur & magnanimité,
Ne venoit des Martirs ny de leur saincteté,
Ains du riche tresor de tes sainctes largesses,
Qui a fait surmonter leurs mortelles destresses:
Ainsi benoit Sauveur tu auois les pechez,
De tout le genre humain a ta chair attachez,
Et voyant clairement la sourde ingratitudo,
De ceux que tu voulois tirer de feruitude,
Et le peu de soucy de recognoître helas,
Tes tresors & biensfaits casez de ton treshas,
Cestoient de durs estoocs a ton ame dolente,
Qui ont fait decouler ceste douleur sanguine.*

H combien de douleurs, d'angoisses & trauaux,
Enduroit le Seigneur pour effacer nos maux.

Mon ame esleue toy voy son sacre visage,
Qui chaffe de ton cœur tout tenebreux nuage,
Contemple la clairte & lumiere des cieux,
Qui donne au clair soleil son lustre gracieux,
Ces beaux yeux amoureux & sa face admirree,
Estre pour nos pechez toute deffiguree,
Et le sang ruisseuant sur les herbes & fleurs,
Abondamment meslé du crystal de ces pleurs.

Quel sentiment as tu ô mon ame assoupie,
Voyant mourir ton Dieu lumiere de ta vie,
Car si en cest endroit tu n'as compassion,
De l'extreme douleur de son affliction:
Si luy suant le sang pour lauer ton offence,
Tu n'espans de tes yeux larmes en abondance,
Je pense que ton cœur est plus dur que le fer,
Et qu'on pourroit plustost un glaçon eschauffer,
Et si faute d'amour garde que tu ne pleures,
Pleure tes grands pechez & griefues forfaictures,
Qui menent cest aigneau si humble que tu vois,
Pour se veoir immoler sur l'arbre de la croix.
Ce ne sont les bourreaux qui le fouettent & blessent,
Ny les cruels soldats qui sa robbe despessent,
Ny ceux qui le roseau luy mettent en la main,
Ny le couronnement d'espines inhumain,
Ce ne sont ny les cloux, ny la lance cruelle,
Qui font couler son sang ains ta faute mortelle,
Ce sont les aiguillons & ce fardeau pesant,
Qui luy fait distiller ce beau sang innocent.

Las pour nous acquiter que cherement tu payes
Nos debtes de ton or puisé dedans tes playes,

*La ie prens ma rançon, & avec ta sœur,
Je me nourris du pain de celeste douceur,
Considerons apres d'une part la tristesse,
Et sanglots du Sauveur, d'autre part la foiblesse
Des Apostres dormans, & par terre couchez,
Et nous y trouuerons des misteres cachez.*

*Car ny le froid serain de la nuit sombre & noire,
N'a de ces endormies desille la paupiere,
Ni la dureté du liet n'empeschoit leur sommeil,
Pour penser à leur maistre, & son dueil nompareil.*

*Ainsi pourrons nous voir les hommes de ce monde,
Dormans, & paresseux parmy la nuit profonde,
Sans nul soing ny soucy de leur perfection,
Ne pensant à rien moins qu'à leur Redemption,
Mais ce Dieu tout clément, & pere de prudence,
Qui nous voit endormis sans soing ny diligence,
Veille, prie, & traualle à nostre aduancement,
Et d'apprehension il sue abondamment,
En ceste triste nuit pour l'amere tristesse,
Qui affligeoit son cœur d'une mortelle angoisse,
Prions donc avec lui, veillons en oraison,
A fin de surmonter toute tentation.*

*Ayant le fils de Dieu son oraison finie,
Suruint le traistre amy avec sa compagnie,
Apres auoir vendu le sang de son Seigneur,
A ces laches Iuifs plains de rage & fureur.
Il renonce soudain à la charge honnable,
De son Apostolat ce traistre abominable,
Des bandes de Sathan s'estant fait conducteur,
Courrant sa trahison d'un feint baiser d'honneur.
Il s'approche premier baise la sainte face,
Qui pouuoit d'un clin d'œil abîmer son audace,*

Quelle temerité, quel cœur plain de poisons,
De baisser son Seigneur par si grand' trahison.
Ha bouche de Iudas, ô cloaque puante,
Oses tu bien baisser la majesté puissante?
Du Seigneur des Seigneurs, lequel tu saluras,
D'un mot empoisonné, & puis le liureras,
A des cruels marchans qui se meurent d'envie,
De respandre son sang, & luy oster la vie?

Il la doncques vendu, mais avec quel argent,
A il este payé du sang de l'innocent?
Et de ce sang si cher que mon ame lamente,
La vilité du pris la trahison augmente.
Voyant donc ces cruels, celuy qui voit si clair,
Il dressé ses beaux yeux, & comme un coup d'esclair,
La sainte majesté d'effroy, leur ame perçé,
Et les faict de leur haut, tomber à la renuerse.
Puis estant releuez, par son commandement,
Il leur à trop humain demande doucement:
Vous estes donc sortis avec armes me prendre,
Comme apres un voleur, pour prisonnier me rendre,
Et tandis que i estois enseignant avec vous,
Vous n'avez point monstre vostre cruel courroux,
Mais c'est ores la nuit, que vostre heure est venue,
Et la clarté du ciel obscure est devenue,
Les tenebres ont lieu, & leur obscurité,
Offusque du haut ciel la diuine clarté.

O quel plus grand effroy peut glacer nos entrailles,
Que de voir le Seigneur, le grand Dieu des batailles,
Se soubmettre au pouvoir des meschats garnimentz,
Et souffrir par leurs mains, tant de diuers tourmentz:
Car tout incontinent d'une façon horrible,
Courrent sur cest aignau, gracieux & paisible,

*Et comme des Lyons burlans & furieux,
Ils vomissent sur luy tout leur fiel enuiieux.
Les uns a coups de poings frappant sa sainte face,
Les autres enragez d'une cruelle audace,
Luy tirent les cheveux du menton & du chef,
Et s'en iouent felons (o ien plain de mechef)
Ainsi que de la fleur d'un chardon mesprisable,
Sas qu'il dise vn seul mot de sa bouche incouvable.*

*Ha comme il fut par eux outragé laschement,
Et comme ces bourreaux tousiours le blasphemement,
Cryant trop insensez en signe d'allegresse,
Ayant a leur pouvoir du Seigneur la hantesse.*

*Ils garrottent apres ses glorieuses mains,
Desquelles ils auoyent eu tant de dons humains,
Qui par attouchemens faisoient tant de miracles,
Guerissant tous chetifs, muets, demoniaques,
Et sans nulle pitie le serrerent si fort,
Que les os craquetoient soubs un barbare effort.*

*Estant ceste peau sainte en cent pars deschiree,
Dont le sang ruisseauoit sur l'herbe coloree,
Puis le vont tout lié mener incontinent,
Dedans Hierusalem au lieu plus eminent,
Luy faisant traucser des carrefours publiques,
Pour plus le hontoyer tant ils estoient iniques.*

*O spectacle cruel plain d'admiration,
Qui n'a le cœur pasme de grand compassion,
Regardant Jesus-Christ laisse de ses disciples,
Lie cruellement par des pecheurs horribles,
Qui luy hastent le pas & font changer couleur,
Le harassant, pressant, redoublant sa douleur.
Toutesfois quelque angoisse & peine qu'on luy döne,
Le mal n'altere en rien l'honneur de sa personne,
Ny de la grauité de son regard si doux,*

*Et de la maiesté qui reluisoit a tous,
Ceste viue Splendeur qui reluit en sa face,
Pour ceste nuit de maux encore ne s'efface.*

*O pere tout puissant cest ton fils mal traicté,
L'eternelle vertu,l'infinité bonté,
La fontaine d'amour &c la gloire honoree,
Seule beauté ça bas des Anges admirée,
Cest pour nostre salut & pour nous delier,
Que la seule vertu se fait ainsi lier,
Que la mesme innocence est faite prisonniere,
Et que la clarté mesme a perdu sa Lumière,
La gloire est tourmentee,& l'honneur despouillé,
Et que ce beau miroir de larmes est souillé,
La fontaine d'amour de sang est coulourée,
Et la mesme beaute y est defiguree.*

*Si le grand Prestre Hely mourut subitement,
Quand on auoit perdu l'arche du testament,
Lors quoyant le discours d'une telle conqueste,
Il tomba tout pasme & se brisa la teste:
Que deuons nous Chrestiens sentir en nostre esprit,
Voyant l'arche de tous nostre Dieu nostre Christ,
Ceste diuinité sapience supreme,
Mise soubs le pouvoir de la cruauté mesme?*

*Donques tout l'uniuers pleurant & gemissant,
Loué eternellement ce bon Dieu tout puissant,
Puis qu'il oyt la clamur des pauures en detresse,
Et ne mesprise point leur soupir ny angoisse.
Cest lui qui ostera par ses aspres liens,
Les captifs des prisons pour les rendre des siens.
Car pour nous deliuerer de la prison obscure,
Il a voulu souffrir une peine si dure.*

*Or donc mon doux Seigneur je te veux supplier,
Que ce ne soit point moy qui te venille lier,*

Comme ont fait les Juifs, car plus encor te lient,
Ceux qui tes droictz sentiers ingrattement oublient,
Et plus cruellement te garottent les mains,
Ceux qui par leur peche font perdre leurs prochains,
Les ingratz obstinez sommeillantz de paresse,
Serrent les saintes mains de ta haute largeesse.
Ceux de qui tu estois las! venu des lier,
Les laclz de leurs pechez tachent à te lier,
En somme ces pecheurs obstinez & superbes,
Renouent les liens plus serrez que les gerbes,
Quid au mois de Juillet soubs l'ardeur du flambeau,
Nos bateurs les espicz font craquer soubs le fleau.

Estant par diuers maux affoibly nistre maistre,
Ces cruels ennuieux ne le souffrent point estre,
Un moment en repos, mais par diuerses fois,
Cà & là Pon le trayne au Iuges de leurs loix,
Et en chasque logis, ô cruelle malice,
On liey à saict souffrir quel que nouveau supplice.

Il a esté crache, moqué & soufflette,
Despoille rudement, & de verges fouetté,
Et pour le soulager des cruautez receues,
On couronne son chef d'espines fort aigues.
Et en fin condamné à la mort de la croix,
Grand Roy s'est fait captif pour nous faire un iour
Mon ame il faut garder une telle richesse, (Roix.
Et suivre ton Seigneur au milieu de la pressé,
Et entre si tu peux en la maison d'Annas,
Pleurant & gemissant lors tu contempleras,
Le maistre des scauans la science divine,
Estre aigrement enquis de sa vie & doctrine,
Et comme doucement il leur a respondu,
Mais son courtois parler on luy a mal rendu,

*Car vn de ces bourreaux qui estoient en la place,
L'a rudement frappé sur sa diuine face,
Disant: & quoy? faut il parler si braument,
A l'Euesque honnoré qui est icy present?
Quand la mesme bonté avec douce parole,
Lucy à dit: si tu vois ma responce estre folle,
Monstre en quoy t'ay failli, mais si t'ay la raison,
Pourquoy me frappes tu sans nulle occasion?
Il faut bien escouter ceste douce responce,
Et son humilité qui patience annonce.*

*Mais il faut regarder la face du Sauveur,
Marquée du soufflet de l'inique pecheur,
Et son regard d'un œil sans signe ou apparence,
De courroux ou d'ennuy, pour ceste indigne offence,
Estant prest à souffrir, & la iouë prester,
Si encor le Soldat l'eust voulu soufrieter.
O tres cruelle main, de cest homme mal-sage,
Qui as si mal traité ce tressacré visage,
Deuant la majesté duquel tremblent les cieux,
Et vont s'humiliant lez Anges glorieux,
Qui a fait & formé ceste machine ronde,
Et qui peut d'un clin d'œil abrismer tout le monde.*

*Mais ce n'a point este, de ses maux le premier,
Aussi de ses tourmens ce n'est pas le dernier:
Car du logis d'Annas, de reches on le meyne,
Chez Caiphe, où le bruit de la tourbe inhumaine,
L'accompagne tousiours criant & rugissant,
Tant ils vouloyent le sang de l'Aigneau innocent.
Car ils ont pratiqué leur cruelle malice,
Et ont faict eclypser le Soleil de justice,
Crachant horriblement de leur gosier infâlli,
La mesme puanteur au visage parfaict.
Ceste face qui rend toute chose embelliée,*

*Est des vilains pecheurs vilainement salie,
En ceste grand beaute des Anges le miroir,
Où lon voit viuement le beau mesme apparoir,
Et qui d'un doux attrait de ses graces diuines,
Peut faire son amour ardre dans nos poitrines,
Souffre pour nous lauer dix mille saletez,
A fin que largement nous soyons racheptez.*

*Adonc fut adiué nostre Seigneur & maistre,
Au nom du tout puissant de leur dire son estre,
Et s'il estoit le Christ le fils de Dieu benit,
Qui leur a respondu: vous mesmes lauez dit.*

*Lors eux espouanitez d'un si diuin langage,
Vomirent dessus luy leur furieuse rage.
Ils faisoient a l'enix de battre, & d'inuenter
Des iniures entre eux, pour plus le tourmenter.
L'un d'un bras outrageux luy martelle la teste,
Et pleuuant dessus luy un horrible tempeste,
On luy bande les yeux & luy donnant maints coups,
On s'enqueroit de luy qui le frappoit de tous.*

*O rare humilité & patience extreme,
Du benoist fils de Dieu qui est la bonté mesme,
Qui pour nous affranchir de tous nos ennemis,
A tant d'indignitez luy mesme s'est soubmis.
O pauvre hōme mortel qui n'es que poudre & cedre,
Pour voir ce que tu es cest exemple fait prendre,
Comme peut demeurer au monde un orgueilleux,
Ayant devant ses yeux ce miroir merveilleux?*

*Le Sauveur ne dit mot souffrant ces grans iniures,
Ny les Anges du ciel ny toutes creatures,
Ne bougent de leur lieu pour faire quelque effort,
Et deffendre leur Dieu qu'ils voyent mettre a mort,
Et l'homme qui n'est rien qu'un petit ver de terre,
Pour un seul point d'hōneur fait dresser une guerre,*

Il fait tout renuerser & sa presumption
Ne peut iamais souffrir la moindre affliction.

Pourquoy s'eshayt on se le Sauveur du monde
Est ainsi mal traicte en ceste terre ronde,
Puis qu'il venoit guerir (ce Dieu tres-liberal)
Par ses diuins onguents nostre incurable mal?
Mais si l'emplastre helas! du Seigneur t'espoiuante,
Contemple la grandeur de la playe sanguante,
Et verras qu'un tel mal vouloit tel medecin,
Veu qu'avec tout cela il n'est encore a fin.

Je m'estonne de veoir du Seigneur la hautesse
Estre abbaissée autant que la mesme bassesse,
Et te n'ay pas le sens d'humilier mon cœur,
Et pleurer mes pechez cause de sa douleur.
Cest ma presumption & superbe arrogance,
Qui ont fait abbaïser la diuine puissance,
Et mettre au bas degre de toute humilité,
Pour briser le rocher de nostre grand fierté.

O courtois medecin avec tes Cataplasmes,
Gueris avec ta main les playes de nos ames,
Fay que ta patience au milieu du tourment,
Bride en nous la faveur & courroux vechement,
Et que tout ce mespris & douloureuse peine,
Face courber soubs toy nostre gloire mondaine,
Te prenant pour miroir qui t'es humilité,
Et pour nous destier souffres estre lié,
Quand par l'obscure nuit la lumiere est chassée,
Et du trauail du iour toute ame estant lassee,
Cerche le doux repos que Dieu luy a donné,
Et par sa sainte main sagement ordonné.
La nuit par le sommeil entretient nostre vie,
Ainsi du tout puissant elle fut establee,
Mais ceste obscure nuit pour nostre Redempteur,

Souffrant tant de travaux ceste nuict de douleur,
D'elle se sont servis, comme estant la iournée,
Trop courte pour monstrer leur rage forcenée,
Ces membres de Sathan ministres de la mort,
Pour nostre souuerain martiriser plus fort:
Battent son corps diuin, & affligen son ame,
Tousiours l'inturiant de paroles de blasme,
Lient ses saintes mains, & bandent ses beaux yeux,
Bref vn nombre infny de tourmens furieux,
Ils luy font endurer, & pour tromper le somme
De la nuict que le corps de tous humains assomme:
Ils l'ont mis comme au blanc, à fin de descocher,
Leurs traïts enuenimez sur sa diuine chair.

Comme sont differents ces blasphemmes estranges,
A l'eternel honneur que les glorieux Anges,
Chantent lors dans le ciel criant tous d'une voix:
O Seigneur tu es saint, & le Seigneur des Rois,
Et les hommes ingratz en ceste nuict obscure,
Contre Dieu vont criant, & des Anges n'ont cure
Qu'il soit crucifié, & repliquant tousiours,
Ce furieux propos, n'ayant d'autre discours.

O quelle charite qui n'a point de pareille,
Qui nous deit tous rauir d'une douce merueille,
De voir le fils de Dieu, si grand peyne souffrir,
Mesmes pour ces bourreaux qui le faisoient mourir.
Quel lien d'amitie si fermement te lie,
De mourir pour ceux-là qui t'ont osté la vie,
C'est l'eternal amour qui t'a peu inciter,
A mourir icy bas pour nous ressusciter.

Et les maux que ta faict ceste troupe routine,
Du feu de charité embrasoit ta poitrine,
Et souffrois plus de mal, voyant leurs grands pechez,
Que des cloux rigoureux en tes membres fischez.

*Sur tous tes grands traux de ceste nuit amere,
Le plus grief à souffrir au Seigneur de bonnaire,
Ce fut du grand Apostre, & du grand fondement,
De l'Eglise de Christ, le triple reniment.*

*Celuy qui fut esleu pour voir la gloire sainte,
Sur le mont de Tabor, quand il trembla de crainte,
Voyant de son Seigneur la graue maiesté,
Et le haut appareil de sa diuinité,
Il fut premier choisi parmy la troupe esleue,
Pour estre le pasteur de l'Eglise impollue.*

*Aussi fut il premier qui temer airement,
Renia son Seigneur opiniastrement,
Et iusques à trois fois, mesmes en sa presence,
Mais ce bon Redempteur luy pardonna l'offence,
Bien qu'il l'eust renié, disant qu'il ne seauoit
Qu'il estoit, & de luy cognoscance n'auoit,
Nyant publiquement qu'il estoit de sa bande,
Et mettant en oublie ceste promesse grande,
Qu'il luy auoit iure de luy garder la foy,
Et tenir hardiment le pari de sa loy.
Mais ce reniemment n'eust point tant d'efface,
Que le benin Sauveur luy destournat sa face,
Ains il le regarda de telle affection,
Qu'il luy blesса le cœur de grand componction.*

*O pitie du haut Dieu, ô veue desiree,
Qui rapelles à toy la brebis esgaree?
Sainct Pierre cogneut lors le diuin truchement,
Du gracieux regard son esprit ranimant.
Puis que le chant du coq n'auoit eu la puissance,
De reueiller son cœur du peche d'oubliance,
Et ceste douce voix par un mot seulement,
L'ayant à un instant touché si viuement,*

Que lors que le Seigneur iette sur luy sa veue,
Il pleure le peché de sa faute cogneue,
Adont sans dilayer il sort hastinement,
Et valoin de ce lieu pleurer amcrement,
A fin que nous voyons qu'il ne nous doit suffire,
De pleurer nos pechez si chascun ne desire,
D'esloigner les obiects de nos affections,
Et fuir tous les lieux & les occasions,
Car estre desplaisant de ses fautes commises,
Et demeurer tousiours dans ces damnables prises,
Cest tousiours amasser un fardeau plus pressant,
Et accroisir sur nous l'ire du tout puissant.

Ayant la nuict oste le voile de sa face,
Et la clairte du iour succedant a sa place,
Ces barbares cruels ne donnerent respit,
A nostre Redempteur ains de rage & despit,
En cent mille façons on le bat, on le pince,
Puis l'envoyent lié a Herodes leur Prince.

Mais ce Roy malheureux plain de presumption,
La fait vestir de blanc par grand derision,
Le renvoiant tout court a son iuge Pilate,
L'estimant comme un fol & souffre qu'on le batte.
Mais quoy! ce fut pour nous qu'il fut non seulement,
Estime mal-facteur fol & sans iugement,
Un mutin enchanter qui mangeoit a toute heure,
Avec les Publiquains tout remplis de souilleure.

O mystere cache qui monstres au Chrestiens,
De porter doucement les mespris terriens,
Cest exemple parfait de si grand patience,
Doit minir nostre cœur de force & de constance,
Pour ne faire nul cas des iniures & tors,
Puisque le tout puissant souffre de tels effors,
O consolation de tout ame Chrestienne,

*Mesprise les apasfs de toute chose vaine,
Et voyle fils de Dieu parmy ses ennemis,
Qui demandent tousiours qu'a la croix il soit mis.*

*Mais parmy leur fureur & malice enragee,
On n'a iamais cognu sa face estre changee:
Mais humble, patient, modeste & gracieux,
Il se monstre plus doux, plus ils sont furieux.
Outre tous grands travaux voyent la peine dure,
Les flagellations que le Seigneur endure:
Car le iuge cruel voyant qu'il ne pouuoit,
Appaiser la fureur du peuple qui cerchoit
La mort de Jesus-Christ il pense & delibere,
De luy faire sentir vn tourment si seuere,
Que ces loups affamez meuz de quelque amitié,
Luy quitteront la mort & en auront pitié.
Donc il fit rudement par vne corde roide,
Attacher le Seigneur sur vne pierre froide,
Et par ces fiers bourreaux il le fit flageller,
Qui tout du premier coup firent le sang couler,
A force de frapper il halletoient de peine,
Et roidissant leurs bras souffloient a grosse haleine,
Et de tout leur pouvoir deschargeant leur courroux,
Trop inhumainement sur cest aigneau si doux,
Rompoient & deschiroyent par leur fortes courroyes,
Ceste diuine chair ia couverte de playes.*

*Qui eust iamais pense que les membres sacrez,
Du diuin Messias fussent las massacrez,
Par des fleaux douloureux & du sanguin supplice,
Qu'on donnoit aux larrons pour chastier leur vice?
Mais nonobstant lon veoit ceste grande bonte,
Soubs ces Tigres souffrir las quelle cruaute,
Il n'a ny chair ny os ny artere ny veine,*

Qui ne face de sang une large fontaine,
Il ne dit jamais mot quand on le despolloit,
Et moins quand le bourreau ses membres deschiroit,
Quel horreur eust alors la troupe nompareille,
Des Anges glorieux voyant ceste merueille,
Qu'on peut si mal traicter ceste diuinité,
Couverte du manteau de son humanité?
Ainsi qu'en Bethleem de leur chant de louange,
Joyeux ils saluoient l'enfant nay dans la grange.
Au berceau de la creche où il estoit plié,
Et le voyant icy cruellement lié,
Deschire,tourmenté par des pecheurs iniques,
Làs!qu'ils deuoyent châter de bien tristes Cantiques.

Mon ame cest a toy a qui touche cecy,
Et qui en dois porter la peine & le souci,
Entre donc en esprit au milieu du pretoire,
Et voy le fils de Dieu & le haut Dieu de gloire,
Tout sanglant & blesse contre le dur pillier,
Au moins tends luy la main & l'ayde a destier.

Le plus beau des humains a perdu sa figure,
Et la mesme beaute est tournée en laideur,
Et la tres-pure chair de son corps delicat,
A perdu la splendeur de son diuin esclat.

Il estoit commandé en la Loy de Moyse,
Que ceux-la qui auoient quelque faute commise,
Comme tous mal-facteurs pleins de rebellion,
Fussent punis du fouet avec condition,
Que le nombre des coups n'excederoit quarante,
A fin que le tourment & douleur vchemente,
Du chastiment trop grand ne les fuisse mourir,
Ne pouvant l'asprefté de la gehenne souffrir.
Mais a ce bon Seigneur qui onc ne fit offence,
Et le seul tresorier de la mesme innocence,

Qui iamais ne rompit ne viola la loy,
Mais vouloit qu'on rendit le tribut a son Roy,
Pour trente & tant de coups il en receut cinq mille
Ha ! qu'il estoit sanglant angoisseux & debile,
O tres-sacre miroir des Anges bien-heureux,
Qui t'a ainsi defait & rendu tenebreux?
Ce ne sont tes pechez ô Prince debonnaire,
Qui t'ont fait endurer la peine tant austere:
Mais ce sont mes forfaits ô Iesus tres-clement,
Qui sont le seul motif de ton dur traictement,
L'amour, la charite, & la misericorde,
Lient estroitement d'une tres-sainte corde,
Sur ton corps delicat le fardeau dououreux,
Qui porte la rançon des pauures langoureux.

Et qui est-ce ô Seigneur, que ton amour extreme
Qui te tira du ciel, que la charite mesme,
Qui t'abbaissa du sein de ton pere eternel,
Pour te vestir helas! de nostre corps mortel,
Et qui sinon l'amour t'a fait porter sans cesse,
Le ioug perpetuel de travail & d'angoisse,
Qui ta fait trauailler cuer & larmoyer,
Ramener en tous lieux ceux qu'on veoit foruoyer.
Qui garrotta Sanson, & luy raza la teste,
Et luy lia les mains en signe de conqueste,
Sinon sa Dalida qui le tennit tousiours,
Estroitement lie des lacs de ses amours?
Et a nostre Sanson qui luy osta la force,
Et luy fit endurer une si dure entorse,
Et le mit au pouvoir de tous ses ennemis,
Pour estre tourmenté & souffrir leur mespris:
Sinon l'amour qu'il porte a son espouse pure,
Amour qu'il porte encore a toute creature,
En fin quis la conduit sur l'autel de la croix,

Tout sanglant & blessé n'ayant rien que la voix,
Les pieds & mains clouez les veines espuisées,
Le sainct costé percé & les leures seches,
Les membres deschirez & la bouche de fiel,
Et les larmes aux yeux ô haut conseil du ciel,
Sinon la forte amour ô amour desirable,
O bon Dieu amoureux de l'homme miserable,
Qui ne t'aymera donc sans craindre nul effort,
Puis que ta grand amour ta conduit a la mort,
De ta sainte amitie tu as donne bon gage,
Dont la croix & les cloux en portent tesmoignage.
Et puis qu'il est ainsi que tu m'aymes Seigneur,
Pour arres de ma foy ic te donne mon cœur,
En toy j'auray mon tout ma fidelle assurance,
Et le repos heureux de ma ferme esperance.
Je n'estimeray rien de ce monde glissant,
Puisque j'ay pour amy ce bon Dieu tout puissant,
Je n'auray nul souci de ceste vie amere,
Puisque j'ay pour amy le Seigneur debonnaire,
Qui a tout soin pour moy & qui tient en sa main,
Du ciel & de la terre & des ondes le frain.

Ayant nostre Sauveur souffert un tel martire,
A ces cruels bourreaux rien ne leur peut suffire,
Mais ils l'ont du pilier rudement destaché,
Estant piteusement par le fouet escorché,
Et pour remedier a sa mortelle angoisse,
Et arrester le sang qui decouloit sans cesse:
Ils ont vestu son corps d'un manteau de mespris,
De pourpre tout usé & cruellement mis,
Dessus son chef sacré qui regit la puissance,
De la terre & du ciel soubs son obeissance,
De pointus aiguillons un chapeau rigoureux.

Pour luy faire souffrir des fleaux plus douloureux.
Enlace durement en forme de couronne,
D'espines herisse qui sa teste enuironne,
Et entre bien auant dans le sacre cerueau,
Rompant & deschirant, & les os & la peau,
D'un si cruel tourment, & peyne vio'ente,
Decouloit de son chef une pluye sanglante.

Sortez ores sortez, ^hfille de Sion,
Et venez contempler le grand Roy Salomon,
Couronne du chapeau que luy donna sa mere,
Le iour qu'il triompha en sa iournee amere.

Mon ame que fais tu, es tu sans amitie,
Mon coeur es tu glace sans amour ny pitié?
Ma langue qu'est cecy, demeure tu mutte,
Ayant pour te percer une telle sagette,
Voyant devant tes yeux, comme dans un tableau,
Ce tresdoux Redempteur, soubz maint horrible fleau,
Souffrir de tant d'assautz, la cruelle tempeste,
Tout sanglant & blesse, des pieds jusque a la teste,
Les yeux tout esbloisys, par les ruisseaux de sang,
Le saint corps delicat ne monstranrien de blanc,
Mais de playes couvert, & cruelles battures,
Et le chef glorieux de cruelles pointures.

Las! ce sont mes pechez qui luy picquent la face,
Et les grands vanitez quidans mon cœur ont place,
Ceste pourpre rompue, o supreme vertu,
Dont pour te mespriser, ils t'auryent reuestu,
Toutes mes fixions, & vaines apparences,
Ressemblent au mespris, & vaines contencances,
Qu'ils te font en riant, & se mocquant de toy,
Par grand derision te proclament leur Roy.
Ils mettent en ta main, qui tient en sa balance,
Les Princes & les Roys, & toute leur puissance,

*Vn roseau pertuisé pour vn sceptre Royal,
Et toy doux Redempteur qui es si liberal,
A despartir les biens, les sceptres & couronnes,
Souffres tout ce mespris de ces viles personnes,
Ceste Royalle main qui gouverne & soustient,
Ce que le ciel, la mer, & la terre contient,
Qui saint Pierre tira des ondes courroucées,
Et soula de cinq pains les troupes amassées,
Qui soulois du tombeau les froids morts r'animer,
Et d'un clin de ton œil les villes abîmer,
Domptant les orgueilleux & brisant leur audace,
Haussant les abaissez par ta diuine grace,
O puissant Redempteur ô Iesus gratieux,
Que le sacré ruisseau de ce sang precieux,
Et ce mortel traueil de tes dures angotsses,
Me seruent de tresors & diuines richesses.*

*Que ce pourpre sanguin couure tous mes pechez,
Arrachant de mon cœur tant de vices cachez,
Tes chesnes & liens m'ostent de seruitude,
Me faisant aspirer a la beatitude.*

*Ta couronne Seigneur m'honneur & m'enrichit,
Et ton sang precieux me laue & me blanchit.
Et ta cruelle mort me meine au ciel reuiure,
Et ton diuin amour mon pauvre cœur enyure:
Mais las! que ie voudrois qu'il fut tant enyuré.
Que de si belle pureesse onc ne fut deliuré.*

*Pilate donc monstra, Iesus à l'assistance,
Pour plus les esmouvoir a douceur & clemence,
Car le iuge voyant cest innocent agneau,
Croyoit que la fureur de ce peuple burreau,
Et son mortel courroux & venimeuse envie,
De tant de cruaitez seroit lors assouvie.
Voyant tout deschiré ce diuin Redempteur,*

Diquel

Duquel le seul regard deuroit briser leur cœur,
Pour ce il le leur monstra en disant: voicy l'homme,
Comme si son parler eust voulu dire en somme:
Voyez tuis cruels ce pauvre homme blessé,
Et que demandez vous a ce corps despeçé,
A ce pauvre martyr dont les mortelles peines,
Ont tiraillé son corps & ont vidé les veines,
Et les maux endurez par tant de cruaute,
Vous deussent esmouvoir a quelque charité:
Car si pour un desir d'envie & de malice,
Vous demandez sa mort, & voulez son supplice,
Il est en tel estat qu'il merite d'auoir,
Plus de compassion que de mauvais vouloir,
Celuy que vous craignez qu'il se fit vostre maistre,
Est si diffiguré qu'il ne semble plus estre,
Ce beau Nazarean: car il est si deffait,
Qu'il ressemble plustost d'un ladre le portraict.

Par la tu peux gausier ô ame pecheresse,
En quel piteux estat, & mortelle detresse,
Estoit ce beau Seigneur puis que son iuge auoit,
Luy mesme grand pitie du tourment qu'il souffroit,
Croyant que ses douleurs, & regard pitoyable,
Fleschiroient des Hebric peace le cœur inexorable.

Mais ô grand cruaute par tant d'affliction ,
De ce piteux obiect ils n'ont compassion,
Mais plus enuenimez qu'une noire Vipere,
Qui a succé le sang d'une extreme colere,
Ils crient fierement qu'il soit crucifié,
Et qu'il ne sera point en rien gratifié.
O detestable mort, ô parole farouche,
D'entendre ces felonys de leur mandite bouche,
Demandez a hauts cris la mort de leur Seigneur,
Leuyant accablé sans force ny vigueur.

*Quand le mauuais Chrestien cōmet mortelle offēce,
Il crucifie Dieu de toute sa puissance,
Et de tout son pouuoir il couronne son chef,
Et obligeoit Dieu a mourir de rechef,
Si son sang precieux & sa mort inhumaine,
N'auoit tout rachepte de l'eternelle peine,
Dont une goutte belas ! de ce sang espandus
Nous suffisoit assez s'il l'eust ainsi voulu.*

*Et comm' est il possible, ô Chrestien que tu ayes,
Ny cœur, ny pieds, ny mains, pour faire si grād' playes,
A ton benoit Sauveur dont l'amour eternel,
Deuroit ardre ton cœur d'un feu continuel?
Donc pour nous esloigner de tout œuvre meschante,
Presentons a nos yeux cest image excellente,
De Iesus tourmenté pour l'amour des pecheurs,
Qui au pere eternel presente ses douleurs,
Je te prends pour escu, pour ma targe, & rondelle,
O Sauveur affligé pour ma faute mortelle,
C'est ô pere puissant le moyen de la paix,
Des pecheurs, & de toy, voicy qui prend lefaix,
Du monde sur son dos, voicy le iuste ô monde,
Payant nostre iniustice, ô clemence profonde,
Pour nous refaire tous, luy mesme s'est deffait,
Et le seul innocent porte tout le meffait.
Celuy qui par la mort nous a donné la vie,
Qui estoit a iamais a Satan assérue,
A rompu l'obligé satisfaisant pour tous,
Et du pere eternel appaise le corroux.*

*Regarde donc Seigneur, & pitoyable iuge,
La face de ton Christ, & nostre seul refuge,
Et toy nostre garant, & vray mediateur,
Presente toy tousiours pour l'homme debiteur,
Et puis que tu offris tes membres aux supplices*

Des tyrans inhumains pour effacer nos vices,
Ne cesse à l'eternel les presenter tousiours,
Prompt pour l'amour de toy de nous donner secours.

Pilate cognoissant la fureur embrasee,
De ce peuple malin,n'estre en rien appaisee,
Et ne voulant encor ces cruels irrriter,
Mais en quelque façon leur colere flatter,
Il leur a demande:regardez ie vous prie,
Lequel de ces deux cy doit donc perdre la vie,
Iesus de Nazaret, ou Barrabas meurtrier,
Seditieux Larron,pour ses maux prisonnier,
Car d'un chacun de vous la constume est cognue,
Qu'on baille un prisonnier,quid la Pasque est venue:
Mais les cruels Hebricoux d'un courage felon,
Prient pour Barrabas,homicide & larron,
Tous alterez du sang de l'aigneau d'innocence.
Mais le iuge tousiours diffroit sa sentence,
Le desirant sauver par ce qu'en ceste nuit,
Sa femme auoit songe la iustice de Christ,
Mais voyant des Hebricoux,la cruelle malice,
Il eust peur que Cesar luy ostant son office,
Et dit non ie ny veux en rien participer,
Je ne veux point au sang de ce iuste tremper.

Mais lors ces malheureux d'une voix impudente,
Luy ont tous respondu pour ceste soif ardente,
Qu'ils auoient de sa mort, rien tant ne souhaitans,
Que son sang fut sur eux & dessus leurs enfans:
Qu'il soit crucifie, que tost l'on leur delire,
Comme indigne du tout que l'on le laisse viure.
Dont ce iuge craintif pensant s'en descharger,
Se lava les deux mains, auant que le iuger,
Et suyant leur vouloir devant ceste assistance,
Prononce de son Roy la cruelle sentence,

*Et l'arrest inhumain du tourment de la croix,
Exauçant des meschans la detestable voix,
Qui estoient si cruels qu'ils auoient desia prestes,
La croix auant qu'on eust accordé leur requeste,
De la mort de Iesus qui sans aucun support,
Marchoit patiemment pour endurer la mort.*

*L'on a ceste custume a ceux qui on va deffaire,
En tout ce qui se peut de tacher leur complaire,
Cachant les instrumens dont on les fait mourir,
A fin que ces objets ne les fassent souffrir.
Mais a ce bon Seigneur d'une extreme malice,
L'on le charge du bois de son cruel supplice,
Pour plus le tourmenter de ce pesant fardeau,
Qui luy froisse les os, & deschire la peau,
Faisant couler le sang de ses espalles batues,
Et martelant son chef des espines pointues.*

*Et nonobstant qu'il fut en ce point douloureux,
Il ne refusa point le fardeau rigoureux,
Mais plain de charite il embrasse la charge,
Qui nous sert de donjon de rampart & de targe,
Car en sa pesanteur uostre coupe gisoit,
Pour ce le fils de Dieu l'embrasse & le reçoit,
Et comme un vray Jſac sans tache ny malice,
Il porte dessus luy le bois du sacrifice,
Allant pour les pecheurs dresser ce grand autel,
Mourant pour obeyr a son pere immortel.*

*C'estoit ce feu d'amour que Dieu portoit a l'homme,
Pour lequel rachepter il bailla si grand somme,
Et le glaive trenchant de son iuste courroux,
Fit mourir son cher fils pour le peche de tous,
Lors un nombre infiny de peuple qui se pressa,
Et de femmes aussi qui lamentoyent sans cesse,*

*Accompagnent les pas du Redempteur benin,
Lors qu'il portoit sa croix arroufant le chemin,
De son sang precieux qui marquoit le passage,
Les voyes & sentiers de ce triste voyage.*

*Il auoit les pieds nuds le visage flestry,
Le chef couvert de sanz, & le corps tout meurtry,
Condamné pour meschant, & conduit au supplice,
Quoy qu'il fut afflige il n'oublia l'office,
D'amour & de pitié: mais voulut consoler,
Celle qui par sa mort il voyoit desoler,
N'ayant tant de pitié des playes ruissellantes,
Ny du sang precieux qui vermeilloit ses plantes,
Comme il eust des sanglotz, des larmes, & des pleurs
De celles qui pleuroyent ses mortelles douleurs,
Et plain de charité il leur tourna la face,
Et leur dit doucement d'une celeste gracie:
Filles ne pleurez point mes peines & tourmentz,
Mais lamentez sur vous & vos enfantementz,
Car les iours las viendront où seront bien-heureuses,
Les femmes qui d'enfant ne seront fructueuses,
Les ventres non seconds qui n'auront point porté,
Et les tetins lesquels n'auront point alleté,
Lors elles crieront appellans les montaignes,
Et les petits contaux commandans les campaines:
couurez nous puis qu'on fait ces choses au bois vert,
Que sera l'on au sec de feuilles descouvert?
Que ne consolest tu ô Seigneur debonnaire,
Ainsi que celle-là ta desolee mere,
Laquelle s'auançoit pour recognoistre helas,
Son enfant bien-aymé qu'on menoit au trespass.
Ha vierge ie te pry de te tirer arriere,
Et ne regarde point la cruelle baniere,*

*Que l'on faisoit porter à ton fils bien aimé,
Qui transperçoit ton cœur d'un glaive enuenimé,
C'est la principaute & le sceptre d'yoire,
Duquel il triompha le jour de la victoire,
C'est la clef ouvrant l'hus qu'on nous ferma jadis,
Et les sacrez thresors de son saint Paradis.*

*Quel amour fut iamais tant assailli de crainte,
Comme estoit le desir de ceste vierge sainte?
Car elle desiroit de veoir son fils trescher,
Et d'un autre coste n'en osoit approcher,
Elle voyoit ses pas emprants dessus la place,
Et son sang precieux qui luy monstrroit la trace,
Elle entendoit le bruit & rumeur de ses gens,
Elle oyt les cliquetis des armes, des sergens,
Puis voit haut eslever les picques, & les lances,
Qui a son pauvre cœur estoient dix mille trances.*

*Mais en fin elle approche au pres de son cher fils,
Et voyant ses beaux yeux de douleurs obscurcis,
Regardant ces trauaux la tres-dolente Dame,
Un glaive de douleur lors trespassa son ame,
Et dix mille cousteaux luy ouvrirent le cœur,
Mouillant son sacré corps d'une froide sueur,
Les yeux luy ternissoient d'angoisseuse tristesse,
Et ses membres sacrez deffailloient de faiblesse.
Mais la bonté de Dieu la voulut preserver,
Pour en plus grand honneur hautement l'eslever,
Pres de son cher enfant ayant l'ame rauie,
Elle veut regarder la clarté de sa vie.
L'a de dueil ses flambeaux (pour l'estat languissant,
Du plus diuin flambeau) vont s'entreblouyssant,
Leur bouche auquit perdu leur parole divine,
Mais les coeurs afflizés parloient en leur poësie,*

Comme si le Seigneur eust dit piteusement:
Ma mere ie te prie appaise ton tourment,
Que veux tu faire icy,mamie, ma colombe,
Veux tu estre avec moy,soubs vne mesme tombe,
Va t'en ie te supplye en l'arche reposer,
Jusque a ce que les eaux se viennent abaisser,
Ce n'est icy ton lieu d'estre en la compagnie,
De ceux qui se riront de ta peine infinie,
Ton mal accroit le mien & tes soupirs & pleurs,
Rengregent le trauail de mes grieftues douleurs.
¶ Puis dans le cœur du fils parloit la sainte mere,
Disant:pourquoy veux tu à ma douce lumiere,
Que ie m'oste d'icy tu scais mon Dieu mon Roy,
Que ie ne pourrois viure en m'estloignant de toy,
Ie ne veux point partir soit que je vive,ou meure,
D'autres de toy mon cœur, où mon ame demeure,
Mon tout reside en toy,de toy despend mon cœur,
Sans toy mon cher enfant ie n'ay point de vigueur.
Et puis que par neuf mois de ta grace abondante,
Tu deignas habiter chez ton humble seruante:
Souffre ie te supply que ce iour de douleur,
Aupres de toy ie sois,& de corps & de cœur,
I'auray tous tes tourmens,cachez en mes entrailles,
Et souffriray l'effort,des cloux,& des tenailles,
Du vinaigre & du fiel tout l'amer ie prendray,
Et avec toy mon Dieu mon ame ie rendray,
Ainsi dedans son cœur parloit la sainte mere,
Et passa le chemin,jusqu'au mont de Caluaire,
Où nostre Redempteur chargé d'affliction,
S'alloit sacrifir pour ma Redemption.

LA MORT ET PASSION DE
nostre Seigneur sur le mont
de Caluaire.

I E demande a mon Dieu comme fit le prophete,
Qui desiroit auoir des ruisseaux en sa teste,
Destillans nult & iour d'un pleur continuell,
Pour pleurer le meschief du peuple d'ffrael,
N'est il pas plus seant, & bien plus raisonnables,
Que mon ame & mon coeur desirerent le semblable,
Pour mouiller mes escrits de larmes & de pleurs,
Racontant de mon Dieu les cruelles doucours,
Et ce qu'il a souffert pour rachepter nostre ame,
Erisant le fort lien de la mortelle trame.

Pleurez doncques mes yeux ce bon Dieu qui voulut,
Mourir pour faire apres viure nostre salut.
Que mon faible cerueau en larmes s'alambique,
Pour pleurer le trespass de cest enfant unique,
D'autant que tu es seul & enfant bien-aimé,
Plus regrettable aussi ton sort est estimé.

Amour te fit venir du celeste repaire,
Et l'amour te conduit au sommet de Caluaire,
Pour avecque ton sang tes peines & trauaux,
Effacer nos pechez la cause de tes maux,
Sur ce tertre sacre parmy ceste canaille,
Le vaillant fils de Dieu a gaigné la bataille,
C'est la porte du ciel sainte habitation,
La terre de salut, & de permission.
La haut est esleue l'heureux arbre de vie,
Qui met soubs son pouvoir toute force ennemie,

L'eschelle de Jacob est dressée en ce lieu,
Qui faisoit hant monter les hommes auoc Dieu,
Et les Anges du ciel vers les mortels descendre:
Mon ame haste toy, & va ce chemin prendre,
C'est le temple de Dieu où tu dois honorer,
Le puissant Redempteur & humble l'adorer,
Disant: nous t'adorons & te rendons hommage,
Ton saint nō soit benit & tousiours d'aage en aage,
Puis que par le moyen de ceste heureuse croix,
Les vassaux de peché sont deuenus des Rois.

Graces a toy Seigneur qui par ta grand clemence,
As laué de ton sang nostre mortelle offence,
Et t'es offert pour nous sur le bois aspre & dur,
En pure oblation de tressuane odeur.
Loué sois tu Seigneur reparateur des Anges,
Que tout esprit vivant exalte tes louanges.
O seul triomphateur & vainqueur de l'enfer,
De quā le froid trespas peut nos coeurs rechauffer,
Destructeur de la mort & aucteur de la vie,
Nous benissons ton nom de louange infinie,
Tu t'es bien souuenn de ceux-la qui estoient,
En tenebres de mort & qui te souhaitoyent:
Vous tous qui avez soif venez boire sans peine,
Dans le diuin canal de sa douce fontaine,
C'est l'eau qui ruissella de ce rocher ouuert,
Que Moysé frappa de sa verge au desert,
Pour estancher la soif de sa troupe alteree,
Qui s'abreua de l'eau de la pierre tiree,
Venez tous indigens, & vous bastez de voir,
Les thresors precieux, a fin d'en receuoir,
Tous ceux qui desirez la paix, & la concorde,
Venez voir du bon Dieu la grand misericorde,

*Et le repos donné par le diuin accord,
Qu'il a voulu seiller luy mesmes par sa mort.
Voicy haut esleuer ceste pierre mystique,
Que Jacob arrousa pour signe pacifique,
C'est le serpent d'ærain au desert esleue,
Dont le sang precieux tout le monde a laue,
Et dont le seul regard peut guarir nos blesseures,
Et des cruelz serpens les mortelles morsures.*

*Vous qui estes blessez en danger de mourir,
Voicy du viu exquis pour vos playes guerir,
Cest le raisin porte de la terre fertille,
Et la douce boisson a nos ames utile,
Estant ores espreint au pressoir de la croix,
Qui a par sa liqueur glorifie ce bois.*

*Vous qui voulez auoir de ceste huille prisee,
Que tenoit en son pot la vesue d'Elisee:
Venez en prendre icy pour oindre vostre coeur,
Et vostre ame remplir de sa douce liqueur:
Car tant qu'il y aura pour la mettre de place,
Touſiours decoulera ceste source de grace,
Esveillons nostre coeur & nostre affection,
Pour contempler le fruit de la Redemption.*

*O mystere cache soubs la diuine eſcorce,
Qui fais voir maintenant la grandeur de ta force,
Et le fruit sauoureux lequel tu as rendu,
Pour reparer le mal de l'arbre deſſendu.
C'est au plus haut sommet de ce sainct promontoir,
Où nostre Redempteur a gaigné la victoire,
Et où ses ennemis d'un furieux vouloir,
Pour luy donner la mort se mirent en deuoir,
Mon ame & toy mon coeur hausse ta foible veüe,
Et vny du fils de Dieu la puissance cogneüe.*

Celuy qui a donné l'eftre, & le mouvement,

*Et tout ce que se voit dedans ce firmament:
Qui decora le ciel de sa grand couverture,
Les arbres de feuillages, & les fleurs de peinture,
Celuy est despouillé de tous ses vestemens,
Par les cruels Hebrieux avec mille tourmens,
A fin qu' estant tout nud, leur malice infinie,
Diffamat son trespass de plus d' ignominie,
Mais luy tres-librement y voulut consentir,
Voulant se despouiller a fin de nous vestir,
Et souffrir ce mespris, & tous ces vituperes,
Pourueu se deuestant qu'il courre nos miseres,
Mieux qu' avec des rameaux & scuilles de figuier,
Dont se voulut seruir nostre pere premier.*

*Donc quand on luy osta la robe sans couture,
Qu'il portoit seulement pour toute couverture,
Ils luy vont arracher la couronne du chef,
Pour plus cruellement la ficher de reches,
Dans le test precieux, & divine ceruelle,
Affligeant le Sauveur d'une angoisse nouuelle,
Les ruisseaux de son sang couloient abondamment,
Estant renouellez par ce despouillement,
Et demeure tout nud mouillant toute la place,
De ce sang precieux, dont la celeste grace
Ceux qui le respandoient, venoit mesme sauver,
S'ils eussent désiré de si vouloir laucr.
Ainsi sanglant, & nud, sans nulle couverture,
Tu te vis accablé de coups, & de froidure:
Mais helas ! ô mon Dieu ne permets que mon cœur,
Soit ainsi despouillé de ta sainte fauer,
Comme tu fus d' habitz, mais say que tes largesses,
Me fassent mespriser les mondaines richesses,
& ce monde trompeur, a fin que les bras nuds
J' embrasse de la croix les parfaictes vertus,*

Et qu'avec toy Seigneur en la mort & la vie,
Par une forte amour te sois touſieurs unie:
Que l'amour eſtranger ne me ſembla plus doux,
C'eſt toy Dieu tout puissant que ie prens pour eſpouſe,
Toy qui as eſpoſe o Redempteur du monde,
C'eſte diuine croix d'une amitié profonde,
Elle a recen ton corps en ſes bras & rameaux,
Et tu luy as donné de tes riches ioyaux.

Couche toy Monſeigneur en ce liet d'amertume,
Les cloux, & les marteaux te ſeruiront de plume,
Tu ne t'y couche point pour y vouloir dormir,
Mais pour vueiller en dueil & tristement gemir.
Comme pourra mon cœur & ma plume deſcrire,
Ces myſteres ſacrez, c'eſt inhumain martire?
Donne moy bon Iefus quelque nouuel effort,
Pour gouſter un petit la douleur de ta mort.

Le Seigneur eſtendu deſſus la croix cuuchée,
L'on a d'un clou pointlu ſa main gauche ſichée,
Sans que l'executeur aye compassion,
D'exercer le forfait de ſa commiſſion,
Mais le clou tranſperçant c'eſte main delicate,
Le tendon, & le nerf, & la veine s'esclate,
Le bras eſt desnoüe a ce coup de marteau,
Et le ſang precieux fait un large ruisseau:
O Dieu qui enduras pour nous ſauver la vie,
L'eſtrange inciſion de c'eſte anatomie.

Comme Adam transgreſſa, & les bras eſtendit,
A Parbre deſendu dont le fruit le perdit:
Ainsi c'eſt autre Adam preſente la main ſienne,
Pour effacer le mal de la coulpe ancienne.
Il y auoit long temps que le ſerpent malin,
Auoit fait defrober ce fruit dans le jardin,

*Et ores sur la croix nostre Sauveur endure,
Que l'on cloue ses mains, pour nostre forfaicture.*

*Ce fut la main du cœur que premier on cloua,
Pour montrer qu'aux humains son cœur même il voud
Et comme vu chaud désir du rachapt de nos ames,
Luy embrasa le cœur de charitables flammes:
Car plus luy desplaisoyent les pechez des humains,
Que les cloux acercz qui luy perçoient les mains.
Poursuivant les tirans en leur rage croissante,
Ils veulent attacher ceste dextre puissante.
Et pour faire venir le bras à l'autre trou,
A fin de l'attacher avec un aspre clou,
Le tirent rudement d'une cruelle force,
Faisant craquer les os d'une aspre & fiere entorce:
Car les veines & nerfs s'estoyent ja retirez,
Pour le premier effort des tourmens endurez.
Ainsi forçant ce corps, d'une force cruelle,
Font ioindre au lieu marqué la pauvre main rebelle,
Et d'un coup de marteau qui fait trembler la croix,
Le clou perce d'un coup, & la chair & le bois.
Une source de sang & divine fontaine,
Coule par le pertuis de la playe inhumaine,
Et ce coup douloureux penetre dans le cœur,
De la vierge qui voit ce tableau de rigueur.*

*O mere du martyr, ô trop dolente dame,
Quel glaive de douleur a bousrelé ton ame,
En oyant craquer les os de ton cher fils,
Le voyant encloier quelles plainctes tu fis!
O marteau foudroyant, poussé de main meurtriere,
Qui encloses le fils, & faits mourir la mere.
O pere tout puissant en la sainte maison,
De ce tien serviteur le grand Roy Salomon,*

On n'loit point de bruit de marteau ny de scie,
Mais en ce temple icy, sur l'autel du Messie,
A ton unique fils, pour sauver les humains,
Tu souffres marteler, & les piedz & les mains,
Avec telle terreur, que les cieux s'en lamentent,
Et les Anges du ciel de fraieur s'espuantent,
Regardant les mortels par leur temerite,
Crucifier leur Dieu de leur auctorite.

Esueille toy mon coeur au son de la trompette,
Au cry de ces meurtriers, au bruit de la tempeste,
Du craquement des os, du treshaut fils de Dieu,
Et aux coups de marteaux qui frappent en ce lieu,
Regarde presenter ceste gerbe promise,
Que le Prestre esleuoit en la loy de Moyse:
Car de tous les espiez, & gerbes qu'on auoit,
Le grand Dieu pour sa disme une s'en reseruoit.
Ainsi haut esleue sur le bois du supplice,
Fut offert cest aigneau, pour divin sacrifice,
A son pere eternel sur le haut d'un rocher,
Qui luy fut tresplaisant quoy qu'il luy constat cher.
Ce fut la grand pitie quand les bourreaux dresserent
Ceste pesante croix, & si fort l'esbranlerent,
Que le corps pretieux en tel esbranlement,
Se sent outrer encor d'un horrible torment:
Car les playes des mains par les cloux s'agrandirent,
Les veines & les nerfs, cruellement s'ouurirent,
Les pinctus aguillons s'enfoncent dans le chef,
Et le sang precieux en coule de reches,
Qui retaint la couleur de sa robe pourpree,
De la belle liqueur, qui les ames recree,
Le saint corps afflige pend dessus les deux clonx,
Estant cruellement tire par les genoux,

*Et croissant les deux pieds avec les mains sanguinolentes,
Ils font passer le fer au milieu des deux plantes,
Les marteaux stygéens de leurs cruels efforts,
Fracassent en frappant ce venerable corps,
Le clou fort & quarré froissé tout ce qu'il touche,
Et se joint a la croix sa rencontre farouche,
Il brise tous les os, & les nerfs accourcit,
Et du coup inhumain le ciel en retentit,
Les fontaines de sang coulent toufiours sans cesse,
Et la mere se meurt de cruelle detresse,
Elle est avec son fils toute prestre a mourir,
Endurant les tourmens que l'on luy fait souffrir.*

*Ne t'afflige point tant, ô douloureuse mere,
Puis que ce sacrifice offert dessus Calvaire,
Bien qu'il te soit amer, & cruel a tes yeux,
Est au pere eternel plaisant & gracieux.
La tressuaue odeur de ceste sainte hostie,
Nous sauve de la mort & nous donne la vie.*

*O monde rachepté par si chere rançon,
Monstre que la pitié touche en quelque façon,
Ton ame en regardant ces playes toutes fraiches,
Que ce soient a ton cœur autant de saintes bresches:
Car mettre par escrit dessus le papier blanc,
Ce que nostre Seigneur a fait avec son sang,
Faire plusieurs cayers de ses playes sanguinolentes,
De la rigueur des cloux des espines poignantes,
Celuy la qui scaura bien pleurer ses douleurs,
Les peindra dans son cœur de l'encre de ses pleurs.*

*O liberal donneur a cest heure dernière,
Quand tu voulus laisser la terrestre lumiere,
Turengeras par sept mots ton dernier testament,
Qui sera des Chrestiens le saint enseignement.*

Tu as bien triomphié en ton cruel martire,
Car les felons Hebreux voulant faire du pire,
Ont esleué ta croix au milieu des larrons,
Et toy iuste Seigneur, par qui nous respirons,
As esté recognu du larron qui t'inoque,
Lors que son compagnon de ta grandeur se moque.

O heureux repenant, puis que Dieu t'a promis
Qu'aujourd'huy tu seras comme un de ses amis,
Au bien heureux sejour de l'eternelle gloire,
Qu'il nous à conquête remportant la victoire,
Par sa mort, de la mort qui tallooit ses pas,
Attendant le soupir de son dernier trespass.

O desloyalle mort, comme t'osois tu prendre,
A celuy qui viendra mettre ce monde en cendre?
Ce n'est que pour trois iours, que ton pouvoir s'estend
Pour accomplir le bien, où nostre ame pretend.

Ainsi prest a mourir le Seigneur debonnaire,
En abaissant le chef, recommande à son Pere,
Son ame, & la dispose en ses diuines mains,
Mourant crucifié, pour sauver les humains,
Et avec ceste voix il fina ses angoisses,
Nous donnant les thresors de ses saintes largeesses:
Car de la mesme amour qui lui pleust supporter,
Tant de maux il mourut pour nous resusciter.
Estant mort le Sauveur ses beaux yeux s'obscircirent,
Et ses membres sacrez de son sang se noircirent,
Le visage diuin demeure froid & blanc,
Et ses cheueux espars se mouillent de son sang.
O an predestiné, ô montaigne admirable,
O vendredy sacré, ô croix impitoyable,
O trop cruelle mort, qui te bouffis d'orgueil,
Pour auoir englouty ton Dieu dans le cercueil,

Enquoy t'auoit mesfaict ceste diuine Dame,
Pour la priuer ainsi du repos de son ame?
Luy ostant son enfant, son pere, & son espoix,
Car perdant le Seigneur, rien ne luy est plus doux.

A ce triste moment estoient les Hierarchies,
Regardans accomplir les sainctes Propheties,
Et tout ce beau Palais de superbe hauteur,
S'esbahissoit de voir mourir son createur,
Le Soleil s'esclypsa, & perdit sa lumiere,
Et la terre tremblant d'une estrange maniere,
Fit sortir quelques saintes desia mortz en ce lieu,
A fin de tesmoigner la grand' gloire de Dieu.
Les pierres & cailloux se brisent & resonnent,
Et le voile se fend, & les Hebreux s'estonnent,
Et la mere à perdu la parole & la voix,
Tenant entre ses bras la douloureuse croix.

O bon Dieu trespassé, dont la mort glorieuse,
Nous oste de la mort, & prison odieuse,
Te t'inuocque & requiers d'extreme affection,
Me donner a goustier ta sainte passion,
Que ic fishe en mon cœur, tes cloux & tes espinas,
Me souuenant tousiours de tes faiseurs diuines,
Du trauail de la mort, du brenuage de fiel,
Pour degouster mon cœur d'autre bien que du ciel.
Las donne moy Seigneur, qu'en humble conscience,
I'aille r'amentenant ta douce patience,
Que tes rudes liens me lient fermement,
M'unissans a ta mort inseparablement,
Que ton sang pretieux, me laue & me nettoye,
Et me fasse iouyr de l'eternelle joye,
Et que tous les viuans d'un mutuel accord,
Gemissent leur peche, le subiect de ta mort.

F I N.

COMPLAINTE DE LA Vierge Marie.

Sainte mere de Dieu, & vierge sans seconde,
Source de pureté, seule Royne du monde,
Comme demeures tu seulette sans espoux,
Vefue de ton enfant si gracieux & doux?
Je voudrois humblement accompagner tes peines,
Et me baigner aux pleurs de tes larges fontaines,
Ha fille du tres-haut si ton affliction,
Proce de de la mort, & grieue passion,
De ton benoist enfant, puis que ses grands detresses,
Sont la cause, & subiect, de tes fortes angoisses,
Il y faut mettre fin, puis qu'il voulut finir
Sa vie pour viuans les hommes maintenir.

Que de tes pleurs sacrez les sources espanchees,
Arrestent la roideur de leurs bondes lachees.
Le grand Dieu eternel est tout pacifie,
Puis que le vray Noe lui a sacrifie.
Nous sommes arrivez dans le port du refuge,
Fais cesser de tes pleurs cest abondant deluge.
L'hyuer est ia passe, & les pluyes s'en vont,
Et sur ce monde bas rassere ne ton front,
Ce tien benoit enfant a imposé silence,
D'un propos gracieux a ta grand doleance,
Disant: voicy les fleurs par les champs s'estaler,
Et l'on voit esclaircir le visage de l'air,
L'on oyt parmy les bois gemir la tourterelle,
Leue toy ie te pry ma douce colombelle,
Qui te tiens es pertuis & dans le creuxrocher,
& scauoir dans les trous & playes de ma chair,

Ie voy que ce propos, ô Vierge tres-dolente,
N'amoindrit point le mal qui t'afflige & tourmente,
Veu que long temps apres tu sens renoueller,
Tes douleurs & en rien ne te peux consoler.
Voicy le fier estoc d'une lance cruelle,
Qui te blesse le cœur d'une playe mortelle.

N'estoit ce point assez monstre de cruauté,
D'auoir donne la mort a ce corps tourmenté,
Quelle extreme fureur, & malice enragee,
Ne seroit a son gre suffisamment vengee?
Voyant devant ses yeux enuieux & felonys,
Son ennemy deffait par mille afflictions:
Si encor tout meurtry, & n'ayant rien de vie,
On monstre dessus luy, ceste enragee enuie,
Luy ouurant le costé & le cœur luy blessant,
Aucc le fer pointu de ce glaive perçant,

Haussez vn peu vos yeux o troupe satanique,
Et voyez la beaute de cest enfant unique,
Ayant les yeux ternis, le visage amorty,
Les membres deschirez, & le cœur miparty,
Ne suffisoit il pas a vostre fiere rage,
De luy donner la mort, si d'un malin courage,
Vous ne passez le fer dans son cœur gracieux,
Et n'ouurez le canal de son sang precieux?
Le corps ne sentit rien, car il n'auoit plus d'ame,
Mais la mère le sent, & de douleur se pasme,
De la force du coup, la croix haute trembla,
Et de ce cœur diuin l'eau & le sang coula.
C'est le sacre ruisseau de la playe profonde,
Par lequel sont lauez tous les pechez du monde,
C'est la playe du cœur du vray Adam occis,
Faict le plus tost d'amour que du fer de Longis,

C'est le liet fleurissant de ceste espouse aymee,
Car de ce sainte coste l'Eglise fut formee,
C'est l'arche de Noé, où tous les animaux,
Se mettent à couvert pour se garder des eaux,
Tous ceux qui sont troublez y prennent leur adresse,
Et tous les affligez y reçoivent ließe,
Tous fragiles pecheurs, malades & tentez,
Y sont du tout gueris de leurs infirmitez.

O porte du haut ciel, ô douce sepulture,
Repos des pelerins, & nid de l'ame pure,
Tabernacle d'amour, seule maison de paix,
Qui nous soulagera de nostre pesant faix:
Par toy vit dans le ciel le pauvre humain lignage,
Et le triste banny repose son voyage,
Et tous les alterez y boiuent a plaisir,
Perdant toute la soif de leur mauvais desir.

O thronne precieux de l'Eglise immortelle,
Fontaine àaillissante à la vie éternelle,
Ouvre moy s'il te plaist, ô mon Dieu mes amours,
La porte de mon cœur pour y fuiure toussiours,
Reçoy je te supplie en ce lieu delectable,
Mon pauvre cœur souille, pecheur, & miserable,
Et qu'il soit nettoyé en ce ruisseau diuin,
Et toussiours enyuré de ce precieux vin:
Qu'en ce plaisant rubys mon ame s'esiouisse,
Et s'endorme de dans en oubliant son vice,
Et du monde trompeur le plaisir mensonger,
Sans iamais de ce lieu, & place deloger,
Chantant allegrement avecque le Prophete:
C'est icy mon logis, & ma seure retraite,
Je prens pour min repos ceste habitation,
Puis que cest le vray lieu de ma redemption.

Le soldat qui perça ceste source diuine,
Sent que ceste liqueur ses noirs yeux illuminé,
Et tout mouille du sang qu'il auoit fait sortir,
Il laua ses pechez, & trespassa martir.
Les autres obstinez, impiteux, & feueres,
Blasphemoyent ce trespass, tout remply de mysteres,
Et partant les habits, entr'eux du Sauveur mort,
Dessus sa robe entiere ils ietterent le sort:
Apres venant la nuit ceste troupe mauaise,
Abandonment la croix, & vont prendre leur aisne,
Laisson le corps pendant dedans l'air obscurcys,
Sans que de l'enterrer ils ayent nul soucy.

Mais qui pourra conter sans mourir d'amertume,
Et tremper de ses pleurs, le papier & la plume,
L'extreme affliction que la Vierge reçoit,
Quand de ses yeux ternis son fils elle apperçoit?
Elle voit approcher desia la nuit obscure,
Sans moyen ni secours de trouuer sepulture,
Car ses tristes amis n'auoient rien qui scrut,
Pour oster de la croix le corps de Iesu-Christ,
S'ils le vouloient lauer, c'estoit sur la montaigne,
Où nulle source d'eau le dur rocher ne baigne:
Ils n'auoyent point de draps a fin de le couvrir,
Ny sepulchre caue fait pour l'ensevelir,
Ils n'auoyent ny marteau, eschelle, ny tenailles,
Ny rien qui peut seruir aux tristes funerailles.

O grand pere eternel, qui de tout prenez soin,
Pouruoyez s'il vous plaist a l'extreme besoin,
Car d'aller & venir en la cite voisine,
La nuit au ciel desia tend la noire courtine,
L'on ny pourroit trouuer tout ce qu'il faut auoir,
Puis que par les chemins l'on ny peut plus rien voir.

O mon Dieu mon desir, seul Redempteur du monde,
Vous qui avez tout fait en ceste terre ronde,
Vous avez faute d'eau, de linge, & d'oignement,
Pour vous ensueller au triste monument:
Mais n'auras tu pitie de ta mere affligeé,
Qui est de toute part de douleur assiegee,
Resueille tes ennuiez de ce triste sommeil,
Donne leur à ce coup quelque nouveau conseil.

Arme pour ce besoin le saint Euangelite,
Et renforce l'esprit de Magdaleyne triste:
Car si tu ne pourrois à ce pauvre troupeau,
Ils seront comme toy prestz à mettre au tombeau.
O pere tout puissant, qui de saueur exquise,
As dressé de ta main le tombeau de Moyse,
Souvienne toy Seigneur de ton bien-ayme fils,
Et haste le secours à ces tristes amis.
Nul ne se doit facher de sa tristesse dure,
Dieu fait tout d'un pas lent, avec poix, & mesure,
Aussi le bon Seigneur envoia son secours,
A ces saints qui auoient en lui seul leur recours.

Adonc pour soulager ceste troupe attristee,
A temps il suscita Ioseph d'Arimatce,
Lequel obtint pour eux congé du gouverneur,
D'enterrer le saint corps de nostre Redempteur,
Et puis s'accompagnant du vieillard Nicodeme,
Et de tout bien pouruen alla sur l'heure mesme,
Trouuer les affligerz à l'entour de la croix,
Qui font gemir le ciel par leurs pretieuses voix,
Portant avecques eux l'unguent aromatique,
Pour embaumer le corps a la façon antique:
Tous deux chargez d'ouiltz, d'eschelles, & marteaux
De souesues liqueurs, & delicatz drapeaux,

Ayant les yeux mouillez, & la face dolente,
Ils vont voir sur le mont ceste croix eminente,
Lors tous plains de regretz gemissoient hautement,
Regardent trespassé le Sauveur tout clement,
Ayant devant leurs yeux ses graces nompareilles,
Ses miracles diuins plains de grandes merucilles,
Et le malheur prochain, qui attendoit au port,
Les Hebreux obstinez cause de ceste mort.

La Vierge & ses amis a la premiere veue,
Eurent le cœur trouble, & l'ame toute esmeue,
Pensant que les Vieillars fussent d'autres meurtriers
Pour mettre le saint corps en pieces & quartiers:
Mais voyant que ceux-cy venoient pour leur cōplai-
Et cagnoissant le bien qu'il desiroient leur faire, (re,
Le bien-heureux saint Jean, avec un doux parler,
De la vierge approcha, & pour la consoler,
Madame luy dit-il: cesez un peu vos larmes,
Et vous fortifiez de vos cruels alarmes,
Voicy ces bons Seigneurs, qui plains de charité,
Nous veullent secourir à la nécessité;
Le grand Dieu tout puissant par sa douce clemence
Leur a pour nous aider, donné ceste prudence,
Ils viennent bien pourueus de ce qui est requis,
A fin d'ensevelir vostre bien-ayme fils.
Quelle extreme douleur, deschiroit les entrailles,
De ceux qui preparoient ces tristes funerailles?
Par les freq[ue]lez sanglotz les voix leur tressailloient,
Et tous couuers de pleurs hautement gemissoient:
S'ils se vouloient leuer sur leurs jambes tremblantes
Le cœur leur deffailloit d'angoisses vehementes:
Ils auoient le cerneau en ruisseau transformé,
Leur langue auoit perdu l'office accoustumé.



Mais considere encor, ô mon ame assoupie,
Qu'ils estoient lors martyrs sans esprit, & sans vie,
Voyant mort le Seigneur, dont le pouvoir hautain,
Distribue à chacun la vie par sa main. (aime,

Tu peux veoir maintenant que le cœur qui fort
Vit plus en son aimé, que non pas en soy mesme,
Et puis que Iesus-Christ estoit tout leur amour,
Ils mouroient comme luy mille fois en ce iour,
En ce triste destroit, & douloureux passage,
Ma plume ne pourroit escrire d'avantage:
Mais ie veux contempler dedans mon foible esprit,
Les amercs douleurs que la vierge souffrit,
Quand les sages vicillards ayans reprins halaine,
Monterent sur la croix, & mirent toute peine,
D'arracher les fors cloux, & des pieds & des mains,
De son fils trespassé pour sauver les humains.

Elle auoit de ses pleurs les ioues toutes teintes,
Et son cœur virginal bleslé de mille atteintes,
Son couvre-chef mouillé des larmes de ses yeux,
Ensanglanté du sang de son fil's glorieux,
Et comme elle apperçoit qu'on arrache des fentes,
Les cloux fichez encor, es mains toutes puissantes:
Elle sent arracher son ame de son corps,
Et ce glaive pointé luy donne mille morts.

Le saint disciple aime, & la triste Marie,
Soutenoient de beaux draps le diuin corps sans vie,
Et puis ces bonnes gens descendant iusqu'aux pieds,
Qué le sang tout caille en la croix tient liez,
Donc pour oster les cloux de la chair bien-heureuse,
Il y faut bien aller de force vigoureuse,
Pour arracher les pieds d'avec les cloux pointus,
D'un trop rude marteau saloit frapper dessus,



Ie vous prie Ioseph, aussi vous Nicodeme,
Pour l'amour du defunct, dont ceste face blesme,
Vous attendris le cœur d'une extreme pitie,
Et vous tient embrasez de sa sainte amitie,
Que vous frappez tout doux sur ceste playe amere,
Car declouant le fils, vous enclouez la mere,
Pour ce que detordants les membres de son fils,
Vous faites defaillir, les siens euanouis.

Apres tout doucement le bon Ioseph se charge,
De ce precieux corps qui nous seruit de targe,
Des traicts qui se deuoient contre vous descacher,
Benin il a receu les marques en la chair.

Quand la Vierge apperçoit la piteuse descente,
De ce corps pretieux elle tend & presente,
Ses deux bras l'angoureux lacez al' enuiron,
Pour recevoir son fils en son triste giron,
Et prie ses amis que puis que l'ejustice,
De ceux qui auoient fait ce sangtant sacrifice:

Ahoit priue son cœur de pouuoir dire adieu,
A son enfant aime: maintenant en ce lieu,
Elle aye les baisers d'un conge pitoiable;
Et tienne entre ses bras ce Seigneur admirable.
Puis l'ayant de la croix sur son sein retire,
Elle embrassé le corps de playes decchire,
Et ioignant prez de soy la vie de son ame,
Vn glaive de douleur, son pauure cœur entame,

Puis voyant de son fils le visage sanglant,
Elle approche le sien de larmes ruisseant,
Sans craindre la rigueur des poignantes espinces,
Qui rougisoient les lis de ses beautez diuines,
Et mouillant de son sang sa face & ses habis,
Elle laue de pleurs les playes de son fils.

O vous tous elemens, escoutez la complainte,
Les sanglots, & soupirs, de ceste vierge sainte,
Elle ne peut parler, tant la douleur l'atteint,
Mais dans son triste cuer, muette elle se plaint,
Disant: ô mon cher fils, seul repos de ma vie,
O vigueur de mes yeux, qui es ores ternie,
O diuine splendeur, & luisante clairté,
Qui as voulu tacher ce miroir de beauté,
Quel si poignant chapeau, & couronne espineuse,
Deschire tout le cuir de ta face amoureuse,
Qu'elle lance a blessé ce cuer plain d'amitie?
(O barbare fureur sans aucune pitié!
Voicy les saintes mains, qui par leur grād puissance,
Resuscitoient les morts, & donnoient allegiance,
A tous pauvres chetifs, dont le pouvoir diuin,
Par miracle excellent transmua l'eau en viu,
Donques ils ont bien peu ces inhumains barbares,
Prophancer l'honneur saint de tes graces si rares.
Ha mō fils, & mon sang d'où vient ce grand meches,
Quelle mer de douleur me passé sur le chef,
Qui me consolera en mon triste vefuage,
Ie n'auray plus aucun qui mes ennuis soulage,
Où es tu mon cher fils, mon seul contentement,
Qui a tous les mortels donnois enseignement:
Ie ne te verray plus venir las, & debile,
D'enseigner & prescher aux Hebreux l'Evangile.
Plus ie n'essuyeray ta sueur en esté,
Lors que seras laissé du chemin trop hasté:
Ie ne te verray plus, ô penser delectable,
Assis au pres de moy, & manger a ma table,
Me donnant le repas de ta sainte douceur,
O plaisir tost changé en tristesse & douleur,

I ay perdu tout mon bien, ie n'ay rien a me plaire,
Il faut que desormais ie viue solitaire,
O mon fils bien aymé, tu ne me responds pas,
Puis qu'on t'en a priué par un cruel trespass.
O gracieux parler, ô langue nompareille,
Qui rauissoit mon cœur d'une douce merueille:
Pour quoyn ne parles tu en despit de la mort,
Pour donner a mes maux quelque ioye & support,
Pour adoucir un peu ceste angoisse mortelle,
Que t'ay te voyant mort, d'une mort si cruelle?
O combien dure peu nostre prosperité,
Puis qu'apres le plaisir suruient l'aduersité:
O douce Bethleem, dont la nuit fut plaisante,
Et vous Jerusalém, dont le iour me tourmente,
Quelle inegalité: ay ie trouué en vous,
Perdant le beau subiect de mes plaisirs plus doux?
O Ange messager de ma ioye & liesse,
Vos salutations se changent en tristesse:
Car t'ay ores perdu le doux Emanuel,
Qui s'est fait le iouet de ce peuple cruel.
O amateur benin du pauvre humain lignage,
Qui baillez a la mort, vostre fils en hostage,
Vous sauez la douleur & griesue affliction,
Qui surmonte mon cœur pour ceste passion,
Car tout autant de coups & playes infinies,
Qu'a souffert ce sainct corps autant i'en ay senties,
Et l'estoc de douleur a perçé mille fois,
Ce mien corps affligé, au pied de ceste croix:
Mais bien qu'ores ie sois la plus dolente mere,
Qui soit & qui sera en ce val de misere,
Je vous rends ô mon Dieu, mille & mille mercis,
Pour mes afflictions mes peines & soucis,

Je vous loue a jamais, soit que ie v'ne ou me.
Pour l'amere douleur & tourment que i endure:
Mo coeur ne veut Seigneur, q; tout ce qu'il vous plait
Et qu'en tout & par tout vostre vouloir soit fait.
Le gaiue douloureux, qu'il vous plait que ie porte,
Ie le fiche en mon coeur d'une volonté forte,
Et rends pareillement graces de vos faueurs,
Pour tant d'infinis biés pour tous les grands honours,
Desquels i ay herité par vostre sainte grace,
Ie vous rends le deposit en ceste triste place,
De vostre unique fils, puis que la palle mort,
Par ses traits furieux m'en a priuee a tort,
Mais que pour mes trauaux vous benist et les Anges,
Et mes larmes & pleurs vous seruent de louanges.

Ainsi dedans son coeur la Vierge se plaignoit,
Et le dueil des amis le sien accompagnoit.

Mais voyant que la nuit avec sa robe brune,
Auoit couert le ciel, & ia la claire lune,
Reluisoit pour seruir au funebre appareil,
Reprenant a son tour l'office du soleil,
Ils prient humblement la vierge glorieuse,
De montrer au besoin son ame genereuse,
En baillant le saint corps qu'elle tenoit serré,
Pour l'oindre, & parfumer, & puis estre enterré.

Mais elle veut garder ceste riche despouille,
Et de l'eau de ses yeux elle le lave, & mouille,
Et le tient enserré dans ses bras langoureux,
Où son coeur l'arrestoit d'un desir amoureux:
Mais a force de pleurs ceste troupe esplouree,
Receuut le corps diuin de la vierge sacree,
Se mettant tout autour de ce tresor diuin,
Tout ainsi que l'on voit au gratieux matin,

Se renzer doucement vn bel essein d'auettes,
Pour sucçer la douleur des plus douces fleurettes:
Ainsi le saint troupeau, autour de luy renge,
Faisoit mille regrets sur ce corps outrage,
Regardant le Seigneur, palle froid, & sans vie,
Les yeux tous enfoncés, & la face ternie:
Le corps ensanglante, rompu, martirisé,
Et le sang precieux goutte a goutte espuisé.
Il est bien accompli, ce que dit le Prophète,
Que du plus bas des pieds i. squ'au haut de la teste,
Il n'avoit point en luy ni forme ni sante,
Tant inhumainement il's l'auoient tourmenté.
Approche toy mon cuer, il est temps que tu ayes,
Congé de ton Seigneur de contempler ses playes,
Le vaila estendu sur les bras languissants,
De ces tristes amis de douleur palissants,
Sous le sanguin antel du diuin sacrifice,
Dont le piteux obiect t'esmouue a son seruice,
Va mesler les vnguents, accouvrir les bandeaux,
Estendre doucement les linges & drapeaux,
Les Anges glorieux desireroient bien estre,
En ce lieu douloureux pour seruir a leur maistre,
Aydant a ses amis, qui en pleurs & soupirs,
Poserent le saint corps, repos de leurs desirs,
Sur un suaire blanc, avec grand doleance,
A fin de l'embautmer en toute reuerence.

La mere estoit au chef, la Magdaleyne aux pieds,
Le reste du troupeau aux deux costez rengez.
Puis chacun a genoux, se retroussé les manches,
Espanchat ces liqueurs avecques leur mains blâches
Mais vnyant les pertuis des sacrez pieds, & mains,
La rompure des clouz, les tourmens inhumains:

La vuidange du sang, & ses beautez esteintes,
De rechef estonnez, recommençent leurs plaintes:
O mon Dieu, mon desir, qui de tout as le soin,
Qui est celuy qui n'a un extreme besoin,
De tes diuins ungueints, pour oindre ses blesseures?
O heureux medecin de toutes creatures,
Gueris ie te supply par tes saintes douceurs,
Le mal enracine du secret de nos coeurs,
C'est toy doux Redempteur, qui les cognois, & sondes,
Comme sont tes amis tes playes si profondes,
Qui ils comblient doucement de baulmes precieux,
Des trempant ces liqueurs des larmes de leurs yeux,
Sans que l'unguent faillit aux boyttes de ces dames,
Ny les pleurs a leurs yeux, ny l'amour a leurs ames,
Et sans rien espargner fut oingt ce corps divin,
Et saintement plyé dans un drap de fin lin:
Mais il fallut porter en ceste nuit obscure,
Ce precieux thresor, iusqu'à la sepulture.

Mon ame ie te prie ne t'espoiuante pas,
De voir ton Redempteur porter mort sur le bras,
De ses plus chers amis, qui dressent leur voyage,
Au sepulchre choisi pour leur pelerinage,
L'on porte le fils mort, la mere est au mourir,
Le reste du troupeau ne se peut soustenir,
L'Apostre bien ayme souffre une estrange peine,
Et le ciel retentit des pleurs de Magdaleine,
Les Anges estonnez regardent des hauts cieux,
Les mysteres sacrez de leur Dieu glorieux,
Tout ce grand uniuers regarde la merucille,
Et l'accomplissement de l'œuvre nompareille,
Tous les quatre elemens demeurent alterez,
Et d'une estrange peur les demons effroyez,

Voyant mourir celiuy, dont la mort glorieuse,
Resuscitait les morts de la tombe oublieuse.

Ne veux tu point mourir, ô mon cœur endurcy,
En ce monde trompeur, ha ie voy bien que si,
Va donc, bruslant d'amour, ce tie Redempteur suisre,
Et ne desire plus dedans ce corps rehiure,
Que ce marbre gele se fende par tronçons,
Et face rejoillir les pleurs de ses glaçons,
Que la moitié de vous garde la croix sanguinante,
L'autre suisre les pas de la troupe dolente,
Qui marche lentement au chemin de douleur,
Portant reueremment le corps de leur Seigneur,
Avec pleurs & soupirs, qui empeschoïet leurs veües
Enuoyant leurs clamours aux plus loingtaines nues.
O chemin glorieux, qui tiens le premier rang,
Comme estant consacre de ce precieux sang,
Et arroussé des pleurs de la Royalle dame,
Qui est chasque moment de grande angoisse pasme:
Mais quand elle voyoit emporter son thresor,
Son esprit ia mourant luy reuenoit encor,
Pour ne perdre si tost la despouille cherie,
De son fils Jesus-Christ, le soulas de sa vie.

Ayant donc chemineé par ce triste defroict,
Ils arriuent au lieu, où le sepulchre estoit,
De marbre bien taillé, remarquable fabrique,
Pour nous representez quelque chose mystique,
Fort durable, & tout neuf, n'estat point du bon Dieu,
Qui n'auoit point logis en ce terrestre lieu,
Quoy qu'il soit le Seigneur & maistre des richesses,
De la terre, & du ciel, dont il fait ses largesses,
Toutesfois il n'a point tombeau qui soit a lay,
Car il fut enterre au sepulchre d'autry,

O repos de mon cœur, s'il te plaisir estre,
Mon ame pour tombeau, qui t'ayme & te desire,
Pour la resusclter avec toy le tiers iour,
Et la faire iouyr de l'eternel sejour:
Au moins ouvre mon cœur, & y laisse pour gage,
Le celeste pourtrait de ta divine image.
Le sepulchre est ouvert, & les coeurs afflitez,
Ouverrent le canal de leurs pleurs rengeitez,
Se voiant separer en ceste heure derniere,
Du Seigneur tout puissant leur celeste lumiere.
Lors les genoux flechis, ne faisant que pleurer,
Se mettent humblement trestous a l'adorer,
Puis quand l'on eust tout prest, la pierre estant levee,
Ils prient doucement la vierge desolce,
D'appaiser la rigueur de son extreme dueil,
Et permettre qu'on mit son fils dans le cercueil.

A ceux qui de cecy l'oserent bien semondre,
Ne fut en son pouvoir, visire un seul mot respondre,
Mais embrassant le mort, qui la faisoit meurir,
Sans luy laisser son cœur ne s'en peut despartir.
O amie de Dieu, la mort qui tout efface,
A eu ce grand pouvoir par sa cruelle audace,
D'appaiser les rigueurs de ton benoist enfant,
Et mettre quelque fin a son cruel tourment:
Mais elle ne pourroit avec son amertume,
Effacer de ton cœur l'amour qui te consume,
L'amour dy-je embrasé qui te sert de flambeau,
Pour enterrer ton fils, & ton cœur au tombeau.
Voicy la nuit qui vient, & ceste dernière heure,
Qu'on met le fils de Dieu dedans la sepulture:
Celuy di-je qui a ce grand m'nde formé,
Est par ses bons amis au sepulchre enfermé,

*Et couvert doucement d'une pesante pierre,
Du seul thresor du ciel, enrichissant la terre,
Exprimer les sanglotz & larmes qu'en ce lieu,
Fetterent les amis au despart de leur Dieu,
L'extreme affliction, que la Vierge a receue,
Quand il fallut quitter le sepu'chre de veue.
I'ay l'esprit trop grossier, & le discours me faut,
Pour mettre par escrit un mystere si haut,
J'ay le coeur embrouille en ceste vie actiue,
Mais ie le renouiray a la contemplatiue,
Et aux ames de ceux qui repensent tousiours,
Les faueurs du bon Dieu, ses graces & amours.*

F I N.

LA DESCENTE DE NOSTRE
Seigneur aux limbes.

*Q*u'as ce brave guerrier en puissance admirable,
Eut surmonte la mort par sa mort pitoyable,
Il fist veoir a Sathan, qui nous pensoit auoir,
Qu'il auoit ia pour nous surmonte son pouoir,
Arrachant de ses mains par sa vertu divine,
Ce qu'il auoit acquis par sa fraude & rapine;
Donc apres ceste mort, & griesue passion,
Il monstre les effets de sa redemption,
Descendant aux enfers pour delurer les peres,
Et leur faire gouster le fruit de ses mysteres,
Et brisant de sa croix les portes & les gouds,
Leur monstra sa c'arte en ces cachotz profends.

*O sacree splendeur, o lumiere excellente,
Qui esclaires ceux-la, qui d'une longue attente,*

Desiroient ce beau iour pour leur dernier support,
Qui les rend affranchis des ombres de la mort.

Quand les crue's d'emons virent la clairte sainte,
Tous tremblans de frayeur se pasmerent de crainte,
Et parmy la prison de l'enfer tenebreux,
On oyt crier ainsi ces esprits malheureux:
Qui est celuy puissant lumineux & terrible,
Qui nous vient esclairer en ceste fosse horrible?
Onc ne fut veu ça bas une telle lueur,
Et iamais les enfers ne virent tel Seigneur,
Que vient il faire icy, ce Prince redoutable,
Luy qui ne fut iamais de nul crime coupable?
Ha! c'est pour nous rauir nostre force & pouuoir,
Ayant d'un conquerant le maintien a le voir,
Il n'a point de peche, car sa face immortelle,
Semble plustost iuger l'offence criminelle,
Et d'un clin de ses yeux nous faire tous mourir,
Que d'estre icy venu pour la peine souffrir.
Où estoient nos portiers, lors que sa grand prouesse,
A brize la prison de ceste forteresse?
Ce n'est point un pecheur qui nous met en en soucy,
Et s'il est le seul Dieu que vient il faire icy?
Ha! croix qui as trompé toutes nos esperances,
Et qui soubs tes rameaux captives nos puissances,
Nous gaignasmes au bois de l'arbre defendu,
Et par un autre bois nous auons tout perdu.
Ainsi des fiers esprits la grand' tourbe mutine,
Criant horriblement lamentoit leur ruyne,
Lors que le Redempteur ayant pitié des siens,
De ce lieu tenebreux rompit tous les liens,
Estant donc assamblez tous les hommes en somme,
Qui estoient trespasser depuis le premier homme,

*La ployoient les genous tous les Prophetes vieux,
Qui auoient annonce ce iour tant glorieux,
Encore en aucuns d'eux on voyoit apparoistre,
Le martire souffert pour l'amour de leur maistre.*

*O thresor du haut ciel, ô riche portion,
Du triomphe sacré de la redemption:
La estoient assemblez parmy ceste assistance,
Les deux premiers creez, qui commirent l'offence,
Et comme les premiers ils rompirent la loy,
Ils furent les premiers esperants en la foy;
La fut le bon vieillard, qui sauua dessus l'onde,
Dans vn vaisseau fatal les semences du monde,
Pour repeupler la terre apres l'effroy des eaux,
Et luy faire porter tous animaux nouveaux,
A fin qu'a l'aduenir, & tousiours d'aage en aage,
L'on cogneut du haut Dieu le magnifique ouvrage.*

*L'on y voyoit aussi Abraham plein de foy,
Qui le premier receut de Dieu la sainte loy,
Avec son fils I'sac sans tache ni malice,
Qui marcha gayement au lieu du sacrifice,
En allant a la mort estant chargé de bois,
Qui nous representoit de Jesus-Christ la croix.
Le Prophete y estoit qui desiroit sans cesse,
De voir de ses deux yeux d'Israel la lieesse,
Et tenant son Seigneur chante en ioye d'esprit,
Ce cantique ioyeux que l'Escripture dit.*

*La saint Baptiste estoit parmy la troupe esclue,
Qui fut l'auancoureur de l'heureuse venue,
Et le Lazare aussi qui par sa paunurte,
Fut enrichi de gloire & de felicité,
Tout ce chœur glorieux & troupe d'ames saintes,
Pleuait & gemissant faisoient a Dieu leurs plaintes,*

Attendant ce beau iour pour leur repos final,
Et au milieu de vous le Prophete royal,
Comme poete sacre chantoit à Dieu sans cesse,
Ceste douce chanson si plaine de tristesse:

Comme le serf laissé cerche les freches eaux,
Et se vaut repasser entre les arbrisseaux;
Ainsi Dieu tout puissant mon ame te souhaitte,
Et desire touir de ta grace parfaicte:
Mes larmes iour & nuit me seruient de pain,
Attendant la douceur de ce iour souverain,
Et parmi ces doul'eurs l'on disoit à mon ame,
Où est ce tien Seigneur, que ton esprit reclame?
O Roy saint, si ton cœur ne desire rien plus,
Que de voir le haut Dieu en ce lieu tenebreux,
Tu l'as icy present ; or change ton cantique
En ce chant glorieux de la memoire antique,
Disant tu as Seigneur benit & deliure,
Jacob ton seruiteur, le tenant assuré,
Contre ses ennemis, & par ta grand' clemence,
Tu as dissimule de ton peuple l'offence,
Et toy Prophete saint, toy prophete martir,
Qui pour ce tien Seigneur as tant voulu souffrir,
Ferme ce liure tien de complaintes ameres,
Qui annoncent le temps des extremes misères,
Et la destruction du saint temple de Dieu,
Car dans trois iours d'icy tu verras en son lieu,
Un temple rebasti de beaute nōpareille,
Vne grande cite excellente à mercueille.
Ces peres bien-heureux se voyant deliurez,
Et du regne eternel estant tous assurez,
Quelle langue pourroit descrire leur liesse,
Et combien d'hymnes saints, ils chanteret sans cesse,

*A ce victorieux, qui auoit surmonté,
L'orgueil des forts demons, iusqu'alors indomté?
O agneau, disent ils, qui nous ouures le liure,
De vie pour nous faire eternellement riure:
Dans ton saint paradiſ, dont tu portes la clef,
Qui nous ouures le ciel, & qui ruine le chef
De l'ennemi d'enfer, luy oſtant ſa conqueſte,
Par le coup de ta croix qui luy brise la tête,
Que tout eſprit viuant te ploye les genoux,
Puis que ta maiſte a eu pitié de nous.*

*A toy ſoit donc l'honneur, la puissance, la gloire,
Qui par ta ſainte mort as gaigne la victoire.
O combien tu iugcois colonnel tout puissant,
Le tourment de la croix gracieux & plaiſant:
Puis que par le moyen de tes douleurs ſouffertes,
Tu voyois le troupeau des ames reconuertes,
Ton amour a vaincu la grand' difficulté,
Du chemin de la croix ſta grande charité,
A eu plus de pouvoir que les mortelles peines,
Qui eſpuſoient le ſang de tes ſacrees veines,
Tu tenuis tes tourmens pour fort bien emploiez,
Les ſouffrant ſur la croix, pour les tiens deſploiez,
Le ſaint homme Joseph, oublia ſa tristesse,
Se voyant deux enfans baſtons de ſa vicilleſſe:
A plus forte raion qu'elle extreme plaiſir,
Avut nostre Seigneur regardant eſiouir,
Ce graid nombre d'enfans, dont il eſtoit le pere,
Qu'il auvit enſanté par ſa mort tres-amere.
C'eſtoient les belles fleurs de ce precieux bois,
Que produifoit deſir cete admirable croix,
Ce ſont les rejetons de l'olive immortelle,
Qui rendent à leur Dieu l'huile ſpirituelle;*

*Je te prie Seigneur par ta sainte bonté,
De me mettre du rang de ce troupeau conté:
Et qu'en ce iour plaisant, où ton esprit s'egaye,
Tu ostes de mon cœur toute mortelle playe,
O iour bien fortuné marqué de grands faueurs,
Je veux gouster les fructs de tes saintes douceurs,
Je me veux esiouyr en ce iour de liesse,
Où la mere de Dieu prend nouvelle allegresse,
Voyant nostre Seigneur tant plaint & regrete,
En despit de la mort estre resuscité.
L'orage est tout passé, & l'horrible tempeste,
Voicy le beau soleil qui nous monstre sa teste,
Voulant de sa clarté servir son créateur,
Et par ses gayetez saluer son facteur.*

*Tout ainsi que le iour de la croix rigoureuse,
Le ciel auoit chargé sa robbe tenebreuse,
Et tous les elemens s'estoient couverts de dueil,
Voyants le tout puissant prest à mettre au cercueil,
A present tout reluit d'une clarté nouuelle,
Voyant resusciter la puissance éternelle.
En despit de la mort, & tout victorieux,
Il mene ses amis reuiure dans le cieux.
C'est le braue lyon de l'heureuse lignée,
Qui de son propre sang la victoire a gaignée,
C'est le vaillant Sanson, qui d'un heureux effort,
Tue ses ennemis par sa cruelle mort,
C'est le braue Berger, dont le coup de sa fronde,
Escarbouille le chef de l'ennemy du monde,
Et du mesme poignard de ce grand Philistin,
Il luy donne la mort & gaigne son butin,
C'est le benin Ioseph, qui tend sa cheueleure,
Et la laisse au partir de la prison obscure,*

Reprenant ses honneurs & le sceptre immortel,
Par le commandement du Monarque éternel.

C'est le bon Daniel, osté de la spelonque,
Des lyons affamez, sans auoir mal quelconque :
C'est le diuin Jonas, qui pour ses compagnons,
Fut iette dans la mer repaistre les poisssons,
Et fut enclos trois iours dans l'horrible Balayne,
Et iette sur le bord de la cité prochaine,
A fin de conuertir les habitans du lieu,
Appaisant la vengeance & le courroux de Dieu.
Et qui fut celuy la a qui la mort cruelle,
A bien voulus quitter la cedule mortelle,
Et qui tout englouty au profond du tombeau,
A surmonté la force en ce pays nouveau?
Ce fut nosire Sauveur qui seul dompta la beste,
A qui jamais aucun n'auoit peu faire teste,
C'est luy qui triompha comme le tout puissant,
De la cruelle mort ce monstre rauissant,
Qui a tort & trauers sur les humains se roule,
Et de les engloutir jamais elle n'est soule,
Mais quand elle eut rauy le puissant Redempteur,
Elle s'en estoilla & trembla de frayeur,
Cognosissant la valeur de sa grande rapine,
Elle ne peut tenir ceste force divine.

De reuiure il ne peut par elle estre empesché,
Puis que cest le seul faint sans coupe ny pechié.
Or l'estoille du iour ne sort point si luisante,
Ny le brillant soleil qui doré se presente,
Au leuer du matin pour decorer le iour,
De sa belle clarté qui reluit a son tour:
Comme le fils de Dieu & Seigneur debonnaire,
Estant resuscité se présente a samere,

Qui voit devant ses yeux son enfant bien-aimé,
Et ce corps glorieux qu'elle vit embasné,
Qu'elle lava de pleurs, & vit mettre en la tombe,
Qui est ores plus net qu'une blanche colombe,
Ayant repris les traitz de sa douce beauté,
Et la sainte splendeur de sa diuinité,
Elle voit les pertuis des playes glorieuses,
Qui furent a son cœur des pointes douloureuses,
Luy sembler maintenant des doux amoureux dards,
Tant elle a de plaisir en ses diuins regards.

Celuy qu'elle auoit veu souffrir la mort terrible,
Qui l'a recommandé a son ayme disciple,
Mourant honteusement au milieu des larrons,
Estor enuironné de mille legions,
De Prophetes, & Saints, qui suivent sa banniere,
Lesquels il fait iouir de la douce lumiere;
Elle voit de ses yeux glorieux immortel,
Son enfant bien-ayme, qu'elle a tenu mortel,
En son triste giron, lequel perdant la vie,
Espusa tout son sang d'une amour infinie;
C'est luy qui a souffert tant de cruels efforts,
qui est maintenant le premier né des morts,
vainqueur glorieux, le Rédempteur du monde,
ui a fait & forme, ceste machine ronde,
a voulu mourir, & puis ressusciter,
glorieusement a la dextre monter,
de la terre, le ciel, les hommes, & les anges,
y chantent a jamais éternelles louanges;
ue sa parfaicte amour nous puissions embrasser,
autants a son honneur sans jamais nous lasser.

HYMNE SVR LA LOVANGE de la Charité.

Liberale bonté, qui iamais ne te lasscs,
De donner aux humains tes abondantes graces,
Et en mille façons d'un soing continual,
Tu montres les effets de l'amour eternel,
Donnant le clair soleil, & la pluye agreable,
La vie, & le repos au pecheur miserable,
Sans oster le plaisir de ses commoditez,
Ne punir iustement ses grands iniquitez.
Toy pere tout puissant tu ietas tes largesses,
Sur les pauures mortels les comblant de richesses,
Ensayant ton cher fils en ce val douloureux,
Pour donner ses thresors au monde souffreteux,
Et le fi's liberal par sa peyne mortelle,
Brisa les forts liens de la mort eternelle .
Il s'est humilié à fin de nous hausser,
Et pour guerir nos maux, il s'est laissé blesser,
Prenant le vil manteau de nostre seruitude,
Pour nous faire iouir de la beatitude.

Ce sont de beaux presens d'un excellent honneur,
Qui monstrerent la bonté du liberal donneur:
Mais dressons nostre esprit a voir la prouidence,
De ce doux Redempteur & pere de clemence,
Qui ne s'est contenté pour nous sauoriser,
De s'offrir a victime, & son sang espuiser,
Pour purger le venin de nos pechez & vices,
Courant de ces vnguents nos laides cicatrices.
Mais pour nous maintenir en l'estat de santé,
Cognosſant clairement nostre fragilité,

*Il nous laissa pourueus de saintes medecines,
Pour arracher le mal qui croist en nos poictrine,
Car le tres-saint Esprit nous dit es escritez saintz,
Par l'auemosne, & la foy, les pechez sont csiantz.*

*Tout ainsi que par l'eau le feu esteint sa flamme,
L'auemosne peut chasser le peché de nostre ame,
C'est la douce liqueur qu'il faut faire couler,
Sur le feu de peché, pour garder de brusler,
Elle assoupit l'ardeur de toute conuoitise,
Et au trac de vertu tous nos esprits esguise,
Portans dedans nos cœurs, pour soulager nos maux,
C'est douce vertu, repos de nos traualx.*

*Si nous voulons auoir la paix & la concorde,
Suivons le bon chemin de la misericorde,
Par elle nos maisons seront plaines de biens,
Nous n'aurons poins l'ennuy des soucis terriens,
Esperant que celuy qui donne toutes choses,
A nous recompenser n'aura point les mains closes.
Ceste belle vertu est pleine de douceur,
Chassant bien loing de nous l'amertume du cœur,
Elle tient un carquois, ses fléches sont lancees,
D'amour & de pitié au fonds de nos pensees,
Qui ouvrent de nos cœurs les ressorts plus cachez,
Pour en chasser dehors nos vices & pechez.*

*Iamais l'homme auemosnier, piteux, & charitable,
Ne mourra sans se voir aide de son semblable:
Car il a mis au sein des pauures ses biensfaictz,
Il en recueillira les graticieux effecls,
Si nous voulons penser à la grand^e recompense,
Que Dieu promet a ceux qui usent de clemence,
Nous n'aurons rien a part, mais d'un extreme soing,
Nous partirons nos biens a ceux qui ont besoing.*

Nostre grand aumosnier par sa parole encore,
C'est œuvre decora, qui nos œuvres decore,
Disant: tout le bienfaict, aumosne & charité,
Que vous ferez a ceux qui ont nécessité,
Je le tiendray pour mien, & d'un plaisir extreme,
Je receuray ce bien, comme fait a moy-mesme.

Je vous laisse en mon lieu les pauures souffreteux,
Vous avez le moyen de me traitter en eux,
Ce sont mes membres nuds donnez leur couverture,
Rassasiez leur faim rechauffez leur froidure,
Desalterez leur soif leur trauail deslassez,
Vous en serez tresbien vn iour recompensez.

O liberal donneur qui as la main si prompte,
De donner a celuy qui n'en tient point de compte,
Comme peux tu souffrir que les vns trop saoullez,
Ne se soucient point des pauures desolez,
Mais comblez de grandeurs, passetemps & delices,
S'ailent veautrāt parmy le bourbier de leurs vices,
Sans espargner tes biens, a prendre leurs plaisirs,
Et suire l'appetit de leurs mauvais desirs,
Despendant en vn iour de ce que tu lenr donnes,
Ce qui pourroit suffire a nourrir cent personnes,
Qui en mourant de faim desireroient helas!
D'amasser les reliefs de ces larges repas,
De qui la paureté est si fort depourueue,
Qu'ils n'ont point vn habit pour couvrir leur chair
Endurant la rigueur du froit & de l'hyuer, (nuē,
Sans que les bien-aisez pensent qu'a se brauer.
Mais bien qu'ils soient pourueuz de robes infinies,
De meubles excellentz leurs maisons bien garnies,
Ils aymeront trop mieux, barder quelque cheual,
Tapisser leurs parois, masquer au Carnaval:

Que vestir ou donner quelque bien necessaire,
Aux pauures souffreteux qui en ont tant affaire,
Mais ce monde s'en va, & sa gloire perit,
Et l'on deteste en fin, ce que plus on cherit.
Ne vous ennuyez point, o pauures creatures,
Endurant faim & soif, les ardeurs & froidures:
Car vn iour aduiendra que la faim & la soif,
Vous sera transmuée en vn repas soues,
Et laissant vos douleurs en la vie moleste,
Vous gousterez au ciel la viande celeste,
Et loings de froid, & chaud de nos iours inconstans,
Vous iouirez la haut d'un cternel printemps.

Bien-heureux est celuy qui ne va detournant,
Son oeil du souffreteux a son huis sejournant:
Car quoy que nous soyons, & Princes & Monarques,
Nous portons dessus nous, de pauurete les marques,
Et dès que nistre merc au ventre nous receu,
Quant & nous la misere aussi tost y conceu,
Tousiours grands & petits nous mandions sans cesse,
De ce Dieu liberal la celeste largeesse,
Et bien qu'il monstre en nous tant d'effets d'amitié,
De nos freres Chrestiens nous n'auons point pitie.

Je m'estonne pecheur, que tu ne l'appercoiuies,
Qu'a toute heure, & moment il faut que tu reçoiues
L'umosne du bon Dieu, qui de sa large main,
Te donne les biensfaictis, & tu es inhumain.
Il ne t'a point donné tant de riches cheuances,
Pour en estre cruel ne pour que tu l'offences,
Il ne faut point ainsi de ses dons abuser,
Au lieu de le seruir, le vouloir mespriser,
L'air, le ciel, & la mer, & la terre massue,
A nous donner des biens ne se monstre retine.

Sommes nous plus cruels que n'est vn element,
Qui n'a point de raison, de vie & sentiment?

La terre qui retient les semences encloses,
Se monstre liberale enfantant toutes choses:
Le ciel donne ses vents, & souffle son doux air,
Et le doré so'eil se voit luisant & clair;
La mer soustient le poids, & charge d'un nauire,
Faisant rouler ses flotz à fin de la conduire,
Produisant largement dans ses secondes eaux,
Pour nos commoditez grand nombre d'animaux.

La lune, qui la nuit reuit dedans sa Sphere,
Pour seruir les mortels le monstre belle & claire.
Les astres lumineux, flamboiantz a leur tour,
Font de l'obscure nuit, la clarte d'un beau iour.
Les saisons se coulant par leurs suiuantes courses,
Remplissent nos greniers, nos caues & nos bourcez,
Et tout ce qui se meut par ce grand Vnivers,
Se monstre liberal à l'quare peruers:
Serons nous plus eschars, plus inhumains & chiches,
Que ce qui nous produist tant de choses si riches?
Ne porterons nous point quelque fruit^t souhaité,
Qui ne soit point pourry, mais de l'espriz sante?
Nous sommes tous issus de la sainte racine,
Ne perdons point l'estoc de si haute origine;
Car tout rameau seche par le feu de peché,
Sera de ce beau tronc promptement retranché.

La douce charité, l'aumosne secourable,
Est vne belle fleur plaisante & delectable;
Ceux qui veulent gouter de ces douleurs le miel,
Doivent oster leurs coeurs de ce siecle, ortel,
Laisson le vain souci des richesses terrestres,
Pour amasser la haut les grands thresors celestes.

Où la tigne & les vers point ne les gasteront,
Et les rusez larrons ne les deroberont:
Mais quand ce grād faucheur assémblera ses gerbes,
Les espics de ses fruitēs surmonteront les herbes.
Ce sera ce grand iour, que le Dieu tout puissant,
Tiendra la maiesté de son grand iugement,
Renuersant l'Uniuers d'une estrange tempeste,
Assemblant les mortels au son de la trompette.

Lors sera demandé le talent a chacun,
Et nos pechez monstrez sans excepter aucun,
Mesmes la cruaute & l'immisericorde,
Nous serra le cœur d'une cruelle corde.
Quand le iuge eternel nous voyant entachez,
Par la noire couleur des horribles pechez,
Nous mettra sur les yeux ses tres-iustes reproches,
Du peu de charité de nos freres & proches,
Et ce que nous pensons quelques obmisions,
Sera le iuste arrest de nos perditions,
Lors que Dieu nous dira en sa maiesté grande:
Vien-ça pecheur ingrat, respons a ma demande,
Alors que j'auois faim, m'as tu rassasié,
Et de me secourir t'en es tu soucié,
Parmy les grands plaisirs de ta mondaine gloire,
Quand j'estoïs alteré, m'as tu donne a boire,
Si j'estoïs en prison, es tu venu me voir,
Pour a ma pauureté diligemment pouruoir?

Quand j'estoïs affligé de longue maladie,
As tu pris le soucy de sustenter ma vie,
Et quand au froid hyuer, j'auois mes membres nuds
Par quelque charité les as tu recogneus,
As tu voulu loger d'une pitié secrete,
Le forain eſtranger qui cerche ſa retraitte,

Et sans rien espargner as tu fait les efforts,
De charitablement ensevelir les morts?
Ceux-la qui auront fait ces œuvres salutaires,
Recevront du Seigneur les éternels salaires,
Mais ceux qui n'aurōt point recueilly ces doux fruits,
Seront pour leurs pechez ruinez & destruits,
Receuant du haut Dieu ceste iuste sentence,
Pour la punition de leur mortelle offence:
Allez vous en peruers & maudits obstinez,
Endurer iustement les peines des damnez,
Dedans le feu d'enfer, plain de tourmens estranges,
Lequel est préparé pour Satan & ses Anges.
Là vous mourrez de faim, & mes bons seruiteurs,
Gousteront du saint fruit des celestes douceurs,
Vous bruslerez de soif sans aucun refriugere,
Ils seront rafraichis d'une eau plaisante & claire,
Vostre cruel traueil sera perpetuel,
Et ils seront au ciel en repos éternel.

C'est le riche loyer des pauures miserables,
Et de ceux la qui sont piteux & charitables,
C'est vn ioyeux mestier que d'estre liberal,
Jamais ne fut aucun qui s'en soit trouué mal:
Comme nous pouuons voir de la vefue Fabite,
Qui cacha dans le sein des pauures son merite.
Elle estant trespassée & ia dans le cercueil,
Les pauures souffreteux en firent si grand dueil,
Que saint Pierre poussé d'un charitable zele,
Pria nostre Seigneur d'un cœur ardant pour elle,
A fin que les chetifs malades affligez,
Fussent encor un coup par elle soulagez,
Et Dieu resuscita ceste piteuse femme,
Dont la grand charité fit reuirer son ame.

Elle ne pensoit point d'un sacheux souuenir,
Aux soucis terriens ni au temps aduenir;
Comme oves nous faisons par nos grands auarices,
Donnant un beau manteau a l'honneur de nos vices:
Par tesmoin des enfans, disant qu'il vaut trop mieux
Estre cruel que pauvre, ayant la honte aux yeux.

Las tandis que le corps à le souci du monde,
Se tenant submerge dans ceste mer profonde,
Ayant a plain souhait toutes commoditez,
L'ame n'a rien de bon pour ses necessitez,
Souffrant la pauurete demeurant froide & nue,
Puis que la charite luy est tant incognue,
Et nous ne voyons point que pendant que ce corps,
Veut garder d'amerdrir ses biens aimez tresors,
Il fait a veue d'oi! sa pauvre ame descouvrir,
Pendant les grāds tresors qu'il ne scait pas cognoistre,
Amassons tous nos fructs aux celestes greniers,
Comme celle qui mit au tronc ces deux deniers:
Donnans d'un bon vouloir ceste petite offrande,
Qui fut de ce bon Dieu estimee si grande;
Pour ce que les riches qui offroient de grands dons,
Donnoient de l'abondant de leurs riches maisons:
Mais ceste femme icy donna bien d'avantage,
Offrant le petit gain de son pauvre mesnage,
Elle en eut le guerdon, car en ce mesme lieu,
Son present fut loué de la bouche de Dieu.

Les riches impiteux, qui n'ot point la main prompte
Pour deslargir leurs biens, doivent rougir de honte,
Puis qu'une pauvre veue, & son petit bien-fait,
Leur monstre le chemin d'un exemple parfait.
Dieu ne regarde point le bien de la personne,
Mais il sonde le cœur de celuy qui le donne:

Pource

Pource n'excusons point nostre foible pouvoir,
Mais offrons le petit avec un bon vouloir;
Car Dieu qui cognoit tout, par sa grace abondante,
Benira nostre don, & cil qui le presente,
Le precieux guerdon de ses fruitz glorieux,
Se trouve en l'escripture en mille, & mille lieux.

Comme nous pouvons voir, de la veue Sarepte,
Qui eut de ses biens-faictz liberale recepte,
Lors que la palle faim auoit tout englouty,
Et le Soleil ardent le monde auoit rosty:
Elle n'auoit à lors qu'un petit de farine,
Pour passer la rigueur de ceste grand' samine,
Et dedans ces vaisseaux qui souloient estre plains,
Un peu d'huille, elle auoit du reste de ses grains.
Faisant de tout cecy un pain cuit soubs la cendre,
Pour estoigner la mort qui ja la venoit prendre,
Pensant qu'apres la fin de ce sobre repas,
Elle attendroit la fin de son cruel trespass:
Et comme elle pensoit estre du tout laissee,
Arrive en sa maison le Prophete Elisee,
Qui luy à commandé de luy faire un gasteau,
De ce peu qui restoit en son vuide tonneau,
Elle ne partit point sa petite substance,
Pour nourrir ses enfans en leur pauvre indigence:
Mais s'ostant le morceau qu'elic deuoit manger,
Elle en rassasia son prochain estranger,
Et d'un cœur liberal met la main à la pâste,
A faire le gasteau diligemment se haste:
Pour cuire tout son bien, & son hoste nourrir,
Sans penser à la faim qu'elle deuoit souffrir,
Et ne luy donna point une scule partie,
De ce qui luy restoit pour sustenter sa vie,
Mais elle donna tout plusloft a son prochain,

Que ces pauvres enfans qui languissoient de faim.
O rare charité de ceste femme sage,
Qui n'a rien despendu de son petit mesnage,
Mais elle l'enrichit par sa grande pieté,
Et par sa ferme foy se mit en sauueté:
Car son hôte courtois regardant sa largeesse,
Voulut remunerer sa prodigue sagesse,
Et lui dit doucement, le Seigneur dit ainsi:
Vous ne serez jamais en peine ne souci,
Pour trouuer a manger durant ceste famine,
Car l'huile savourez ni la blanche farine,
Né manquera jamais dedans vos creux tonneaux,
Jusques a tant que Dieu nous enuoiera ses eaux:
Faisant plouvoir du ciel pour engrasser la terre,
Et relacher le sec qui l'endurcit en pierre.

Ceste-cy ne scauoit les doux enseignemens,
De nostre Redempteur ny ses commandemens,
Elle ne rendoit point a ses membres service,
Pour le sang espandu au dñuin sacrifice,
Car il n'auoit encore enduré passion,
Ny accomply le fruit de la redemption:
Et nous ingratis pecheurs, inhumains, et auares,
Qui tenons du bon Dieu tant de graces si rares,
Aurons nous a jamais tout le corps engourdy,
Et d'un hyuer cruel le cœur tout refroidy?
Imitons la vertu de ces trois simples femmes,
Et nous aurons des fruits pour sustenter nos ames,
Ceste belle vertu nous monstrera les muis,
Des sainctis thresors du ciel de paradis les huis,
Mais que ces qualitez soient bien avant poussées,
Dedans le plus profond de nos humbles pensees,
C'est un plaisirnt repos qui chasse tout esmoy,
C'est l'armure d'espoir, le soutien de la foy,

Le baulme pour guerir nos griesues maladies,
Nettoyant du peche les playes enueillies,
Ce doux medicament est bien mis au pouvoir,
De celuy qui le cerche & le desire auoir,
Quoy que ceste vertu soit grandement utile,
Si rend elle a chacun la pratique facile,
Elle peut soulager nostre penible flix,
Mettant entre nos mains la couronne de paix:
Car si le vray Chrestien est armé de ses armes,
Il ne craindra l'effort des plus cruels alarmes.
Elle nous rend plus forts nous soustenans tousiours,
Pour sans iamais tomber,acheuer nostre cours,
Nous disposant tousiours a receuoir la gracie,
De ce Dieu liberal qui nos pechez efface,
Appasiant son courroux instantement irrite,
Pour punir nos pechez & nostre cruauté.
Pratiquons donc tressous ces ouvrages salutaires,
Et nous ne perdrons point le fruit de nos salaires.
Courrons d'un cœur ardant a ce but proposé,
Que nostre Redempteur nous a si bien posé,
Ne nous arrestons point en ces terrestres lieux,
Et nous aurons aussi le pardon de nos rices,
Puis que nostre bon Dieu par ses sainctes faiseurs,
Se monstre liberal a ces bons seruiteurs.

F 1 N.

K 2

SOMMAIRE DE SEPT SERMONS
faitz par Monsieur Eimond, cōtre les sept
pechez mortels, pour les sept estatz de la
ville de Tolose , deuant les sept corps des
Apostres à saint Sernin.

H Eureux qui grauera vnuement dans son coeur,
D'un ciseau acere de zele & de faueur,
De vos doctes discours, l'admirable doctrine,
Sans que le cours des ans, qui toutes choses mine,
Efface de nos coeurs, vos propos immortels,
Gardant a tout iamais de characteres tels,
Contre les passions qui tiennent asservie,
Du lien de peche, nostre dolente vie;
Qui nous lasse le coeur, d'un merveilleux effort,
Et chasse la vertu, pour nous donner la mort:
Si nous n'avons recours a la douce clemence,
Du grand Dieu eternel, nostre seule esperance,
Qui a vaincu la mort, & tous les ennemis,
Qui pour nous offenser, en auant se sont mis.

C'est luy qui gardera sa pauvre creature,
Contre le ser poignant, & la grieue poincture,
Des fleches de peche, qui nous b'effent le coeur,
Sans le diuin bouclier de sa sainte faueur:
Qui vous a departi de sa grace celeste,
Tant de rares vertus, qui rendent manifeste,
Le pouvoir excellent de ce Roy souuerain,
Qui vous donne a souhait, d'une abondante main,
De ses riches thresors, des dons si magnifiques,
Pour les distribuer, aux ames pacifiques,
Qui veulent seruir Dieu, de leur force & pouvoir,
Et nettoyer leur coeurs, propres a recevoir,
Sa sainte verite, que nous devons entendre,
Et les belles vertus, qu'il vous plaist nous apprendre

Pour armer la raison d'un courage constant,
Appuyé sur celuy, qui va tout surmontant:
Que nous donra le cœur, & la volonté forte,
De vaincre nos désirs, & leur fermer la porte,
De nostre entendement, & d'espionger de nous,
Ce qui est si amer, & nous semble si doux.
Ces sont ces passions, vaines, & tromperesses,
Qui nous donnent tousiours de mortelles angoisses.
Mais nous les combatons, y apportans le soin,
Que vous nous apprenez a nostre grand besoin:
Car vous nous embrasez, d'une volonté sainte,
De vivre en Iesus Christ, & le servir sans feinte,
De nous garder du vice, & ses aveugemens,
Et bannir loin de nous, tous les desregemens,
Qui sont sept ennemis, grands seigneurs de la terre,
Qui nous liurent tousiours une mortelle guerre.

Vous les nous figurez par les sept nations,
Pleines de cruautez, & folles passions:
Qui vouloyent empescher d'une fiere entreprise,
Au peuple d'Israël la region promise.
Et voulurent facher le seruiteur de Dieu,
Ce braue Josué, Prince du peuple Hebrieu,
Ce sont sept ennemis, qu'avez voulu combattre,
Du glaive de l'esprit, leur puissances abbatre,
Vous les avez tous sept, vaincus, & abbatus,
Par le diuin pouvoir de sept fortes vertus.

Celuy a qui premier vous brisastes la teste,
Ce fut le Dorean, ceste arrogante bestie,
Pleine d'ambition, & desir orgueilleux,
Qui nous veut abîmer au gouffre douloureux.

Il enflé incessamment, le cœur de la personne,
Et de son fier venin nos ames empoisonne,
Par des subtils moyens, masquez d'une grandeur,

Que vois nous descourez a vostre grand honneur,
Opposant contre lui, pour auoir la victoire,
La simple humilité, qui surmonte sa gloire.
Elle suit le scauoir, que si abondamment,
Dieu vous a desparti pour nostre amendement.

Apres auoir vaincu la vaine outrecuidance,
Du premier ennemy, qui reste sans puissance:
Le second enuieux ne nous donne repos,
Mais nous ronge le cœur, les moelles & les os,
Ce vil Cananeam, empoisonné d'envie,
Qui bousrelle tousiours nostre dolente vie:
Et blesse la raison d'un trait enuenimé,
Dont le cœur est soudain viuement entamé,
Languissant, dououreux, tout remply d'amertume,
Et de triste regret, qui tousiours nous consume,
Nous estant le repos, & la tranquillité,
Pour brusler nostre cœur, de feu d'iniquité,
Qui n'est iamais content, & n'a point de liesse,
Qu'alors qu'il voit quelqu'un en mortelle detresse,
Il ne se monstre pas tant comme le premier:
Mais a nous mettre a mort, est tousiours constumier:
Toutesfois il s'en fuit au son de la doctrine,
Qui fauche de nos cœurs toute solle racine,
I' n'a plus de pouvoir, & s'escarte de nous,
Par la seule vertu de vos propos si doux,
Et pleins du saint Esprit, qui par vostre eloquence,
Grauez dans le secret de nostre conscience,
La douce charité, remplie de douceur,
Qui vous est familiere, & loge en vostre cuer.

Or le tiers ennemy, qui nous est si reueſche,
Et qui fait en nos cœurs, une mortelle bresche,
Se nomme Amorrean plein d'auare désir,
Chassant bien loin de nous toute ioye & plaisir,

Pour paistre ses souhaits, d'auare conuoitise,
Et fleschir les genoux, a la richesse acquise,
Par des moyens perniers, iustes & meschants,
De qui nous receurons de diuers chastiments:
Car nous courrons apres, d'un cuer insatiable,
A tout ce qui n'est rien que songe perissable:
Et n'a iamais repos l'auare ambition,
D'agiter nos esprits de toute emotion.
C'est ce vieux ennemy qui tousiours nous tourmente,
Et plus a ce qu'il veut & moins il se contente,
Mais vous l'avez lie par liberalite,
Qui sert fidellement a vostre volonte:
Il le nomme vaincu, & vous met en sa place,
Le lascif Hirthean tout remply de fallace,
Qui suit la volupie, & plaisirs desreglez,
Ayant de vil peche les yeux tons auuglez:
Souillant & meurtrissant nostre folle ieunesse,
Sans nous appercuoir cependant qu'il nous blesse,
Et tache a nous plonger dans le sale bourbier,
Et de ces traistres lacs nostre raison lier,
Pour nous faire en enfer avoir la recompense,
De l'enorme peche de nostre incontinence.
Mais pour nous offencer trop vain est son effort,
Vous nous seruez Eymond de bouclier assez fort,
Qui pent parer le coup de ses fleches mortelles,
Et nous mettre a couvert soubs les pudiques esles,
De pure chasleté, a qui vous commandez,
Et de nostre ennemy l'insolence bridez,
Bien qu'il tache tousiours, a surprendre nostre ame,
Pour la faire brusler dans l'eternelle flamme.
Mais vous l'avez dompté, liant ses passions,
Par le sacré lien des exhortations.
Or pour nous deliurer de tous nous aduersaires,

*Et nous mettre en la main les armes necessaires,
Vous entrez au combat du cinquiesme ennemy.
Qui a nous tourmenter ne s'est pas endormy:
Cest le Phariseam,tout plain d'ire cruelle,
Qui porte sur le front la vengeance mortelle,
Et le bouillant desir de son cœur inhumain:
Ne se peut assouvir de nostre sang humain:
Il se paist de courroux,d'ire & de jaloufie,
Et brusle incessamment d'ardente frenesie,
Nous pique,& nous aigrift,& n'est jamais content,
Que lors qu'il va nos cœurs a ses pieds abbatant.*

*Mais nous chasseronz bien son ire foudroyante,
Et tout le noir venin de sa cholere ardente,
Si nous tenons le trac si gracieux,& doux,
De la sainte vertu, qui brize son courroux,
Avec le fer trempé de douce patience,
Conduite de l'esprit de vostre sapience,
A qui elle ne veut en rien desobeyr,
Mais vous aime touſtours & fait vostre desir,
Car vous avez monſtré par dix mille manieres,
Comme on rend de peche les voyes prisonnieres,
Et comme nous pourrons par la deuotion,
Rendre des ennemis, vainc la passion.*

*Apres auoir vaincu ce barbare farouche,
Et ietté loin de nous,de peur qu'il ne nous touche,
Le sixiesme ennemy,nous blesſe de ses dards,
Ayant a ſon pouuoir, grand nombre de soldars.
Nommé Iebuscam,plain de molle paresſe,
Eſtant bien diſſerent de la fiere hautesſe,
Des autres precedens,mais non moins angoiffeux,
Encores qu'il ne soit que foible,& paresſeux.
Cachant dans le repos de vaine nonchalance,
Sa fille Oysuete,mere d'incontinence,*

Suyue du regret,, de faire son deuoir,
Dormant dans le giron d'un otieux vouloir,
Qui me reste pourtant d'auoir en la pensee,
Un nombre d'ennemis qui la tiennent pressée:
Et pouuons a bon droit,dire que ce peche,
Ne marche pas tout seul,mais qu'il est attaché,
D'un damnable lien a maintes sautes erdes,
Qui vont s'entretenant comme de fortes cordes,
Pour enlacer quelqu'un, & faire tresbucher,
Celuy qui de son gré,les veut aller chercher.
Mais vous coupez le neud,de toute negligence,
Par le glaive trenchant de vostre diligence,
Venant a bout ainsi de ce tiede dormant,
Et de tout ce qu'il peut nous donner de tourment,
Nous ayant deliure de rigoureux seruage,
De six fiers ennemis,la peste du courage:
Descouvert leurs poison, & rendu clair voyans,
Ceux qui au parauant estoient si fouruoians,
Vous avez poursuivu la defence promise,
Et l'honneur assure de si grand entreprisē:
Repoussant le dernier & sacheux importun,
Ce septiesme ennemy,qui moleste chacun.
Qui se nomme Eueam,ayant bien grand puissance,
De troubler le repos de nostre temperance.
Il est voluptucux,moleste,& impudent,
Plongé dans le bourbler d'ordures abondant,
Et heurte la raison,de tresaspres rencontres,
Avec le vain obiect,de tout ce qu'il luy monstre,
Et le soustien qu'il a de nos propres desirs,
Qu'il tache d'alterer,de ses traistres plaisirs,
Soubs la necessité:qui nos pechez desguise,
Courrant d'un grand besoin sa vile gourmandise,
Qui a des traits aiguz,& prests a nous blesser,

*Car bien mal-aisement, pourrions nous bien passer,
Parmy les aguillons, ou des braises ardentes,
Sans porter dessus nous, des marques evidentes,
Ou blessez, ou bruslez de quelqu'un de ces deux,
Mais nous pourrons passer ce chemin dangereux,
Sans en estre marquez, par la grace infinie,
Qui nous fait surmonter ceste troupe ennemie,
Mesme cest importun, & dernier poursuivant,
Que vous avez dompté d'un discours fiscaulant,
De la sobrieté, des vertus la nourrisse,
Qui estoigne de soy, toute sorte de vice,
Et par vostre moyen ell'est venue a bout,
De son grand ennemy, qui la chasse par tout:
Or ell'a son logis, avec ses six compagnes,
Non parmy les rochers, ny les hautes montagnes,
Mais dans le plus secret de vostre noble cœur,
De vous outil de Dieu, des vices le vainqueur:
Car où le saint Esprit, communique sa grace,
Toutes autres vertus, y ont tousiours leur place,
C'est pourquoi nos aii ôt, dedâs nous cœurs graues,
Les saints enseignemens, dont vous nous abbreviez,
Seruant nostre Seigneur, d'une ame genereuse,
Sans craindre du peche, la force dangereuse:
Ayant pour nostre chef, pour nostre ayde, & support,
Ce grand triomphateur, qui a vaincu la mort.
A ceux de ses soldats, que decorer il daigne,
Ce plus grand colomnel, fait porter son enseigne,
Leur donnant un desir de suiuure saintement,
Ce beau chemin des cieux, que si parfaictement,
Vous tenez, & suivez, & nous monsirez la voye,
Qui nous sera monter au lieu de toute ioye,
Grant dedans nos cœurs, pour venir a ce but,
Ses parfaictes vertus, instrument de salut.*

HYMNE DE LA VERTU de Continence.

Avant que de ma bouche, un mot ie face naistre,
Je veux tres-humblement, supplier mon doux
Deslargir de ses biens a ma necessité, (maistre,
Et monstrar dessus moy sa liberalité,
Car ie ne puis former parole vertueuse,
Ayant dedans le cœur vne ame vtilieuse,

Mais, s'il te plaist Seigneur, de reuestir mō cœur,
De ces rares vertus, dont tu es le donneur,
Je chanteray tousiours ton honneur & ta gloire,
Et gardant tes bienfaits tousiours en la memoire,
Je diray le plaisir, & le contentement,
Que tu donnes a ceux, qui t'ayment loyaument:
Et combien richement tu payes leur service,
Leur donnant la vertu, & pardonnant leur vice,
C'est un riche thresor, qui n'a point de pareil,
Qui estend ses rayons plus loin que le soleil:
Car si ses riches dons sont enclos dedans l'ame,
Ils monstraront tousiours quelque diuine flamme,
Dont celuy qui les a, peut parler a souhait,
Comm' ayant dans le cœur, un fondement parfait.
Et ne faut point doubter, qu'une pluye liquide,
Gaste le bastiment d'une vertu solide.

Or donc mon doux Sauveur, toy qui peux faconner,
Les tueurs plus raboteux, pour dedans y grauer,
Tes saint's commandemens, & vertus admirables,
Qui rendent les humains devant toy agreables,
Et les tiennent tousiours, au chemin assuré,
Pour les conduire un iour, au pays désiré:
Donne moy ie te prie, ô ma douce lumiere,
Un cœur tout pur, & net, afin que ma priere,
Soit receue de toy, sans nul empeschement,

Et m'apporte le bien, d'un don tres-excellent,
Que j'attends de ta main, qui dispose, & agence,
Les coeurs plus mal reglez, a pure continence:
C'est la douce vertu, o tres aimé Seigneur,
Laquelle je te prie, engrauer dans mon cœur:
Et dont je veux avoir l'ame toute embellie,
La gardant cherement tant que ma foible vie,
Sera dans le logis de ce fragile corps,
Qui veut pour l'acquerir faire tous ses efforts.
Et à fin de treuuer une si seure adresse,
Je veux touſſours prier la vierge ma maistresse:
Car c'est le beau miroir de la virginité,
Et l'exemple parfaict de toute humilité:
Qu'elle impetra pour moy, qui la fers, & l'honneur,
Ceste rare vertu, qui les femmes decore,
C'est la vertu, qui peint par ses belles couleurs,
Le cœur de ceux qui l'ont de toutes bonnes mœurs,
Eſtant l'honneur du corps, & l'ornement de l'ame,
Dont les chastes desirs, flairent plus que le baume,
Par elle on est tranquille, on vit sans paſſion,
C'est le lien de paix & de sainte union,
La ſource de tous biens, & le voile de honte,
Qui a toute vertu rend la personne prompte:
La pure chasteſeté n'a point aucun ſoucy,
De plaire aucunement en ce bas monde icy.

Elle est touſſours modeste, elle fuit l'infolence,
Puis qu'ell'est le patron, & mere d'innocence,
Ne voulant d'ornemens, pour parer ſa beauté,
Elle ſeule ſe pare en ſa pudicité,
Elle donne au Seigneur, tout ſon honneur, & gloire,
Et reçoit humblement de ſa main la victoire.

Eſtant en ſa vertu plus ferme qu'un rocher,
Elle met ſous les pieds, & le monde, & la chair:

Se faisant honnorer mesmes a ses contraires,
Qui ne peuvent cacher ses graces par trop claires,
Elle donne fauer a ses bons seruiteurs,
Leur faisant sauourer le fruit de ses douceurs.

Joseph le coigneut bien, qui pour suire ses traces,
Reçut du tout puissant tant d'admirables graces,
Affranchy de la mort & du fauix iugement,
Qu'on luy auoit donné pour viure chastement.

La fille d'Helcia, Susanne la tresbelle,
Souffrit pour sa vertu la sentence mortelle,
Mais celuy qui voioit sa grand' pudicite,
Chastia les Vieillards pleins de lubricite.

Ceste mesme vertu maistresse du vefuage,
De la braue Iudit, luy a donne courage,
Enuoyant devant Dieu, ses larmes & soupirs,
Recueillant le doux fruit de ses chastes desirs:
Car Dieu arma son bras d'une force virile,
Pour tuer l'ennemy, la terreur de sa ville:
O mignonne de Dieu qui donnes tes loyers,
A ceux qui vont cerchant tes voyes & sentiers,
Daignes venir loger, en ma pauvre demeure,
Et ne t'esloigne point, soit que ie vine, ou meture?
J'amais autre lien ne me puisse arrester,
Dedans tes lacz dorez ie me veux garrotter:
Mais il faut s'appuyer sur Dieu nostre esperance,
Si nous voulons garder la vraye continence,
Et en humilité tousiours nous maintenir,
Si de la chastete, nous desirons iouir:
Ell est douce a ceux-là qui l'ayment & courtisent,
Et qui pour l'acquerir toutes choses mesprisen,
Arriere tous plaisirs, qui peuvent empescher,
De recevoir le don de ce throsne si cher;
Euyons tous les appas des vanitez mondaines.

Qui nous priuent du bien, & donnent mille peines.
Recueillons le doux fruit, semé dans S. Mathieu,
Qui sera moissonné par la main du haut Dieu,
Choisissons le grand nombre, ou celuy de soixante,
A fin de ne tromper, l'espoir de nostre attente:
Et encor que ce choix nous semble estre ennuyeux,
Parce qu'il tient bridez nos desirs vitieux:
Toutesfois il y a tant de douceurs cachées,
Qui se montrent a ceux qui les ont bien cerchées;
Mais ne faut s'etonner si dans le premier port,
On treuue la vertu de difficile abbort:
Ce n'est point tout a coup, qu'auoir on la me rite,
Car tant plus vne chose est de longue poursuite,
Plus apporte d'honneur au ferme poursuyant,
Car iamais la vertu sans combat ne se rend,
C'est un riche loyer, & couronne requise,
C'est pourquoi les martyrs de la premiere Eglise,
Ont endure la mort avec le fer cruel,
Pour auoir le guerdon de ce pris eternel.

Et les Vierges aussi, bien que ieunes & tendres,
Pour glorifier Dieu se sont mises en cendres;
Et n'ont point espargé leur beau sang innocent,
Pour acquirir le fruit de ce nombre de cent,
Ny des tyrans crue's l'impitoyable rage,
N'a fletchi le vouloir de leur chaste courage:
Mais ce temps est passé, & nos meschancitez,
Ont bannly la vertu des cœurs de nos citez.

O folle opinion, & secte pestilente,
Qui blasmes a grand tort la vie continente,
Tu as tout peruerti, & s'en treuuent bien peu,
Qui desirant garder de chasteté le vœu.
Je dis ce doux lien, qui nous unit & serre,
Avec Dieu tout puissant aidant à ceste guerre,

*Qui nous fait veoir de loin, comme d'un haut rocher
Nos imperfections, pour nous en despecher,
Nous faisant mespriser, la parade & la pompe,
Et la vaine grandeur, qui bien souuent nous trompe.*

*Heureux doncques ceux-là qui loin des vanitez,
Changent pour la vertu toutes commoditez,
Et pour de mieux en mieux en perfection croistre,
Endurent volontiers, l'austerité d'un cloistre,
Ou bien ceux-là, qui font ez rochers leur sejour,
Ayant laisse le monde, & toute folle amour,
Pour vivre retirez bien loin du populaire,
Et mieux seruir celuy, auquel ils veulent plaire.*

*O combien de chemins nous trouuerons batus,
Pour suivre le beau train, de toutes les vertus:
Car il est plus aisē de garder continence,
Quand l'on est retire de toute la boubance,
De ce monde pipeur, qui ha des hameçons,
Pour nous faire chopper en cent mille façons:
Que si l'on est lié du nœud de mariage,
Ayant tous les plaisirs que nostre ieune eage,
Peut desirer ça bas, comme sont les grandeurs,
La icunesse & beaute, & les aises trompeurs,
Ce sont d'attraitz picquantz, & d'amorçes bruslantes,
Pour forcer la raison des ames plus constantes,
Et s'il y a quelqu'un si plain de chastete,
Qui parmi ses plaisirs garde sa pureté,
O combien d'ennemis il combat a toute heure,
Il faut qu'il soit armé de l'acerée armeure.
Du Sauveur gracieux, qui lui donne faveur,
Le voyant resister de toute sa vigueur:
Il merite d'auoir l'honneur de la victoire,
Et que de sa valeur on ait touſieurs memoire,
S'il a bien trauailé soubs le pesant harnois,*



Et sagement gardé, l'ordonnance des loix,
De nostre Redempteur, qui gouverne sa vie,
Pour le rendre vainqueur de la force ennemie.
Halqu'il sera content d'avoir bien combattu,
Pour le riche loyer de sirare vertu.
S'il est braue guerrier, il ha bon Capitaine,
Qui le guerdonnera du labeur de sa peine,
Et le reuestira d'une robe d'honneur,
Qui de son chaste cœur monstrera la blancheur.
Et ne faut point doubter, qu'un iour avec les Anges,
Il ne chante au Seigneur eternelles louanges.

O vie qui produis un fruit si gracieux,
Qui porte sa moisson dans le grenier des cieux,
Sois a ce corps mortel, si aspre, & mal plaisante,
Que i'apporte à mon Dieu, le nombre de soixante,
Et que parmy les lacs, du monde passager,
La main du tout puissant me sauue du danger.
A guise de celuy, qui est dans la nauire,
Quant le vent outrageux la tourmente & la vire,
Il demure tout prest, tenant l'Esquif en main,
Pour se pourvoir sauuer du naufrage prochain.
Ainsi ie veux tenir ceste assurée corde,
Qui guide mon espoir, vers ta misericorde,
Laquelle ie supplie (à tres-ayme Seigneur,
D'estre ma douce nef, pilote, & conducteur,
Car ie ne craindray point la tourmente marine,
Si l'ay l'Esquif en main de la faueur diuine,
Pour passer saintement le reste de mes iours,
Attendant ce beau port, du ciel qui est mon cours.
Plaise toy donc Seigneur, par ta grace infinie,
Me donner le repos de l'eternelle vie:
Pardonne s'il te plaist ma grand' temerité,
De vouloir un tel bien, sans l'avoir mérité.

E I N.



(10)^{*}

Ex libris Petri
Lafauriani, Et
Amicorum.
Pamela quae

Hegel. Et Lovianus
Julius von Pauli.

Pamela Ortolana
Pamela Ortolana
Ortolana Supplens

Voir article sur
P. Semnet,
Mémoires de l'Acad.
des Sciences T. 4
page 225 -

1^{re} Série 1790
M^{me} de Mansencal

الله يحيى
يحيى الله
الله يحيى
يحيى الله
الله يحيى
يحيى الله
الله يحيى
يحيى الله

